

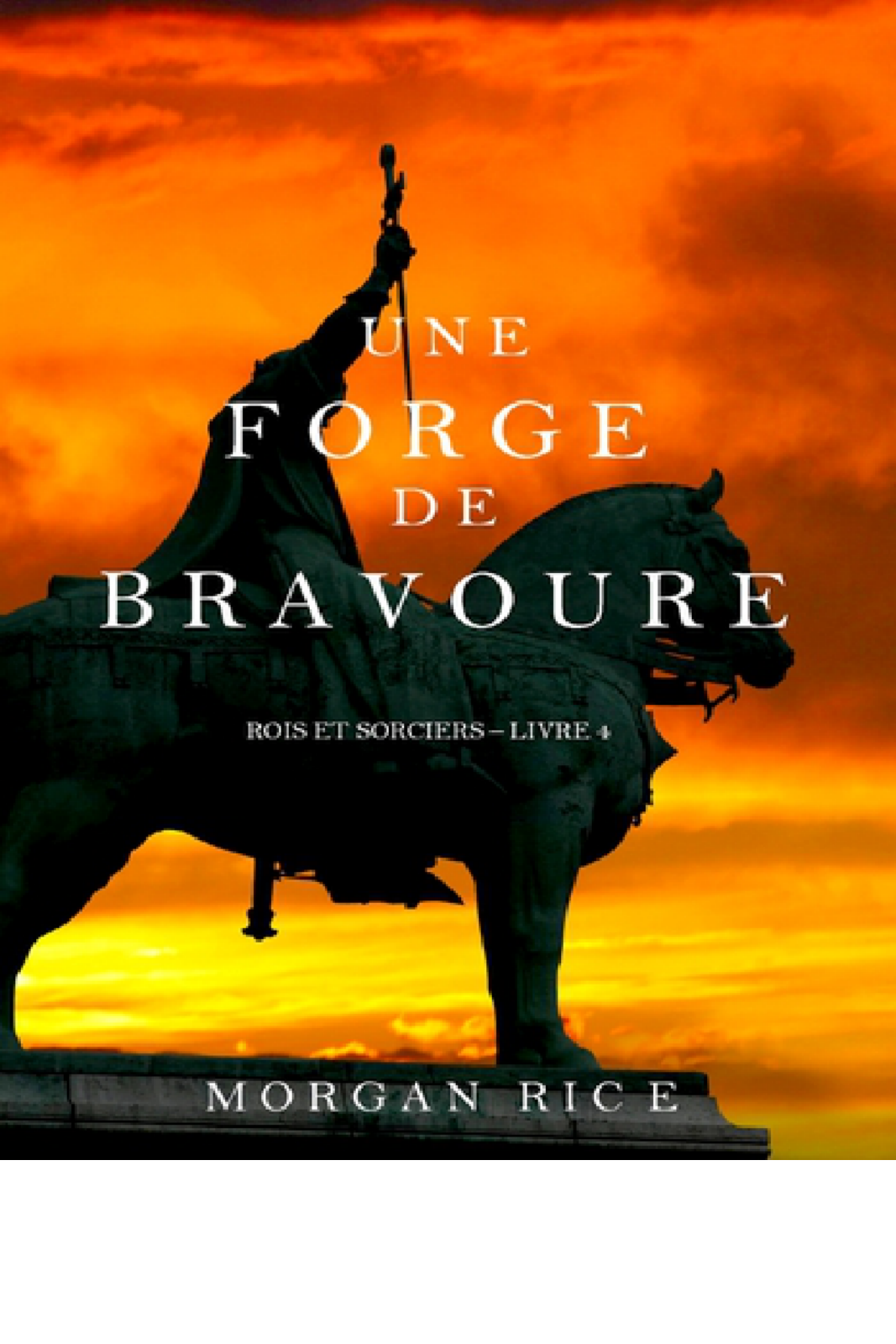


Une Forge de Bravoure

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



UNE
FORGE
DE
BRAVOURE

ROIS ET SORCIERS – LIVRE 4

MORGAN RICE

UNE FORGE DE BRAVOURE

(ROIS ET SORCIERS – LIVRE 4)

MORGAN RICE

Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteure de best-sellers #1 de USA Today et l'auteure de la série d'épopée fantastique L'ANNEAU DU SORCIER , comprenant dix-sept livres; de la série à succès MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE, comprenant onze livres (jusqu'à maintenant); de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, un thriller post-apocalyptique comprenant deux livres (jusqu'à maintenant); et de la nouvelle série épique de fantaisie, ROIS ET SORCIERS, comprenant deux livres (jusqu'à maintenant). Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues. .

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan sera ravie que vous la contactiez, n'hésitez donc pas à visiter www.morganricebooks.com et à joindre à la liste de diffusion pour recevoir un livre gratuit, des cadeaux, télécharger l'application gratuite, obtenir les dernières nouvelles exclusives, connectez avec nous sur Facebook et Twitter, et restez en contact!

Critiques pour Morgan Rice

« Si vous pensiez qu'il n'y avait plus aucune raison de vivre après la fin de la série de L'ANNEAU DU SORCIER, vous aviez tort. Dans LE RÉVEIL DES DRAGONS, Morgan Rice a imaginé ce qui promet d'être une autre brillante série, nous plongeant dans une histoire du genre fantastique de trolls et dragons, de bravoure, d'honneur, de courage, de magie et de foi dans votre destinée. Morgan Rice a de nouveau réussi à produire un solide ensemble de personnages qui nous font les acclamer à chaque page.... Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs qui aiment une histoire du genre fantastique bien écrite ».

— *Critiques de films et livres*

Roberto Mattos

« RÉVEIL DES DRAGONS est un succès — dès le début une histoire supérieure continue facilement dans un cercle plus large de chevaliers, de dragons, de magie et de monstres et du destin.... Tous les signes extérieurs du « high fantasy » sont ici, des soldats et des batailles à des affrontements avec soi-même Une histoire gagnante recommandée pour tous ceux qui aiment la fantasy épique alimentée par de puissants, crédibles jeunes protagonistes adultes. »

—*Midwest Book Review*

D. Donovan, critique de livres électroniques

« [LE RÉVEIL DES DRAGONS] est un roman fondé sur l'intrigue qui est facile à lire en un week-end ... Un bon début pour une série prometteuse. »

—San Francisco Book Review

« Une fantasy pleine d'action qui saura plaire aux amateurs des romans précédents de Morgan Rice et aux fans de livres tels que le cycle L'héritage par Christopher Paolini Les fans de fiction pour jeune adulte dévoreront ce dernier ouvrage de Rice et en demanderont plus. »

--*The Wanderer, A Literary Journal* (au sujet de *Réveil des dragons*)

« Une histoire du genre fantastique entraînante qui entremêle des éléments de mystère et d'intrigue dans son histoire. *Une Quête de héros* est au sujet de la création du courage et la réalisation d'une raison d'être qui mène à la croissance, la maturité et l'excellence.... Pour ceux qui recherchent des aventures fantastiques substantielles, les protagonistes, les dispositifs et l'action constituent un ensemble vigoureux de rencontres qui se concentrent bien sur l'évolution de Thor, d'un enfant rêveur à un jeune adulte face à des défis insurmontables pour la survie Seulement le début de ce qui promet

d'être une série pour jeune adulte épique. »

—*Midwest Book Review* (D. Donovan, critique de livre électronique)

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients pour un succès instantané: intrigues, contre-intrigues, mystères, vaillants chevaliers et des relations en plein épanouissement pleines de cœurs brisés, de tromperie et de trahison. Il retiendra votre attention pendant des heures, et saura satisfaire tous les âges. Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs de fantasy.

»

— *Critique de films et livres*, Roberto Mattos

« La fantasy épique divertissante de Rice [L'ANNEAU DU SORCIER] inclut les caractéristiques classiques du genre — un cadre fort, très inspiré par l'ancienne Écosse et son histoire, et un bon sens de l'intrigue de la cour. »

—*Kirkus Reviews*

« J'ai aimé la façon dont Morgan Rice a construit le personnage de Thor et le monde dans lequel il vivait. Le paysage et les créatures qui le parcouraient étaient très bien décrits ... J'ai aimé [l'intrigue]. C'était bref et concis.... Il y avait juste la bonne quantité de personnages secondaires, donc je ne suis pas devenu confus. Il y avait des aventures et des moments pénibles, mais l'action représentée n'était pas trop grotesque. Le livre serait parfait pour un lecteur adolescent ... Les débuts de quelque chose de remarquable sont là ... »

— *San Francisco Book Review*

« Dans ce premier livre bourré d'action de la série de fantasy épique L'anneau du sorcier (qui est présentement forte de 14 livres), Rice présente aux lecteurs Thorgrin « Thor » McLéod, 14 ans, dont le rêve est de joindre la Légion d'argent, des chevaliers d'élite qui servent le roi L'écriture de Rice est solide et la prémisse intrigante. »

— *Publishers Weekly*

« [UNE QUÊTE DE HÉROS] est une lecture rapide et facile. La fin des chapitres fait en sorte que vous devez lire ce qui arrive ensuite et vous ne voulez pas poser le livre... Il y a quelques fautes de frappe dans le livre et quelques erreurs dans les noms, mais cela ne distrait pas de l'histoire. La fin du livre m'a donné envie de lire le prochain livre immédiatement et c'est ce que j'ai fait. Les neuf livres de la série L'anneau du sorcier peuvent actuellement être achetés à la boutique Kindle et le tome « Une quête de héros » est actuellement gratuit pour vous aider à démarrer! Si vous cherchez quelque chose de rapide et d'amusant à lire pendant les vacances, ce livre fera l'affaire. »

— *FantasyOnline.net*

Livres de Morgan Rice

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Livre n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Livre n 3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Livre n 4)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HEROS (Livre n 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Livre n 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Livre n 3)
UN CRI D'HONNEUR (Livre n 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Livre n 5)
UN PRIX DE COURAGE (Livre n 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Livre n 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Livre n 8)
UN CIEL DE CHARMES (Livre n 9)
UNE MER DE BOUCLERS (Livre n 10)
LE RÈGNE DE L'ACIER (Livre n 11)
UNE TERRE DE FEU (Livre n 12)
LE RÈGNE DES REINES (Livre n 13)
LE SERMENT DES FRÈRES (Livre n 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Livre n 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Livre n 16)
LE DON DU COMBAT (Livre n 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÉNA UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Livre n 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Livre n 2)

MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Livre n 1)
AIMÉE (Livre n 2)
TRAHIE (Livre n 3)
PRÉDESTINÉE (Livre n 4)
DÉSIRÉE (Livre n 5)
FIANCÉE (Livre n 6)
VOUÉE (Livre n 7)
TROUVÉE (Livre n 8)
RENÉE (Livre n 9)
ARDEMENT DÉSIRÉE (Livre n 10)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING

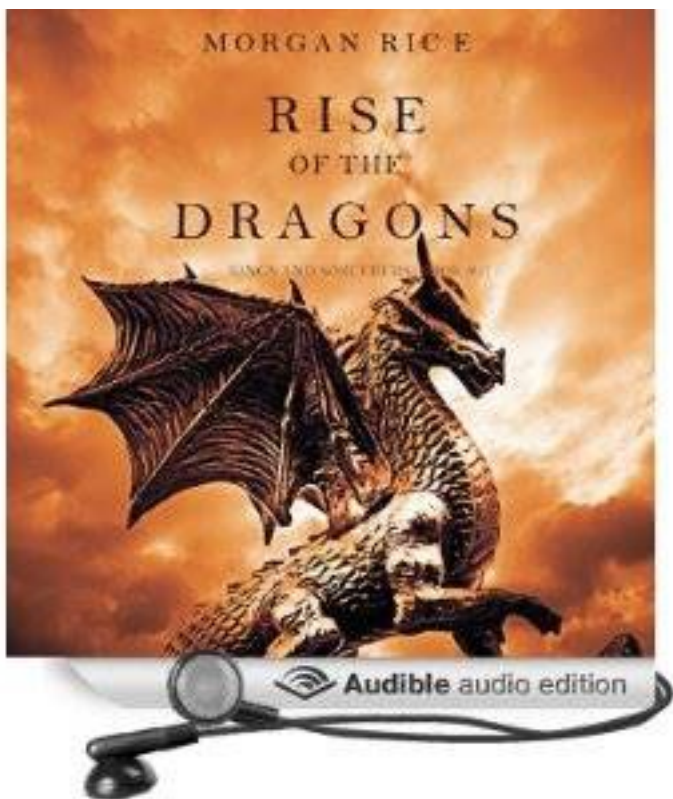


THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez ROIS ET SORCIERS en édition audio !

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Vous voulez des livres gratuits ?

Abonnez-vous à la liste de diffusion de Morgan Rice et recevez 4 livres gratuits, 2 cartes gratuites, 1 application gratuite et des cadeaux exclusifs !

Pour vous abonner, allez sur : www.morganricebooks.com

Copyright © 2015 par Morgan Rice

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi états-unienne sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé sous licence à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres gens. Si vous voulez partager ce livre avec une autre personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté, ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, alors, veuillez le renvoyer et acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright St. Nick, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.

SOMMAIRE

CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE DEUX
CHAPITRE TROIS
CHAPITRE QUATRE
CHAPITRE CINQ
CHAPITRE SIX
CHAPITRE SEPT
CHAPITRE HUIT
CHAPITRE NEUF
CHAPITRE DIX
CHAPITRE ONZE
CHAPITRE DOUZE
CHAPITRE TREIZE
CHAPITRE QUATORZE
CHAPITRE QUINZE
CHAPITRE SEIZE
CHAPITRE DIX-SEPT
CHAPITRE DIX-HUIT
CHAPITRE DIX-NEUF
CHAPITRE VINGT
CHAPITRE VINGT-ET-UN
CHAPITRE VINGT-DEUX
CHAPITRE VINGT-TROIS
CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
CHAPITRE VINGT-SIX
CHAPITRE VINGT-SEPT
CHAPITRE VINGT-HUIT
CHAPITRE VINGT-NEUF
CHAPITRE TRENTE
CHAPITRE TRENTE-ET-UN
CHAPITRE TRENTE-DEUX
CHAPITRE TRENTE-TROIS
CHAPITRE TRENTE-QUATRE
CHAPITRE TRENTE-CINQ
CHAPITRE TRENTE-SIX

"La valeur l'emporte sur le nombre."

Végèce
(4^{ème} siècle)

CHAPITRE PREMIER

Une porte de cellule claqua. Duncan ouvrit lentement les yeux puis eut envie de les refermer. Il avait des élancements dans la tête, un œil qu'il ne pouvait plus ouvrir et il avait peine à se réveiller de son lourd sommeil. Une douleur vive traversa rapidement son bon œil quand il se pencha en arrière contre le roc froid et dur. De la pierre. Il était allongé sur de la pierre froide et humide. Il essaya de se relever, sentit du fer lui tirer sur les poignets et les chevilles en produisant un bruit métallique et il comprit immédiatement ce que c'était : des chaînes. Il était dans un cachot.

Prisonnier.

Duncan ouvrit plus grand les yeux en entendant le son lointain de bottes en marche qui résonnait quelque part dans l'obscurité. Il essaya de prendre ses repères. Il faisait noir là-dedans. Les murs en pierre étaient faiblement éclairés par des torches qui vacillaient au loin et par un petit rayon de lumière du soleil qui entrait par une fenêtre trop haute pour être visible. La lumière pâle filtrait, crue et solitaire, comme si elle venait d'un monde situé à des kilomètres. Il entendit de l'eau goutter au loin et le pas traînant d'une paire de bottes. Il arrivait à peine à distinguer les contours de la cellule, qui était vaste, avec des murs cintrés en pierre et trop de coins sombres qui se fondaient dans l'obscurité.

Duncan, qui avait vécu dans la capitale, comprit tout de suite où il était : dans le cachot royal. C'était l'endroit où ils envoyaient les pires criminels et les ennemis les plus puissants du royaume pour qu'ils y croupissent sans fin ou y attendent leur exécution. Duncan y avait envoyé beaucoup d'hommes lui-même quand il avait servi ici, à la demande du Roi. Il ne savait que trop bien que c'était un endroit d'où les prisonniers ne ressortaient pas.

Duncan essaya de bouger mais ses chaînes ne le lui permettaient pas. Elles coupaient ses poignets et chevilles meurtris et saignants. Cependant, c'était là le dernier de ses soucis; son corps tout entier lui faisait mal et palpitait et il souffrait tellement qu'il avait peine à comprendre où ça lui faisait le plus mal. Il avait l'impression d'avoir été matraqué mille fois et piétiné par une armée de chevaux. Il avait mal quand il respirait et il secoua la tête en essayant de faire partir la douleur. Elle ne partit pas.

Quand il ferma les yeux, lécha ses lèvres gercées, Duncan revit ce qui s'était passé par éclairs. L'embuscade. Est-ce qu'elle avait eu lieu la veille ? Il y a une semaine ? Il ne s'en souvenait plus. Il avait été trahi, cerné, on l'avait attiré en lui promettant un accord de façon mensongère. Il avait fait confiance à Tarnis, et Tarnis, lui aussi, avait été tué sous ses yeux.

Duncan se souvint que ses hommes avaient baissé les armes sur ses ordres, qu'il avait été attaché et, ce qui était pire que tout, il se souvint du meurtre de ses fils.

Il secoua la tête à plusieurs reprises en pleurant d'angoisse, en essayant en

vain de chasser les images de son esprit. Il resta assis la tête dans les mains, les coudes sur les genoux, et gémit en se souvenant. Comment avait-il pu être aussi idiot ? Kavos l'avait averti et il n'avait pas tenu compte de l'avertissement. Il avait été d'un optimisme naïf, avait cru que ce serait différent cette fois, qu'on pourrait faire confiance aux nobles et avait fait tomber ses hommes droit dans un piège, droit dans un panier de crabes.

Duncan se détestait pour sa naïveté, plus qu'il n'aurait pu le dire. Son seul regret était d'être encore en vie, de n'être pas mort là-bas avec ses fils et avec tous les autres qu'il avait déçus.

Les pas se firent plus forts. Duncan leva le regard et plissa les yeux dans l'obscurité. La silhouette d'un homme apparut lentement en bloquant le rayon de lumière du soleil. L'homme approcha jusqu'à ce qu'il ne se tienne plus qu'à un mètre ou deux. Quand le visage de l'homme prit forme et que Duncan le reconnut, il eut un mouvement de recul. L'homme, dont les vêtements aristocratiques étaient faciles à reconnaître, avait le même air pompeux qu'il avait eu quand il avait adressé une pétition à Duncan pour devenir roi, quand il avait essayé de trahir son père. Enis. Le fils de Tarnis.

Enis s'agenouilla devant Duncan, un sourire suffisant et victorieux au visage. La longue cicatrice verticale sur son oreille se voyait bien pendant qu'il regardait fixement Duncan de ses yeux fuyants et creux. Duncan se sentit envahi par le dégoût, par un désir brûlant de vengeance. Il serra les poings. Il voulait se ruer sur ce garçon, tailler en pièces de ses propres mains ce garçon qui avait été responsable de la mort de ses fils et de l'incarcération de ses hommes. Les chaînes étaient tout ce qui l'empêchait de le tuer.

“Une vraie honte, ce fer”, observa Enis en souriant. “Je suis à genoux ici, à seulement quelques centimètres de toi, et tu ne peux pas me toucher.”

Duncan lui adressa un regard furieux. Il aurait voulu pouvoir parler mais était encore trop épuisé pour former des mots. Sa gorge était trop sèche, ses lèvres trop desséchées et il fallait qu'il conserve son énergie. Il se demanda depuis combien de jours il n'avait pas bu, depuis combien de jours il était ici. De toute façon, ce misérable ne méritait pas qu'il lui adresse la parole.

Enis était descendu ici pour une raison précise; il était clair qu'il voulait quelque chose. Duncan ne se faisait pas d'illusions : il savait que, quoi que ce garçon ait à dire, son exécution ne tarderait pas. De toute façon, c'était ça qu'il voulait. Maintenant que ses fils étaient morts et ses hommes emprisonnés, il ne lui restait plus rien au monde, plus un seul moyen d'échapper à sa culpabilité.

“J'aimerais savoir”, dit Enis de sa voix mielleuse, “ce que ça fait d'avoir trahi tous ceux qu'on connaît et qu'on aime, tous ceux qui nous font confiance.”

Duncan sentit éclater sa rage. Incapable de se taire plus longtemps, il trouva d'une façon ou d'une autre la force de parler.

“Je n'ai trahi personne”, réussit-il à dire d'une voix rauque et enrouée.

“Ah bon ?” répliqua Enis, qui s'amusait visiblement beaucoup. “Ils te

faisaient confiance. Tu les as emmenés droit dans une embuscade, tu les as forcés à se rendre. Tu les as privés de tout ce qui leur restait : leur fierté et leur honneur.”

La fureur de Duncan ne connaissait pas de relâche.

“Non”, finit-il par répondre après un silence long et pesant. “C'est toi qui les as privés de ça. J'ai fait confiance à ton père et il t'a fait confiance.”

“La confiance”, dit Enis en riant. “Quelle notion naïve. Risquerais-tu vraiment la vie de tes hommes pour de la confiance ?”

Il rit à nouveau et Duncan enragea.

“Les chefs, ça ne fait pas confiance”, poursuivit-il. “Les chefs, ça doute. C'est leur travail de douter de tous leurs hommes. Les commandants protègent les hommes contre la guerre mais les chefs doivent protéger les hommes contre la tromperie. Tu n'es pas un chef. Tu les as tous déçus.”

Duncan inspira profondément. Une partie de lui-même ne pouvait s'empêcher de sentir qu'Enis avait raison, même s'il détestait l'admettre. Il avait déçu ses hommes et ne s'était jamais senti aussi mal de sa vie.

“C'est pour ça que tu es venu ici ?” répondit finalement Duncan. “Pour te réjouir de ta tromperie ?”

Le garçon sourit. C'était un sourire laid et diabolique.

“Tu es mon sujet, maintenant”, répondit-il. “Je suis ton nouveau Roi. Je peux aller partout, quand je le veux, pour n'importe quelle raison, ou sans aucune raison. Peut-être que j'aime simplement te regarder, allongé ici dans ce cachot, brisé comme tu es.”

Duncan avait mal à chaque souffle et il parvenait tout juste à retenir sa rage. Il voulait faire plus de mal à cet homme qu'à tous ceux qu'il avait jamais rencontrés.

“Dis-moi”, dit Duncan pour lui faire mal. “Quelle impression est-ce que ça t'a fait d'assassiner ton père ?”

L'expression d'Enis se durcit.

“Ce sera bien meilleur quand je te regarderai mourir sur la potence”, répondit-il.

“Alors, fais-le maintenant”, dit Duncan en le pensant.

Cependant, Enis sourit et secoua la tête.

“Ça ne sera pas aussi facile pour toi”, répondit-il. “D'abord, je te regarderai souffrir. Je veux d'abord que tu voies ce qui va advenir de ton pays adoré. Tes fils sont morts. Tes commandants sont morts. Anvin, Durge et tous tes hommes de la Porte du Sud sont morts. Des millions de Pandésiens ont envahi notre nation.”

Le cœur de Duncan se serra quand il entendit ces nouvelles. Une partie de lui-même se demanda si c'était une ruse, mais il sentait que tout cela était vrai. A chaque proclamation, il se sentit tomber plus bas que terre.

“Tous tes hommes sont emprisonnés et Pandésia bombarde Ur depuis la mer. Donc, tu vois, tu as piteusement échoué. Escalon est dans un état bien pire qu'avant et tu en es le seul responsable.”

Duncan tremblait de rage.

“Et dans combien de temps”, demanda Duncan “le grand oppresseur se retournera-t-il contre toi ? Crois-tu vraiment que tu vas t'en sortir indemne, que tu vas échapper à la colère de Pandésia ? Qu'ils vont te permettre d'être Roi ? De régner comme le faisait autrefois ton père ?”

D'un air décidé, Enis fit un grand sourire.

“Je *sais* qu'ils le feront”, dit-il.

Il se rapprocha tellement que Duncan put sentir sa mauvaise haleine.

“Tu vois, j'ai passé un accord avec eux. C'était un accord vraiment spécial destiné à garantir mon pouvoir, un accord qui les intéressait trop pour qu'ils le refusent.”

Duncan n'osait pas demander ce que c'était mais Enis fit un grand sourire et se rapprocha de lui.

“Ta fille”, murmura-t-il.

Duncan écarquilla les yeux.

“Croyais-tu vraiment que tu pouvais me cacher l'endroit où elle se trouvait ?” insista Enis. “En ce moment même, les Pandésiens la cernent, et ce cadeau consolidera mon pouvoir.”

Les chaînes de Duncan cliquetèrent et le bruit résonna partout dans le cachot quand il se débattit de toutes ses forces pour se libérer et passer à l'attaque. Le désespoir qui le submergeait dépassait ce qu'il pouvait supporter.

“Pourquoi es-tu venu ?” demanda Duncan d'une voix brisée en se sentant beaucoup plus vieux. “Que veux-tu de moi ?”

Enis sourit. Il resta silencieux longtemps puis finit par soupirer.

“Je crois que mon père voulait que tu lui rendes un service”, dit-il lentement. “Sinon, il ne t'aurait pas fait appeler, n'aurait pas négocié cet accord. Il t'a offert une grande victoire contre les Pandésiens et, en retour, il t'a forcément demandé quelque chose. Quoi ? Qu'est-ce que c'était ? Quel secret cachait-il ?”

Duncan le regarda fixement, résolu, indifférent.

“Ton père voulait en effet me demander une chose”, dit-il en remuant le couteau dans la plaie. “Une chose honorable et sacrée. Une chose qu'il ne pouvait confier qu'à moi. Pas à son propre fils. Maintenant, je sais pourquoi.”

Enis rougit et ricana.

“Si mes hommes ont péri pour quelque chose”, poursuivit Duncan, “c'est pour l'honneur et la confiance. Jamais je ne reviendrai là-dessus et c'est pour cette raison que tu ne sauras jamais ce que m'a demandé ton père.”

Le visage d'Enis s'assombrit et Duncan eut le plaisir de voir qu'il était furieux.

“Tu voudrais conserver les secrets de feu mon père, l'homme qui vous a trahis, toi et tous tes hommes ?”

“C'est *toi* qui m'as trahi”, corrigea Duncan, “pas lui. Ton père était un homme bon qui a fait une erreur une fois. Par contre, toi, tu n'es rien. Tu n'es que l'ombre de ton père.”

Enis le regarda d'un air renfrogné. Il se redressa lentement de toute sa taille, se pencha et cracha à côté de Duncan.

“Tu me diras ce qu'il voulait”, insista-t-il. “Tu me diras quelle chose ou quelle personne il essayait de cacher. Si tu le fais, je pourrais être clément et te libérer. Sinon, non seulement je t'escorterai jusqu'à la potence moi-même, mais je m'arrangerai aussi pour que tu meures de la façon la plus horrible que l'on puisse imaginer. C'est à toi de choisir et tu ne pourras pas faire marche arrière. Réfléchis bien, Duncan.”

Enis se tourna pour partir mais Duncan le rappela.

“Tu peux avoir ma réponse maintenant, si tu veux”, répondit Duncan.

Enis se retourna, l'air satisfait.

“Je choisis la mort”, répondit-il en parvenant à sourire pour la première fois. “Après tout, la mort n'est rien par rapport à l'honneur.”

CHAPITRE DEUX

Alors que Dierdre travaillait dans la forge et qu'elle essuyait la sueur de son front, elle se redressa soudain, secouée par un bruit tonitruant. C'était un bruit distinct, un bruit qui lui tapait sur les nerfs, un bruit qui s'élevait au-dessus du vacarme de tous les marteaux qui frappaient les enclumes. Tous les hommes et toutes les femmes qui l'entouraient s'arrêtèrent aussi, posèrent leurs armes inachevées et regardèrent dehors, perplexes.

Le bruit se fit entendre à nouveau. On aurait dit le bruit du tonnerre porté par le vent, ou que quelque chose détruisait la structure même de la terre.

Le bruit se fit entendre une fois de plus.

Finalement, Dierdre comprit : c'étaient les cloches en fer. Elles sonnaient, semaient la terreur dans son cœur en sonnant à plusieurs reprises et en résonnant dans toute la cité. C'étaient des cloches d'avertissement, de danger. Des cloches de guerre.

Les citoyens de Ur bondirent tous en même temps de leur table et se précipitèrent à l'extérieur de la forge, tous impatients de voir ce que c'était. Dierdre fut la première d'entre eux. Elle fut rejointe par ses filles, par Marco et ses amis, et ils sortirent tous brusquement dans les rues remplies de citoyens soucieux qui se rassemblaient tous du côté des canaux pour mieux voir. Dierdre chercha partout. En entendant ces cloches, elle s'attendait à voir sa cité envahie par des navires, par des soldats. Pourtant, elle ne vit rien de la sorte.

Perplexe, elle se dirigea vers les énormes tours de guet perchées au bord du Chagrin car elle voulait avoir une meilleure vue.

“Dierdre !”

Elle se tourna et vit son père et ses hommes qui couraient tous vers les tours de guet, eux aussi, car ils voulaient avoir une vue dégagée de la mer. Les quatre tours faisaient frénétiquement sonner leur cloche, chose qui n'arrivait jamais, comme si la mort elle-même approchait de la cité.

Dierdre se plaça à côté de son père et ils coururent, tournèrent dans des rues et montèrent des marches de pierre jusqu'à finalement atteindre le sommet du mur de la cité, au bord de la mer. Elle s'arrêta là, à côté de lui, sidérée par ce qu'elle voyait.

C'était comme si son pire cauchemar s'était réalisé. Jamais elle n'aurait cru voir ça de toute sa vie : la mer toute entière, jusqu'à l'horizon, était couverte de noir. Les navires noirs de Pandésia étaient si serrés qu'ils recouvraient l'eau et semblaient recouvrir le monde entier. Pire encore, ils se précipitaient tous en force droit sur sa cité.

Dierdre resta figée sur place en fixant la mort qui approchait. Ils n'avaient aucun moyen de se défendre contre une flotte de cette taille. Ni leurs piètres chaînes ni leurs épées ne suffiraient. Quand les premiers navires atteindraient les canaux, ils pourraient peut-être les coincer dans un goulet d'étranglement

et les retarder. Ils pourraient peut-être tuer des centaines ou même des milliers de soldats.

Mais pas les millions qu'elle voyait devant elle.

Quand Dierdre se tourna, regarda son père et ses soldats et vit la même panique muette sur leur visage, cela lui fendit le cœur. Son père faisait bonne figure devant ses hommes, mais elle le connaissait. Elle voyait le fatalisme dans ses yeux, voyait la lumière les quitter. Visiblement, confrontés à ces navires, c'était leur propre mort et la fin de leur grande et ancienne cité que voyaient tous ces hommes.

A côté d'elle, Marco et ses amis regardaient la scène avec terreur, mais aussi avec détermination. Aucun d'eux ne se retourna pour s'enfuir et c'était tout à leur honneur. Dierdre chercha Alec dans la mer de visages mais fut surprise de ne le trouver nulle part. Elle se demanda où il avait pu partir. Il n'avait tout de même pas fui ?

Dierdre résista à sa peur et resserra son étreinte sur son épée. Elle savait que la mort venait les chercher, bien qu'elle ne se soit pas attendue à ce qu'elle vienne si vite. Cela dit, elle ne voulait plus fuir devant qui que ce soit.

Son père se tourna vers elle et la saisit par les épaules avec insistance.

“Tu dois quitter la cité”, dit-il d'un ton autoritaire.

Dierdre vit l'amour paternel dans ses yeux et cela la toucha.

“Mes hommes t'escorteront”, ajouta-t-il. “Ils peuvent t'emmener loin d'ici. Pars maintenant ! Et ne m'oublie pas.”

Dierdre écrasa une larme quand elle vit son père la regarder avec tant d'amour. Elle secoua la tête et enleva de ses épaules les mains de son père.

“Non, Père”, dit-elle. “C'est ma cité, et je mourrai à tes —”

Avant qu'elle ait pu finir sa phrase, une terrible explosion fendit l'air. D'abord perplexe, elle crut que c'était une autre cloche, puis elle comprit : c'était un tir de canon. Pas seulement un seul, mais des centaines.

Rien que l'onde de choc fit perdre l'équilibre à Dierdre. Elle déchira l'atmosphère avec une telle force que Dierdre eut l'impression qu'elle lui avait fendu les oreilles en deux. Ensuite, elle entendit le sifflement aigu des boulets et, quand elle regarda vers la mer, elle se sentit submergée par une vague de panique en voyant des centaines de boulets énormes, semblables à des chaudrons de fer dans le ciel, décrire un arc élevé et se diriger droit sur sa cité adorée.

Il y eut un autre son, pire que le précédent : le son du fer qui démolissait la pierre. L'air lui-même gronda sous le coup des explosions qui se succédèrent. Dierdre trébucha et tomba. Tout autour d'elle, les grands bâtiments de Ur, des chefs-d'œuvre d'architecture, des monuments qui avaient tenu des milliers d'années, furent détruits. A sa grande horreur, ces bâtiments en pierre aux murs de trois mètres d'épaisseur, des églises, des tours de guet, des fortifications, des remparts, furent tous réduits en morceaux par les boulets. Ils s'écroulèrent devant ses yeux.

Un bâtiment après l'autre s'écroula au sol et il y eut des avalanches de

décombres.

C'était écœurant à regarder. En roulant par terre, Dierdre vit une tour en pierre de trente mètres de hauteur commencer à tomber sur le côté. Elle ne put que regarder les centaines de personnes qui se trouvaient sous la tour lever les yeux et hurler de terreur quand le mur de pierre les écrasa.

Une autre explosion suivit.

Puis une autre.

Puis encore une autre.

Tout autour d'elle, de plus en plus de bâtiments explosaient et tombaient et des milliers de personnes étaient immédiatement écrasées dans d'immenses panaches de poussière et de débris. De gros blocs de pierre roulaient comme des cailloux dans toute la cité pendant que des bâtiments s'écrasaient les uns contre les autres puis s'écroulaient et tombaient par terre. Pendant ce temps, les boulets pleuvaient sans arrêt, fracassaient de précieux bâtiments les uns après les autres, transformaient en tas de décombres ce qui avait été une cité majestueuse.

Dierdre finit par se relever. Choquée, un sifflement dans les oreilles, elle regarda autour d'elle et, entre des nuages de poussière, elle vit les rues pleines de cadavres, de mares de sang, comme si toute la cité avait été rayée de la carte en un instant. Elle regarda du côté de la mer, vit d'autres navires qui attendaient par milliers pour passer à l'attaque et comprit que tout ce qu'ils avaient prévu n'avait été qu'une blague. Ur était déjà détruite et les navires n'avaient même pas accosté. A quoi bon toutes ces armes, toutes ces chaînes et ces piques, maintenant ?

Dierdre entendit des gémissements, regarda et vit un des braves hommes de son père, un homme qu'elle avait autrefois aimé tendrement, allongé par terre, mort, à seulement quelques mètres d'elle, écrasé par une pile de décombres qui aurait dû atterrir sur elle si elle n'avait elle pas trébuché et si elle n'était pas tombée. Elle allait l'aider quand l'air trembla soudain sous le grondement d'une autre volée de boulets.

Puis d'une autre.

Il y eut un sifflement puis d'autres explosions et d'autres destructions de bâtiments. Les tas de décombres montèrent plus haut et d'autres personnes moururent. Dierdre fut à nouveau renversée. Un mur de pierre s'écroula à côté d'elle et la rata de peu.

Il y eut une accalmie dans les tirs et Dierdre se releva. Un mur de décombres bloquait maintenant sa vue de la mer mais elle sentait que les Pandésiens s'étaient rapprochés et avaient atteint la plage, ce qui expliquait pourquoi les tirs avaient cessé. D'immenses nuages de poussière flottaient dans l'air et, dans le silence inquiétant, tout autour de Dierdre, on n'entendait que les gémissements des morts. Elle regarda et, à côté d'elle, vit Marco qui pleurerait de détresse en essayant de dégager le corps d'un de ses amis. Dierdre regarda vers le bas et vit que le garçon était déjà mort, écrasé sous le mur de ce qui avait été un temple.

Elle se retourna, se souvint de ses filles et fut bouleversée quand elle vit que plusieurs d'entre elles avaient aussi été écrasées. Cela dit, trois d'entre elles avaient survécu et essayaient vainement de sauver les autres.

On entendit le cri des fantassins pandésiens qui, sur la plage, fonçaient vers Ur. Dierdre pensa à la proposition de son père et se souvint que ses hommes pouvaient encore lui permettre de s'échapper d'ici. Elle savait que, si elle restait ici, elle mourrait, et pourtant, c'était ce qu'elle voulait. Elle refusait de fuir.

A côté d'elle, son père, une estafilade au front, se leva des décombres, tira son épée et mena bravement ses hommes dans une charge vers la pile de décombres. Elle comprit fièrement qu'il se ruait vers l'ennemi. Maintenant, la bataille allait se dérouler entre fantassins et des centaines d'hommes se rassemblaient derrière lui. Ils se précipitaient tous en avant avec un tel courage que ça la rendait fière d'eux.

Elle les suivit, tira son épée et escalada les énormes blocs de pierre qui se trouvaient devant elle, prête à se battre à ses côtés. Alors qu'elle se ruait vers le sommet, elle s'arrêta, sidérée par ce qu'elle vit : des milliers de soldats pandésiens, qui portaient leur armure jaune et bleue, noircissaient la plage et chargeaient vers le tas de décombres. Ces hommes étaient bien entraînés, bien armés et frais et dispos, alors que les hommes de son père n'étaient que quelques centaines, avaient des armes rudimentaires et étaient déjà tous blessés.

Elle savait que ça allait être un massacre.

Et pourtant, son père ne fit pas demi-tour. Elle n'avait jamais été aussi fière de lui qu'à ce moment. Il se tenait là, extrêmement fier, ses hommes rassemblés autour de lui, tous prêts à se précipiter sur l'ennemi, même si cela entraînerait sûrement leur mort. Pour elle, c'était l'incarnation même de la bravoure.

Alors qu'il se tenait là avant de descendre, il se tourna et regarda Dierdre avec un amour intense. Il y avait un adieu dans son regard, comme s'il savait qu'il ne la reverrait jamais. Dierdre était perplexe : il avait l'épée en main et elle se préparait à charger avec lui, donc, pourquoi lui disait-il adieu maintenant ?

Soudain, elle sentit de fortes mains l'attraper par derrière, sentit qu'on la tirait en arrière, se retourna et vit deux des commandants les plus fidèles de son père se saisir d'elle. Un groupe de ses hommes attrapa aussi ses trois filles restantes avec Marco et ses amis. Elle rua et protesta mais en vain.

“Lâchez-moi !” hurla-t-elle.

Ils ne tinrent aucunement compte de ses protestations et l'entraînèrent. Visiblement, ils suivaient les ordres de son père. Elle aperçut son père pour la dernière fois avant qu'il mène ses hommes de l'autre côté des décombres en poussant un grand cri de guerre.

“Père !” cria-t-elle.

Elle se sentait déchirée. Juste au moment où elle admirait vraiment le père

qu'elle aimait à nouveau, on le lui enlevait. Elle voulait désespérément être avec lui, mais il était déjà parti.

Dierdre se retrouva jetée sur un petit bateau et, immédiatement, les hommes commencèrent à ramer sur le canal en s'éloignant de la mer. Le bateau tourna à plusieurs reprises, traversa les canaux et se dirigea vers une ouverture latérale secrète située dans un des murs. Devant eux surgit une arche de pierre basse et Dierdre reconnut immédiatement l'endroit où ils allaient : la rivière souterraine. Le courant était violent de l'autre côté de ce mur et il les emmènerait loin de la cité. Elle émergerait à un endroit situé dans la campagne à beaucoup de kilomètres d'ici, saine et sauve.

Toutes ses filles se tournaient vers elle comme si elles se demandaient que faire. Dierdre prit tout de suite sa décision. Elle fit semblant d'accepter le plan pour qu'elles restent unies. Elle voulait qu'elles s'échappent toutes, qu'elles fuient cet endroit.

Dierdre attendit jusqu'au dernier moment et, juste avant qu'ils entrent dans le souterrain, elle sauta du bateau et plongea dans les eaux du canal. A sa grande surprise, Marco la remarqua et sauta, lui aussi. Seuls eux deux flottaient dans le canal.

“Dierdre !” crièrent les hommes de son père.

Ils se tournèrent pour l'attraper mais il était trop tard. Elle s'était échappée au moment idéal et ils étaient déjà pris dans les courants impétueux, qui emportaient leur bateau.

Dierdre et Marco se tournèrent et nagèrent rapidement vers un bateau abandonné, où ils montèrent. Ils restèrent là, dégoulinants, et se regardèrent fixement l'un l'autre, respirant avec difficulté tous les deux, épuisés.

Dierdre se retourna et regarda l'endroit d'où ils étaient venus, le cœur de Ur, où elle avait laissé son père. C'était là qu'elle voulait aller, là et nulle part ailleurs, même si elle devait en mourir.

CHAPITRE TROIS

Merk se tenait à l'entrée de la pièce cachée, au dernier étage de la Tour de Ur. Pult, le traître, gisait mort aux pieds de Merk, qui regardait fixement dans la lumière qui brillait. La porte était entrebâillée et il avait peine à croire ce qu'il voyait.

C'était la pièce sacrée, à l'étage le plus protégé, l'unique pièce conçue pour contenir et conserver l'Épée de Feu. Sur sa porte et sur ses murs en pierre étaient sculptés l'insigne de l'épée. C'était cette pièce, rien que cette pièce, où le traître avait voulu entrer pour voler la relique la plus sacrée du royaume. Si Merk ne l'avait pas surpris et tué, qui sait où l'Épée se trouverait maintenant ?

Alors que Merk regardait fixement à l'intérieur de la pièce, dont les murs en pierre lisse formaient un cercle, alors qu'il regardait fixement dans la lumière qui brillait, il commença à voir une plate-forme dorée située au milieu de la pièce. En-dessous de la plate-forme, il y avait une torche qui brûlait et au-dessus se trouvait un support en acier visiblement conçu pour contenir l'Épée. Et pourtant, Merk avait beau regarder fixement la support, il ne comprenait pas ce qu'il voyait.

Le support était vide.

Il cligna des yeux en essayant de comprendre. Est-ce que le voleur avait déjà volé l'Épée ? Non, car l'homme était mort à ses pieds. Cela ne pouvait signifier qu'une chose.

Cette tour, la Tour Sacrée de Ur, était un leurre. Tout ça, la pièce, la tour, était un leurre. L'Épée de Feu n'était pas conservée ici. Elle n'y avait jamais été conservée.

Mais dans ce cas, où pouvait-elle se trouver ?

Merk resta sur place, horrifié, trop choqué pour bouger. Il repensa à toutes les légendes qui entouraient l'Épée de Feu. Il se souvint qu'on parlait des deux tours, la Tour de Ur dans le coin nord-ouest du royaume et la Tour de Kos dans le sud-est. On disait qu'elles étaient placées aux extrémités opposées du royaume et que l'une était le pendant de l'autre. Il savait que seule une des deux tours détenait l'Épée. Et pourtant, Merk avait toujours supposé que *cette* tour, la Tour de Ur, était la bonne. Dans le royaume, c'était ce que tout le monde supposait; les gens ne faisaient leur pèlerinage qu'à cette tour, et les légendes elles-mêmes suggéraient toujours que la tour de Ur était la bonne. Après tout, Ur était sur le continent, près de la capitale, près d'une grande cité ancienne, alors que Kos était au bout du Doigt du Diable, un endroit éloigné, sans importance et loin de tout.

L'Épée devait être à Kos.

Figé sur place par le choc, Merk comprit lentement qu'il était le seul homme du royaume à savoir où se trouvait vraiment l'Épée. Merk ne savait pas quels secrets, quels trésors étaient détenus dans cette Tour de Ur, en supposant qu'il y en ait, mais il savait avec certitude qu'elle ne contenait pas

l'Épée de Feu. Il se sentait découragé. Il avait appris ce qu'il était pas supposé apprendre : que lui et tous les autres soldats stationnés ici ne gardaient que du vide. C'était une chose que les Gardiens n'étaient pas supposés savoir car, bien sûr, ça les démoraliserait. Après tout, qui voudrait garder une tour vide ?

Maintenant que Merk connaissait la vérité, il brûlait d'envie de fuir cet endroit, d'aller à Kos et d'y protéger l'Épée. Après tout, pourquoi rester ici et garder des murs vides ?

Merk était un homme simple qui détestait les énigmes plus que toute autre chose, et celle-ci lui donnait un gros mal de tête et soulevait plus de questions qu'elle ne lui fournissait de réponses. Qui d'autre pouvait être au courant ? se demanda Merk. Les Gardiens ? Certains d'entre eux savaient forcément. S'ils savaient, comment pouvaient-ils avoir assez de discipline pour passer tous leurs jours à garder un leurre ? Est-ce que ça faisait partie de leur entraînement ? De leur devoir sacré ?

Maintenant qu'il était au courant, que fallait-il qu'il fasse ? Il ne pouvait absolument pas le dire aux autres. Cela pourrait les démoraliser. Ils pourraient même ne pas le croire, s'imaginer qu'il avait volé l'Épée.

Et que devait-il faire du cadavre de ce traître ? Et si ce traître essayait de voler l'Épée, était-ce aussi le cas de quelqu'un d'autre ? Est-ce qu'il avait agi seul ? Pourquoi voulait-il la voler, de toute façon ? Où l'aurait-il emmenée ?

Alors qu'il se tenait là en essayant de comprendre la situation, soudain, il eut les cheveux dressés sur la tête. Des cloches se mirent à sonner extrêmement fort à seulement quelques mètres de sa tête et on aurait dit qu'elles se trouvaient dans cette même pièce. Ces cloches étaient si présentes, si insistantes qu'il ne comprenait pas d'où elles venaient, jusqu'au moment où il comprit que le clocher, situé sur le toit, ne se trouvait qu'à quelques mètres de sa tête. La pièce tremblait sous leur musique incessante et Merk n'arrivait pas à réfléchir. Après tout, vu leur insistance, elles devaient être des cloches de guerre.

Il y eut soudain du fracas dans tous les coins de la tour. Merk entendait le vacarme lointain, comme si tous les occupants de la tour se rassemblaient. Il fallait qu'il sache ce qui se passait; il pourrait revenir à ce dilemme plus tard.

Merk tira le corps hors du chemin, claqua la porte et quitta précipitamment la pièce. Il se rua dans le hall et vit des dizaines de guerriers monter l'escalier à toute vitesse, tous l'épée en main. D'abord, il se demanda s'ils venaient le chercher, puis il leva les yeux, vit d'autres hommes monter l'escalier à toute vitesse et comprit qu'ils se dirigeaient tous vers le toit.

Merk se joignit à eux, monta l'escalier à toute vitesse et arriva brusquement sur le toit au milieu du son assourdissant des cloches. Il se précipita vers le bord de la tour et regarda au loin. Ce qu'il vit le sidéra. Son cœur se serra quand il vit au loin la Mer du Chagrin recouverte de noir. Un million de navires convergeait au loin vers la cité de Ur. Cependant, la flotte ne semblait pas se diriger vers la Tour de Ur, qui se dressait à un bon jour de cheval au nord de la cité. Donc, en l'absence d'un danger immédiat, Merk se

demanda pourquoi ces cloches sonnaient avec tant d'insistance.

Alors, il vit les guerriers se tourner dans la direction opposée. Il se tourna, lui aussi, et vit ce qu'ils voyaient : là-bas, une troupe de trolls émergeait des bois. Ils furent suivis par d'autres trolls.

Et encore d'autres.

On entendit un fort bruissement suivi par un rugissement et, soudain, des centaines de trolls sortirent brusquement de la forêt en hurlant, en chargeant, la hallebarde haute et les yeux injectés de sang. Leur chef était à l'avant. C'était le troll que l'on connaissait sous le nom de Vesuvius, une bête grotesque au visage recouvert de sang et qui portait deux hallebardes. Les trolls convergeaient tous vers la tour.

Merk comprit tout de suite que ce n'était pas une attaque de trolls ordinaire. On aurait dit que toute la nation de Marda avait pénétré en Escalon. Comment avaient-ils réussi à franchir les Flammes ? se demanda-t-il. Visiblement, ils étaient tous venus ici pour chercher l'Épée et faire baisser les Flammes. Ironique, se dit Merk, quand on sait que l'Épée n'est pas ici.

Merk comprit que la tour ne pourrait pas résister à un tel assaut. Tout était fini.

Gagné par la terreur, comprenant qu'il était cerné, Merk se prépara au dernier combat de sa vie. Tout autour de lui, les guerriers serrèrent leur épée en regardant vers le bas, pris de panique.

“SOLDATS !” hurla Vicor, le commandant de Merk. “PRENEZ VOS POSITIONS !”

Les guerriers prirent des positions tout au long des remparts et Merk les rejoignit immédiatement. Il se rua vers le bord, saisit un arc et un carquois comme ceux qui l'entouraient, visaient et tiraient.

Merk eut le plaisir de voir une de ses flèches empaler un troll dans la poitrine; pourtant, à sa grande surprise, la bête poursuivit sa course, même avec une flèche qui lui ressortait par le dos. Merk lui tira encore dessus, logea une flèche dans le cou du troll et, une fois de plus, il fut choqué de s'apercevoir qu'il poursuivait sa course. Il tira une troisième fois, toucha le troll à la tête et, cette fois, le troll tomba au sol.

Merk comprit vite que ces trolls n'étaient pas des adversaires ordinaires et qu'il ne mourraient pas aussi facilement que des hommes. Cela diminuait les chances de survie de la Tour. Pourtant, il tira à plusieurs reprises et abattit autant de trolls que possible. Ses compagnons de guerre faisaient eux aussi pleuvoir des flèches qui obscurcissaient le ciel. Des trolls trébuchaient, tombaient et bloquaient la route aux suivants.

Cependant, trop d'entre eux passaient quand même. Ils atteignirent bientôt les murs épais de la tour, levèrent des hallebardes et les claquèrent contre les portes dorées en essayant de les renverser. Merk sentait les vibrations sous ses pieds et ça lui tapait sur les nerfs.

La nation de trolls claquait contre les portes sans relâche et le bruit du métal envahissait l'air. Au grand soulagement de Merk, les portes résistèrent

d'une façon ou d'une autre. Malgré les centaines de trolls qui les frappaient, les portes, comme par magie, ne ployaient pas et ne se bosselaient même pas.

“BOULETS !” cria Vicor.

Merk vit les autres soldats se ruer vers un tas de boulets alignés le long du bord, et il les rejoignit quand ils tendirent tous les bras pour en soulever un. Ensemble, Merk et dix autres réussirent à le soulever et à le pousser vers le haut du mur. Merk poussa de toutes ses forces et gémit sous l'effort, hissant le boulet de toutes ses forces, puis, finalement, ils le firent tous passer par-dessus le bord en poussant un grand cri.

Merk se pencha avec les autres et regarda le boulet tomber en sifflant.

En dessous, les trolls levèrent les yeux mais trop tard. Le boulet en écrasa un groupe, qu'il enterra sur place en les aplatissant et en laissant un cratère énorme dans le sol à côté du mur de la tour. Merk aida les autres soldats à hisser les boulets par-dessus le bord de tous les côtés de la tour. Les boulets tuèrent des centaines de trolls et firent trembler la terre avec leur explosion.

Pourtant, les trolls surgissaient encore du bois et arrivaient en flux continu. Merk vit qu'ils étaient à court de rochers; ils étaient aussi à court de flèches et les trolls ne semblaient pas ralentir leur approche.

Soudain, Merk sentit quelque chose lui passer tout près de l'oreille. Il se tourna et vit une lance voler tout près. Perplexe, il regarda vers le bas et vit les trolls prendre des lances et les jeter vers les remparts. Il était stupéfait car il n'avait pas cru qu'ils avaient la force de jeter les lances aussi loin.

A leur tête, Vesuvius leva une lance dorée et la jeta fortement, droit vers le haut. Choqué, Merk regarda la lance atteindre le sommet de la tour, l'esquiva et la vit le rater de peu. Il entendit un gémissement, se retourna et vit que ses compagnons de guerre avaient eu moins de chance. Plusieurs d'entre eux étaient allongés sur le dos, percés par les lances, et le sang leur coulait de la bouche.

Les hommes de la tour n'étaient pas au bout de leurs peines. Ils entendirent un grondement et, soudain, un bélier en fer arriva du bois en roulant, transporté sur un chariot avec des roues en bois. La foule de trolls laissa passer le bélier qui, mené par Vesuvius, se dirigea directement vers la porte.

“LANCES !” cria Vicor.

Merk se précipita avec les autres vers le tas de lances. Il en prit une en sachant que c'était leur dernier moyen de défense. Il avait pensé qu'ils ne les utiliseraient que lorsque les trolls ouvriraient une brèche dans la tour, ce qui leur aurait laissé un dernier moyen de défense mais, apparemment, la situation était désespérée. Il saisit une lance, visa et la jeta vers le bas en visant Vesuvius.

Cependant, Vesuvius était plus rapide qu'il n'en avait l'air et il esquiva la lance au dernier moment. Au lieu de frapper Vesuvius, la lance de Merk frappa un autre troll à la cuisse, ce qui le fit tomber et ralentit l'approche du bélier. Les compagnons de guerre de Merk l'imitèrent. Les lances s'abattirent

sur les trolls qui poussaient le bélier et les tuèrent, arrêtant ainsi sa progression.

Pourtant, dès que les trolls tombaient, cent autres trolls sortaient du bois et les remplaçaient. Bientôt, le bélier repartit en avant. Les trolls étaient simplement trop nombreux et leur vie n'avait pas de valeur. Ce n'était pas comme ça que se battaient les humains. La nation des trolls était une nation de monstres.

Merk tendit la main pour prendre une autre lance à jeter et fut consterné de constater qu'il n'en restait aucune. Au même moment, le bélier atteignit les portes de la tour et plusieurs trolls posèrent des planches de bois au dessus des cratères pour former un pont.

“EN AVANT !” cria Vesuvius de sa voix grave et rauque, loin au dessous.

Le groupe de trolls chargea et envoya le bélier en avant. Un moment plus tard, il frappa les portes avec une telle force que Merk sentit la vibration remonter jusqu'à lui. Le tremblement lui traversa les chevilles et le fit souffrir jusqu'à l'os.

Il y eut un autre choc, puis un autre et encore un autre. Ils secouèrent la tour et firent trébucher tous les soldats. Merk atterrit à quatre pattes sur un corps, un compagnon Gardien, et ne s'aperçut qu'à ce moment-là qu'il était déjà mort.

Merk entendit un sifflement, sentit un souffle de vent et, quand il leva les yeux, il ne comprit pas ce qu'il voyait : au-dessus de sa tête, il vit voler un boulet en feu. Des boulets en feu atterrirent au sommet de la tour et des explosions résonnèrent tout autour de lui. Merk s'accroupit, regarda par-dessus le bord et vit des dizaines de catapultes les prendre pour cible d'en dessous en visant le toit de la tour. Tout autour de lui, ses hommes mouraient.

Un autre boulet en feu atterrit près de Merk et tua deux Gardiens à côté de lui, deux hommes qu'il avait appris à apprécier. Les flammes s'étendaient et il les sentait près de son propre dos. Merk regarda autour de lui, vit que presque tous les hommes étaient morts et comprit qu'il ne pourrait plus rien faire ici, mis à part attendre la mort.

Merk savait que c'était maintenant ou jamais. Il n'allait pas mourir comme ça, blotti en haut de la tour à attendre la mort. Il voulait mourir avec courage, bravement, en affrontant l'ennemi l'arme à la main, face à face, et il voulait tuer autant de ces créatures que possible.

Merk poussa un grand cri, tendit la main vers la corde fixée à la tour et sauta par-dessus le bord. Il descendit à toute vitesse vers la nation de trolls qui l'attendait en dessous, prêt à faire face à son destin.

CHAPITRE QUATRE

Kyra cligna des yeux quand elle regarda le ciel, le monde qui se mouvait au-dessus d'elle. C'était le ciel le plus beau qu'elle ait jamais vu, violet foncé avec de doux nuages blancs qui dérivait au-dessus de sa tête, illuminé par la lumière diffuse du soleil. Elle sentit qu'elle bougeait et elle entendit le doux clapotis de l'eau tout autour d'elle. Elle n'avait jamais eu une telle sensation de paix.

Allongée sur le dos, Kyra regarda autour d'elle et eut la surprise de constater qu'elle flottait au milieu d'une vaste mer, sur un radeau en bois, loin de toute rive. D'immenses rouleaux faisaient doucement monter et descendre son radeau. Elle eut l'impression qu'elle dérivait vers l'horizon, vers un autre monde, une autre vie. Vers un endroit de paix. Pour la première fois de sa vie, elle ne se soucia plus du monde; elle se sentit étreinte par l'univers, comme si elle pouvait finalement baisser sa garde et être prise en charge, à l'abri de tout mal.

Kyra sentait une autre présence sur son bateau. Elle se redressa et fut étonnée de voir une femme assise là. La femme portait une robe blanche, était enveloppée de lumière, avait de longs cheveux dorés et des yeux bleus saisissants. C'était la plus belle femme que Kyra ait jamais vue.

Kyra ressentit un choc quand elle se sentit certaine que c'était sa mère.

“Kyra, mon amour”, dit la femme.

La femme lui fit un sourire d'une telle tendresse qu'il apporta du baume à l'âme de Kyra, qui regarda sa mère et se sentit encore plus profondément en paix. La voix résonnait en elle, la faisait se sentir en paix dans le monde.

“Mère”, répondit-elle.

Sa mère tendit une main presque translucide. Kyra leva le bras et la prit. Le toucher de sa peau était électrisant et, alors qu'elle tenait cette main, Kyra avait l'impression qu'une partie de sa propre âme guérissait.

“Je t'ai regardée”, dit-elle, “et je suis fière. Plus fière que tu ne le sauras jamais.”

Kyra essaya de se concentrer mais, alors qu'elle sentait la chaleur de l'étreinte de sa mère, elle eut l'impression qu'elle quittait ce monde.

“Suis-je en train de mourir, Mère ?”

Sa mère la regarda de ses yeux brillants et lui serra la main plus fort.

“C'est le moment, Kyra”, dit-elle, “et pourtant, ton courage a changé ton destin. Ton courage, et mon amour.”

Kyra la regarda en clignant des yeux, perplexe.

“Nous n'allons pas être ensemble maintenant ?”

Sa mère lui sourit et Kyra la sentit lâcher prise lentement, s'en aller. Kyra eut soudain peur car elle savait que sa mère allait partir, la quitter pour toujours. Kyra essaya de la retenir mais elle retira sa main et plaça plutôt sa paume sur le ventre de Kyra. Kyra sentit une chaleur et un amour intenses le

traverser et la guérir. Lentement, elle sentit qu'elle revenait à la vie.

“Je ne te laisserai pas mourir”, répondit sa mère. “Mon amour pour toi est plus fort que le destin.”

Soudain, sa mère disparut.

A sa place se tenait un beau garçon qui la regardait fixement. Ses yeux gris brillants et ses longs cheveux droits l'hypnotisaient. Elle sentait l'amour qui émanait de son regard.

“Moi non plus, je ne te laisserai pas mourir, Kyra”, répéta-t-il.

Il se rapprocha, plaça sa paume sur son ventre, au même endroit que sa mère, et elle sentit une chaleur encore plus intense lui traverser le corps. Elle vit une lumière blanche, sentit la chaleur se répandre en elle et, quand elle sentit qu'elle revenait à la vie, elle put à peine respirer.

“Qui es-tu ?” demanda-t-elle d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

Elle se noya dans la chaleur et dans la lumière et ne put s'empêcher de fermer les yeux.

Qui es-tu ? La question résonna dans son esprit.

Kyra ouvrit lentement les yeux et se sentit inondée de paix, de tranquillité. Elle regarda tout autour d'elle en s'attendant à être encore sur l'océan, à voir l'eau, le ciel.

Au lieu de cela, elle entendit le chant omniprésent des insectes. Elle se tourna, étonnée de se retrouver dans les bois. Elle était allongée dans une clairière et sentait une chaleur intense rayonner dans son ventre, à l'endroit où elle avait été poignardée. Elle regarda vers le bas et vit une seule main à cet endroit. C'était une belle main pâle qui lui touchait le ventre, comme dans son rêve. Étourdie, elle leva les yeux et vit ces beaux yeux gris la regarder, avec une telle intensité qu'on aurait dit qu'ils brillaient.

Kyle.

Il s'agenouilla à côté d'elle, une main sur son front et, quand il la toucha, Kyra sentit sa blessure guérir lentement, se sentit lentement revenir dans ce monde, comme si Kyle l'y ramenait par la seule force de sa volonté. Avait-elle vraiment reçu une visite de sa mère ? Est-ce que cela avait été réel ? Elle avait l'impression qu'elle avait été censée mourir mais que, d'une façon ou d'une autre, son destin avait été modifié. C'était comme si sa mère avait intervenu. Kyle aussi. Leur amour l'avait ramenée. Leur amour et, comme avait dit sa mère, son propre courage.

Kyra se lécha les lèvres, trop faible pour se relever. Elle voulait remercier Kyle mais elle avait la gorge trop sèche et les mots ne venaient pas.

“Chut”, dit-il en la voyant faire des efforts. Il se pencha en avant et lui embrassa le front.

“Suis-je morte ?” réussit-elle finalement à demander.

Au bout d'un long silence, il répondit d'une voix douce mais puissante.

“Tu es revenue”, dit-il. “Je ne t'aurais jamais laissée partir.”

C'était une sensation étrange; en le regardant dans les yeux, elle avait l'impression qu'elle l'avait toujours connu. Elle tendit la main, lui saisit le

poignet et le serra pour montrer sa gratitude. Il y avait tant de choses qu'elle voulait lui dire. Elle voulait lui demander pourquoi il avait risqué sa vie pour elle, pourquoi il tenait tant à elle, pourquoi il s'était sacrifié pour la ramener. Elle sentait qu'il avait réellement fait un grand sacrifice pour elle, un sacrifice qui lui ferait du mal d'une façon ou d'une autre.

Elle voulait surtout qu'il sache ce qu'elle ressentait en ce moment.

Je t'aime, voulait-elle dire.

Cependant, les mots ne venaient pas. Au lieu de cela, une vague d'épuisement la submergea et, quand ses yeux se fermèrent, elle fut forcée de succomber à la fatigue. Elle sentit qu'elle s'enfonçait de plus en plus profondément dans le sommeil, que le monde passait à côté d'elle à toute vitesse et elle se demanda si elle était en train de mourir une deuxième fois. N'avait-elle été ramenée que pour un moment ? N'était-elle revenue une dernière fois que pour adieu à Kyle ?

Puis, quand un sommeil profond finit par la submerger, elle fut quasi-certaine d'entendre quelques derniers mots avant de perdre conscience pour de bon :

“Je t'aime, moi aussi.”

CHAPITRE CINQ

Le bébé dragon souffrait le martyre. Alors qu'il volait, chaque battement d'ailes était un effort et il fallait qu'il se batte pour rester en l'air. Cela faisait des heures qu'il survolait la campagne d'Escalon. Il se sentait perdu et seul dans ce monde cruel où il était né. Son esprit était hanté par des images de son père qui mourait allongé par terre et de ses grands yeux qui se refermaient alors que tous ces soldats humains le tuaient à coup de lance. Son père, qu'il n'avait jamais eu le temps de connaître, sauf pendant cet unique et glorieux moment de combat; son père, qui était mort pour le sauver.

Le bébé dragon ressentait la mort de son père comme si c'était la sienne et, à chaque battement d'ailes, il se sentait plus accablé par la culpabilité. Si ce n'avait pas été pour lui, son père aurait pu être en vie à l'instant même.

Le dragon volait, déchiré par le chagrin et le remords parce qu'il savait qu'il n'aurait jamais la possibilité de connaître son père, de le remercier pour son acte désintéressé de bravoure, pour lui avoir sauvé la vie. Une partie de lui-même ne voulait plus vivre, elle non plus.

Cela dit, une autre partie enrageait, voulait désespérément tuer ces humains, venger son père et détruire le pays qu'il survolait. Il ne savait pas où il était, mais son intuition lui disait qu'il était à des océans de distance de sa patrie. Un instinct le poussait à repartir chez lui, mais il ne savait pas où c'était.

Le bébé volait sans but, complètement perdu dans le monde. Il crachait le feu sur le sommet des arbres, sur tout ce qu'il trouvait. Bientôt, il fut à court de feu, et peu de temps après, il se rendit compte qu'il volait de plus en plus bas à chaque battement d'ailes. Il essaya de reprendre de l'altitude mais paniqua en constatant qu'il n'en avait plus la force. Il essaya d'éviter le haut d'un arbre mais ses ailes ne pouvaient plus le porter et il fonça droit dedans. Les vieilles blessures qui n'avaient pas guéri le faisaient toutes souffrir.

A l'agonie, il rebondit sur l'arbre et continua à voler. A mesure qu'il perdait de la force, son altitude ne cessait de diminuer. Il saignait et le sang tombait en dessous comme des gouttes de pluie. La faim, ses blessures et les milliers de coups de lance qu'il avait reçus l'affaiblissaient. Il voulait continuer à voler, trouver une cible à détruire, mais il sentait que ses yeux se fermaient et que les paupières lui pesaient trop lourd maintenant. Il sentait qu'il perdait conscience par intermittence.

Le dragon savait qu'il mourait. D'une certaine façon, c'était un soulagement; bientôt, il rejoindrait son père.

Il fut réveillé par le son d'un bruissement de feuilles et de craquement de branches et, quand il sentit qu'il s'écrasait au sommet des arbres, il ouvrit finalement les yeux. Sa vision était obscurcie dans ce monde de verdure. Il ne pouvait plus se contrôler et sentit qu'il tombait en cassant des branches et en souffrant encore plus à chaque branche qu'il cassait.

Il finit par s'arrêter brusquement, haut dans un arbre, coincé entre les branches, trop faible pour se débattre. Il resta pendu là, immobile. Il avait trop mal pour bouger et avait de plus en plus mal à chaque souffle. Il était sûr qu'il allait mourir là-haut, emmêlé dans les arbres.

Une des branches céda soudain avec un bruit fort et sec. Le dragon chuta. Il tomba en faisant des tonneaux et en cassant d'autres branches. Il tomba sur une quinzaine de mètres jusqu'à ce qu'il finisse par heurter le sol.

Il y resta en ayant l'impression que toutes ses côtes étaient cassées et qu'il crachait du sang. Il battit lentement d'une aile mais ne put guère en faire plus.

Alors qu'il sentit la vie le quitter, son destin lui apparut injuste, prématuré. Il savait qu'il avait un destin mais il ne comprenait pas en quoi il consistait. Il lui semblait bref et cruel de n'être né dans ce monde que pour assister à la mort de son père puis pour mourir soi-même. Peut-être la vie était-elle comme ça : cruelle et injuste.

Quand il sentit ses yeux se fermer pour la dernière fois, le dragon se rendit compte que son esprit était rempli par une dernière pensée : *Père, attends-moi. Je te retrouverai bientôt.*

CHAPITRE SIX

Alec se tenait sur le pont et s'accrochait au bastingage du navire noir luisant. Il regardait la mer depuis des jours. Il regardait les vagues géantes rouler, soulever leur petit navire à voiles, et il regardait l'écume se briser en dessous de la cale pendait qu'ils fendaient l'eau à une vitesse qui dépassait tout ce qu'il avait jamais connu. Leur navire avançait penché car les voiles étaient tendues par le vent et les coups de vent forts et constants. Alec examinait le navire avec les yeux d'un artisan. Il se demandait en quoi il était fait; visiblement, il était confectionné à partir d'un matériau inhabituel et luisant qu'il n'avait jamais rencontré et qui leur avait permis de foncer à toute vitesse jour et nuit, de passer à côté de la flotte pandésienne dans le noir, puis de sortir de la Mer du Chagrin et de passer dans la Mer des Larmes.

Alec réfléchit et se souvint que cela avait été un voyage difficile de plusieurs jours et de plusieurs nuits. Les voiles n'avaient jamais été baissées, les longues nuits sur la mer obscure avaient été pleines des sons hostiles des craquements du navire et des créatures exotiques qui bondissaient et battaient des ailes. Plus d'une fois, il s'était réveillé et avait vu un serpent qui luisait dans le noir essayer de monter à bord, puis, à chaque fois, il avait vu l'homme avec lequel il voyageait le repousser d'un coup de botte.

Ce qu'il y avait d'encore plus mystérieux que tout l'exotisme de la vie maritime, c'était Sovos, l'homme à la barre du navire. Alec se demandait s'il avait été fou de faire confiance à cet homme qui était allé le chercher à la forge, l'avait emmené sur ce navire et l'emmenait vers une destination lointaine. Jusque là, au moins, Sovos avait déjà sauvé la vie à Alec. Alec se souvint avoir regardé la cité de Ur alors qu'ils étaient au large et d'avoir souffert le martyre et de s'être senti démuni en voyant la flotte pandésienne resserrer son étau. De l'horizon, il avait vu les boulets fendre l'air, avait entendu le grondement lointain, avait vu s'effondrer les grands bâtiments, des bâtiments à l'intérieur desquels il s'était trouvé lui-même il y avait seulement quelques heures. Il avait essayé de descendre du navire pour aller aider les citoyens d'Ur mais, à ce stade-là, ils avaient été trop loin. Il avait plusieurs fois demandé à Sovos de faire demi-tour mais ce dernier avait fait la sourde oreille.

Alec eut les larmes aux yeux en pensant à tous ses amis qui étaient restés là-bas, surtout Marco et Dierdre. Il ferma les yeux et essaya en vain de penser à autre chose. Il avait le cœur serré car il sentait qu'il les avait tous abandonnés.

La seule chose qui permettait à Alec de tenir bon, qui l'empêchait de sombrer dans le désespoir, était l'impression qu'on avait besoin de lui ailleurs, comme Sovos le lui avait dit avec insistance, qu'il avait un certain destin, qu'il pourrait s'en servir pour aider à détruire les Pandésiens quelque part ailleurs. Après tout, comme avait dit Sovos, s'il avait péri là-bas avec les autres, cela

n'aurait aidé personne. Cela dit, il espérait ardemment que Marco et Dierdre avaient survécu et qu'il pourrait encore revenir à temps pour les retrouver.

Alec était très curieux de savoir où ils allaient et il avait mitraillé Sovos de questions. Cependant, ce dernier était resté obstinément muet. Il était toujours à la barre, jour et nuit, le dos tourné à Alec. Pour autant qu'Alec puisse dire, il ne dormait ni ne mangeait jamais. Il se tenait seulement là à regarder la mer, avec ses grandes bottes en cuir et son manteau de cuir noir, ses soieries écarlates repliées sur l'épaule, portant une cape avec ses étranges insignes. La petite barbe brune de cet homme et ses yeux verts étincelants, qui regardaient fixement les vagues comme s'ils ne faisaient qu'un avec elles, ne faisaient qu'agrandir le mystère qui entourait cet homme.

Alec regardait fixement l'inhabituelle Mer des Larmes avec sa lumière bleu vert et sentait qu'il était urgent qu'il sache où on l'emmenait. Incapable de supporter le silence plus longtemps, il se tourna vers Sovos, désespérément en quête de réponses.

“Pourquoi moi ?” demanda Alec en rompant le silence. Ce n'était pas sa première tentative mais, cette fois-ci, il voulait absolument obtenir une réponse. “Pourquoi m'avoir choisi dans toute cette cité ? Pourquoi était-ce *moi* qui devais survivre ? Tu aurais pu sauver cent personnes plus importantes que moi.”

Alec attendit mais Sovos resta muet. Le dos tourné, il scrutait la mer.

Alec décida de changer de tactique.

“Où allons-nous ?” redemanda Alec. “Et comment ce navire peut-il voguer si vite ? En quoi est-il fait ?”

Alec regarda le dos de l'homme. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Finalement, l'homme secoua la tête sans se retourner.

“Tu vas là où tu es censé aller, où tu es censé être. Je t'ai choisi parce que nous avons besoin de toi et de personne d'autre.”

Alec s'interrogea.

“Vous avez besoin de moi pour quoi ?” insista Alec.

“Pour détruire Pandésia.”

“Pourquoi moi ?” demanda Alec. “Quelle utilité puis-je avoir ?”

“Tout sera expliqué quand nous arriverons”, répondit Sovos.

“Quand nous arriverons où ?” insista Alec, frustré. “Mes amis sont en Escalon. Les gens que j'aime. Une fille.”

“Je suis désolé”, dit Sovos en soupirant, “mais il ne reste personne là-bas. Tout ce que tu as connu et aimé a disparu.”

On entendit un long silence et, dans le sifflement du vent, Alec pria pour qu'il se trompe, bien qu'il sente en son for intérieur qu'il avait raison.

Comment la vie pouvait-elle changer aussi rapidement ? se demanda-t-il.

“Cela dit, tu es en vie”, poursuivit Sovos, “et c'est un cadeau extrêmement précieux. Ne le gâche pas. Tu pourras aider beaucoup d'autres personnes si tu réussis l'épreuve.”

Alec plissa le front.

“Quelle épreuve ?” demanda-t-il.

Sovos se tourna finalement vers lui et le regarda de ses yeux perçants.

“Si tu es l'élú”, dit-il, “notre cause reposera sur tes épaules; si tu ne l'es pas, nous n'aurons rien à faire de toi.”

Alec essaya de comprendre.

“Ça fait des jours qu'on navigue et on n'est arrivé nulle part”, observa Alec. “On est seulement plus loin sur la mer. Je ne vois même plus Escalon.”

L'homme sourit d'un air suffisant.

“Et où crois-tu que nous allons ?” demanda-t-il.

Alec haussa les épaules.

“On dirait que nous voguons vers le nord-est. Peut-être allons-nous dans la direction de Marda.”

Alec scruta l'horizon, exaspéré.

Finalement, Sovos répondit.

“Comme tu te trompes, jeune homme”, répondit-il. “C'est fou ce que tu te trompes.”

Sovos se retourna vers la barre. Alors que le bateau fonçait sur les moutons de l'océan, une forte bourrasque se leva. Alec regarda au-delà de Sovos et, quand il le fit, il eut la surprise de voir une forme à l'horizon pour la première fois.

Il se précipita en avant et saisit le bastingage, plein d'excitation.

Au loin, une masse terrestre émergeait lentement et commençait juste à prendre forme. La terre semblait étinceler comme si elle était en diamant. Alec leva une main aux yeux et regarda la masse terrestre en se demandant ce qu'elle pouvait bien être. Quelle île pouvait-il y avoir ici, au milieu de nulle part ? Il se creusa la cervelle mais ne se souvint d'avoir vu aucune terre sur les cartes. Était-ce un pays dont il n'avait jamais entendu parler ?

“Qu'est-ce que c'est ?” demanda hâtivement Alec en regardant l'île avec impatience.

Sovos se tourna et, pour la première fois depuis qu'Alec l'avait rencontré, il fit un grand sourire.

“Bienvenue aux Îles Perdues, mon ami”, dit-il.

CHAPITRE SEPT

Aidan se tenait attaché un poteau, incapable de bouger. Il regardait son père qui était agenouillé à quelques mètres devant lui, encadré par des soldats pandésiens. Ils tenaient l'épée levée au-dessus de sa tête.

“NON !” hurla Aidan.

Il essaya de se libérer, de se précipiter en avant et de sauver la vie à son père, mais il avait beau essayer, il ne pouvait pas bouger car les cordes lui sciaient les poignets et les chevilles. Il était obligé de regarder son père agenouillé là et qui, les yeux pleins de larmes, l'implorait de l'aider.

“Aidan !” appela son père en lui tendant une main.

“Père !” répondit Aidan.

Les lames s'abattirent et, un moment plus tard, Aidan eut le visage éclaboussé de sang quand ils coupèrent la tête à son père.

“NON !” hurla Aidan, qui sentit sa propre vie s'effondrer en lui et eut l'impression de sombrer dans un gouffre noir.

Aidan se réveilla en sursaut. Recouvert de sueur froide, il haletait. Il se redressa dans l'obscurité et eut du mal à reconnaître l'endroit où il se trouvait.

“Père !” hurla Aidan qui, encore à moitié endormi, recherchait Duncan et avait encore l'impression qu'il était urgent de le sauver.

Il regarda tout autour de lui, sentit qu'il avait quelque chose sur le visage et sur les cheveux, partout sur le corps, et comprit qu'il avait du mal à respirer. Il tendit la main, retira une chose légère et longue de son visage et comprit qu'il était allongé dans un tas de foin, presque enseveli dedans. Il écarta rapidement le foin et se redressa.

Il faisait noir là-dedans. Seule la faible lueur d'une torche passait par des lattes et il comprit bientôt qu'il était allongé à l'arrière d'un chariot. Il entendit un bruissement à côté de lui, regarda et vit avec soulagement que c'était Blanc. Dans le chariot, à côté de lui, l'énorme chien se leva d'un bond et lui lécha le visage pendant qu'Aidan le serrait contre lui.

Aidan respirait avec difficulté, encore bouleversé par le rêve, qui avait eu l'air trop réel. Est-ce que son père avait vraiment été tué ? Il essaya de se souvenir de la dernière fois où il l'avait vu, dans la cour royale, pris en embuscade, cerné. Il se souvint qu'il avait essayé de l'aider, puis qu'il avait été emmené à toute allure par Motley au beau milieu de la nuit. Il se souvint que Motley l'avait mis dans ce chariot et qu'ils s'étaient enfuis par les ruelles d'Andros.

Cela expliquait le chariot. Mais où étaient-ils partis ? Où Motley l'avait-il emmené ?

Une porte s'ouvrit et la petite lumière d'une torche éclaira la pièce obscure. Aidan put finalement voir où il était : dans une petite pièce en pierre au plafond bas et cintré qui ressemblait à un petit cottage ou à une petite taverne. Il leva les yeux et vit Motley qui se tenait dans l'embrasure, encadré

par la lumière de la torche.

“Si tu continues à crier comme ça, les Pandésiens nous trouveront”, avertit Motley.

Motley se retourna, sortit et repartit vers la pièce bien éclairée qui se trouvait plus loin. Aidan sauta vite du chariot et le suivit, accompagné de Blanc. Quand Aidan entra dans la pièce bien éclairée, Motley ferma rapidement l'épaisse porte en chêne derrière lui et la verrouilla plusieurs fois.

Le temps que ses yeux se fassent à la lumière, Aidan regarda et reconnut des visages familiers : les amis de Motley. Les acteurs. Tous ces saltimbanques itinérants. Ils étaient tous ici, tous cachés, enfermés dans ce pub en pierre et sans fenêtres. Tous les visages, qui avaient été si festifs, étaient maintenant sinistres, sombres.

“Les Pandésiens sont partout”, dit Motley à Aidan. “Parle doucement.”

Aidan était embarrassé. Il ne s'était même pas rendu compte qu'il criait.

“Désolé”, dit-il. “J'ai fait un cauchemar.”

“On fait tous des cauchemars”, répondit Motley.

“On vit dans un cauchemar”, ajouta un autre acteur, le visage morose.

“Où sommes-nous ?” demanda Aidan en regardant autour de lui, perplexe.

“Dans une taverne”, répondit Motley, “dans le coin le plus éloigné d'Andros. Nous sommes encore dans la capitale et nous nous cachons. Les Pandésiens patrouillent dehors. Ils sont passés plusieurs fois devant cet endroit mais ils ne sont pas entrés, et ils ne le feront pas tant que tu te tiendras tranquille. Nous sommes à l'abri, ici.”

“Pour l'instant”, dit un de ses amis d'un ton sceptique.

Aidan sentait qu'il était urgent d'aider son père et essaya de se souvenir.

“Mon père”, dit-il. “Est-il ... mort ?”

Motley secoua la tête.

“Je ne sais pas. Il a été capturé. C'est la dernière fois que je l'ai vu.”

Aidan eut une poussée de rancœur.

“Tu m'as emmené !” dit-il avec colère. “Tu n'aurais pas dû. Je l'aurais secouru !”

Motley se frotta le menton.

“Et comment t'y serais-tu pris ?”

Aidan haussa les épaules en se creusant la cervelle.

“Je ne sais pas”, répondit-il. “D'une façon ou d'une autre.”

Motley hocha la tête.

“Tu aurais essayé”, convint-il. “Et tu serais aussi mort, à l'heure qu'il est.”

“Est-il mort, alors ?” demanda Aidan en sentant son cœur se déchirer en lui.

Motley haussa les épaules.

“Il était vivant quand nous sommes partis”, dit Motley. “Je ne sais pas s'il l'est encore. Nous n'avons plus ni amis ni espions dans la cité : elle a été annexée par les Pandésiens. Tous les hommes de ton père sont emprisonnés.

J'ai bien peur que nous soyons à la merci de Pandésia.”

Aidan serra les poings. Il ne pensait qu'à son père qui crouissait dans une cellule.

“Il faut que je le sauve”, déclara Aidan, plein de motivation. “Je ne peux pas le laisser crouir là-bas. Il faut que je quitte cet endroit tout de suite.”

Aidan bondit, se précipita vers la porte et commença à ouvrir les verrous mais Motley apparut, se tint au-dessus de lui et plaça son pied devant la porte avant qu'il puisse l'ouvrir.

“Si tu y vas maintenant”, dit Motley, “tu vas tous nous faire tuer.”

Aidan regarda Motley, le vit sérieux pour la première fois et sut qu'il avait raison. Il ressentit une nouvelle gratitude et un nouveau respect pour lui; après tout, il lui avait réellement sauvé la vie. Aidan lui en serait éternellement reconnaissant. Pourtant, en même temps, il brûlait d'envie de sauver son père et il savait que chaque seconde comptait.

“Tu as dit qu'il y aurait une autre façon”, dit Aidan en se souvenant de ses paroles. “Qu'il y aurait une autre façon de le sauver.”

Motley hocha la tête.

“Je l'ai dit”, admit Motley.

“N'étaient-ce que des paroles en l'air, alors ?” demanda Aidan.

Motley poussa un soupir.

“Qu'est-ce que tu proposes ?” demanda-t-il, exaspéré. “Ton père se trouve au cœur de la capitale, dans le cachot royal, gardé par toute l'armée pandésienne. On y va comme ça et on frappe à la porte ?”

Aidan resta immobile en essayant de trouver une idée. Il savait que c'était une tâche redoutable.

“Il doit y avoir des hommes qui peuvent nous aider, non ?” demanda Aidan.

“Qui ?” dit un des acteurs. “Tous les hommes fidèles à ton père ont été capturés avec lui.”

“Pas *tous*”, répondit Aidan. “Quelques-uns de ses hommes étaient forcément ailleurs. Et les seigneurs de guerre d'en dehors de la capitale qui lui étaient fidèles ?”

“Peut-être.” Motley haussa les épaules. “Mais où sont ils, maintenant ?”

Aidan enrageait, désespéré. Il ressentait l'emprisonnement de son père comme si c'était le sien.

“On ne peut pas rester ici et ne *rien* faire”, s'exclama Aidan. “Si vous ne m'aidez pas, j'irai moi-même. Ça n'est égal de mourir. Je ne peux pas rester ici sans rien faire pendant que mon père est en prison. Quant à mes frères ...” dit Aidan en se souvenant d'eux. Il se mit à pleurer, submergé par l'émotion, en se souvenant de la mort de ses deux frères.

“Je n'ai plus personne, maintenant”, dit-il.

Puis il secoua la tête. Il se souvint de Kyra, sa sœur, et pria de toutes ses forces pour qu'elle aille bien. Après tout, elle était tout ce qu'il avait, maintenant.

Alors que Aidan pleurait, embarrassé, Blanc s'approcha et posa la tête contre sa jambe. Aidan entendit des pas lourds traverser le plancher en bois craquant et sentit une grosse main musclée se poser sur son épaule.

Il leva les yeux et vit Motley qui le regardait avec compassion.

“Faux”, dit Motley. “ Nous sommes là. Nous sommes ta famille, maintenant.”

Motley se tourna et désigna les occupants de la pièce. Aidan regarda et vit tous les acteurs et tous les saltimbanques le regarder sérieusement par dizaines. La compassion dans les yeux, ils hochèrent la tête pour signifier leur accord. Il comprit que, bien qu'ils ne soient pas guerriers, c'étaient des gens au bon cœur. Il ressentit un nouveau respect pour eux.

“Merci”, dit Aidan, “mais vous êtes tous acteurs. Ce qu'il me faut, ce sont des guerriers. Vous ne pouvez pas m'aider à récupérer mon père.”

Motley eut soudain un regard particulier, comme s'il venait d'avoir une idée, et il fit un grand sourire.

“Comme tu te trompes, jeune Aidan !” répondit-il.

Aidan vit que Motley avait les yeux qui brillaient et il comprit qu'il pensait à quelque chose.

“Les guerriers ont une compétence précise”, dit Motley, “mais les saltimbanques ont une compétence qui leur est propre. Les guerriers peuvent gagner par la force mais les saltimbanques peuvent gagner par d'autres moyens, des moyens encore plus puissants.”

“Je ne comprends pas”, dit Aidan, perplexe. “Vous ne pouvez pas faire sortir mon père de sa cellule en le distrayant.”

Motley rit bruyamment.

“En fait”, répondit-il, “je crois que si.”

Aidan le regarda avec perplexité.

“Que veux-tu dire ?” demanda-t-il.

Motley se frotta le menton. Son regard se fit distant. Visiblement, il mettait au point un plan.

“Les guerriers n'ont plus le droit de se déplacer librement dans la capitale, ni de s'approcher du centre de la cité. Cela dit, les saltimbanques n'ont aucune restriction.”

Aidan était perplexe.

“Pourquoi est-ce que Pandésia autoriserait les saltimbanques à entrer dans le cœur de la capitale ?” demanda Aidan.

Motley sourit et secoua la tête.

“Tu ne sais pas encore comment fonctionne le monde, mon garçon”, répondit Motley. “Les guerriers n'ont jamais l'autorisation d'accéder qu'à certains endroits, et seulement à certains moments. Par contre, les saltimbanques ont toujours le droit d'aller partout où ils veulent. Les gens ont toujours besoin qu'on les distraie, qu'ils viennent de Pandésia ou d'Escalon. Après tout, un soldat qui s'ennuie est un soldat dangereux partout dans le royaume, et il faut maintenir l'ordre. Le divertissement a toujours été le

meilleur moyen d'entretenir le moral des troupes et de contrôler une armée.”

Motley sourit.

“Tu vois, jeune Aidan”, dit-il, “ce ne sont pas les commandants qui contrôlent leur armée, mais nous, les saltimbanques ordinaires que nous sommes, les gens de la classe que tu méprises tant. Nous nous élevons au-dessus de la bataille, nous traversons les lignes ennemies. Personne ne s'intéresse à l'armure que je porte : tout ce qui intéresse les gens, c'est la qualité de mes contes, et j'ai d'excellents contes, mon garçon, des contes meilleurs que tu ne peux l'imaginer.”

Motley se tourna vers la pièce et dit d'une voix tonitruante :

“On va tous jouer une pièce !”

Tous les acteurs présents dans la pièce poussèrent soudain des cris de joie, s'égayèrent et se levèrent. L'espoir était de retour dans leurs yeux désespérés.

“Nous interpréterons notre pièce au cœur même de la capitale ! Ce sera le plus beau divertissement que ces Pandésiens aient jamais vu ! Et, ce qui est plus important, ce sera aussi le plus grand leurre qui soit. Au bon moment, quand nous tiendrons la cité entre nos mains et qu'elle sera captivée par notre grande représentation, nous passerons à l'action et nous trouverons un moyen de libérer ton père.”

Les hommes poussèrent des cris de joie et Aidan sentit se réchauffer son cœur, se sentit à nouveau optimiste pour la première fois.

“Crois-tu vraiment que ça va marcher ?” demanda Aidan.

Motley sourit.

“On a vu se produire des choses plus folles que ça, mon garçon”, dit-il.

CHAPITRE HUIT

Alors qu'il passait par des états de veille et de sommeil, Duncan essayait d'occulter sa douleur. Allongé contre le mur de pierre, il avait les chaînes qui lui tailladaient les poignets et les chevilles et l'empêchaient de s'endormir. Plus que tout, il mourait de soif. Il avait la gorge si desséchée qu'il n'arrivait pas à déglutir et si rugueuse que chaque souffle lui faisait mal. Il n'arrivait pas à se souvenir de combien de jours il avait passé sans boire et la faim l'affaiblissait tellement qu'il pouvait à peine bouger. Il savait qu'il dépérissait en ce lieu et que, si le bourreau ne venait pas bientôt le chercher, alors, c'était la faim qui l'emporterait.

Duncan passait par des états de veille et de sommeil depuis des jours, accablé par la douleur, qui devenait une partie de son être. Il avait des souvenirs soudains de sa jeunesse, des moments qu'il avait passés dans des champs ouverts, sur des terrains d'entraînement, sur le champ de bataille. Il se souvenait de ses premières batailles, des jours passés où Escalon était libre et en plein essor. Cependant, ces souvenirs étaient toujours interrompus par le visage de ses deux garçons morts qui s'élevaient devant lui et le hantaient. Il était déchiré par l'agonie et secouait la tête en essayant sans succès de se débarrasser de ces pensées.

Duncan pensa au dernier fils qui lui restait, Aidan, et il espéra désespérément qu'il était en sécurité à Volis, que les Pandésiens n'avaient pas encore atteint cet endroit. Ensuite, il repensa à Kyra. Il se souvint d'elle jeune fille, se souvint de la fierté avec laquelle il l'avait toujours élevée. Il pensa à sa traversée d'Escalon et se demanda si elle avait atteint Ur, si elle avait rencontré son oncle, si elle était maintenant en sécurité. Elle faisait partie de lui-même, c'était la seule partie de lui-même qui comptait à présent et sa sécurité comptait plus pour lui que sa propre vie. Est-ce qu'il la reverrait un jour ? se demanda-t-il. Il désirait fortement la voir mais il voulait aussi qu'elle reste loin d'ici et hors d'atteinte de tout ça.

La porte de la cellule s'ouvrit avec un claquement et Duncan leva les yeux, étonné, en scrutant l'obscurité. Des bottes entrèrent dans l'obscurité et, en écoutant la démarche, Duncan comprit que ce n'étaient pas les bottes d'Enis. Dans l'obscurité, son ouïe s'était affinée.

Alors que le soldat approchait, Duncan supposa qu'il venait le torturer ou le tuer. Duncan était prêt. Ils pouvaient faire de lui ce qu'ils voulaient : en son for intérieur, il était déjà mort.

Duncan ouvrit les yeux malgré la lourdeur de ses paupières et leva le regard avec toute la dignité qu'il lui restait pour voir qui venait. Il fut choqué de voir le visage de l'homme qu'il méprisait le plus : Bant de Barris. Le traître. L'homme qui avait tué ses deux fils.

Un sourire satisfait au visage, Bant s'avança et s'agenouilla devant Duncan, qui le regarda d'un air mauvais et se demanda ce que cette créature

pouvait bien faire ici.

“Te voilà moins puissant, hein, Duncan ?” demanda Bant qui se tenait à un ou deux mètres, les mains sur les hanches, petit, trapu, les lèvres étroites, les yeux perçants et le visage vérolé.

Duncan essaya de se jeter en avant pour le tailler en pièces mais ses chaînes le retenaient.

“Tu paieras pour mes garçons”, dit Duncan la gorge serrée et si sèche qu’il ne pouvait pas dire les mots avec tout le venin qu’il aurait voulu.

Bant rit. C’était un son bref et cru.

“Ah bon ?” dit-il d’un ton moqueur. “C’est ici que tu vas rendre l’âme. J’ai tué tes fils et je peux te tuer toi aussi, si l’envie m’en prend. Je suis soutenu par Pandésia, maintenant, après la loyauté dont j’ai fait preuve. Cela dit, je ne te tuerai pas. Ce serait trop gentil. Je préfère que tu dépérisses.”

Duncan sentit une rage froide s’élever en lui.

“Dans ce cas, pourquoi tu es venu ?”

Bant s’assombrit.

“Je peux venir pour la raison que je veux”, dit-il en le regardant d’un air renfrogné, “ou sans aucune raison. Je peux venir rien que pour te regarder. Pour te regarder bouche bée. Pour voir les fruits de ma victoire.”

Il poussa un soupir.

“Et pourtant, il se trouve que j’ai une raison de te rendre visite. Il y a une chose que je veux que tu fasses pour moi et il y a une chose que je vais te donner.”

Duncan le regarda d’un air sceptique.

“Ta liberté”, ajouta Bant.

Duncan le regarda en s’interrogeant.

“Et pourquoi ferais-tu ça ?” demanda-t-il.

Bant poussa un soupir.

“Tu vois, Duncan”, dit-il, “toi et moi, on n’est pas si différents que ça. On est guerriers tous les deux. En fait, tu es un homme que j’ai toujours respecté. Tes fils méritaient la mort car c’étaient des vantards irréfélchis. Mais toi”, dit-il, “je t’ai toujours respecté. Tu ne devrais pas être ici.”

Il se tut un instant en le regardant.

“Donc, voici ce que je vais faire”, poursuivit-il. “Tu vas reconnaître publiquement tes crimes contre notre nation et tu vas exhorter tous les citoyens d’Andros à admettre la domination pandésienne. Si tu fais ça, alors, je m’arrangerai à ce que Pandésia te libère.”

Duncan resta immobile, si furieux qu’il ne savait pas quoi dire.

“Tu es la marionnette des Pandésiens, maintenant ?” demanda finalement Duncan, furieux. “Tu essaies de les impressionner ? De leur montrer que tu peux me délivrer ?”

Bant ricana.

“Fais-le, Duncan”, répondit-il. “Tu n’es utile à personne ici, surtout pas à toi-même. Dis au Suprême Ra ce qu’il veut entendre, confesse ce que tu as fait

et offre la paix à cette cité. Notre capitale a besoin de paix, maintenant, et tu es le seul qui puisse la lui offrir.”

Duncan inspira profondément plusieurs fois, jusqu'à finalement trouver la force de parler.

“Jamais”, répondit-il.

Bant lui lança un regard mauvais.

“Ni pour ma liberté”, poursuivit Duncan, “ni pour ma vie, ni pour de l'argent quelle que soit la somme.”

Duncan le regarda fixement et sourit de satisfaction quand il vit Bant rougir. Ensuite, il finit par ajouter : “Mais sois sûr d'une chose: si jamais je m'échappe d'ici, mon épée trouvera le chemin de ton cœur.”

Après un long silence, Bant, stupéfait, se releva d'un air renfrogné, regarda fixement Duncan et secoua la tête.

“Vis quelques jours de plus pour moi”, dit-il, “que je puisse assister à ton exécution.”

CHAPITRE NEUF

Dierdre ramait de toutes ses forces avec l'aide de Marco et ils traversaient tous deux le canal en retournant rapidement vers la mer, où elle avait vu son père la dernière fois. Son cœur était déchiré par l'angoisse quand elle se souvenait de la dernière fois où elle avait vu son père, se souvenait du courage avec lequel il attaquait l'armée pandésienne, même en forte infériorité numérique. Elle ferma les yeux et chassa l'image en ramant encore plus vite, en priant pour qu'il ne soit pas encore mort. Tout ce qu'elle voulait, c'était revenir à temps pour le sauver, ou, si elle n'arrivait pas à le sauver, avoir au moins une chance de mourir à ses côtés.

A côté d'elle, Marco ramait tout aussi vite et elle le regarda avec gratitude et surprise.

“Pourquoi ?” demanda-t-elle.

Il se tourna et la regarda.

“Pourquoi es-tu venu avec moi ?” insista-t-elle.

Il la regarda sans dire un mot puis détourna le regard.

“Tu aurais pu partir avec les autres, là-bas”, ajouta-t-elle, “mais tu as décidé autrement. Tu as choisi de venir avec moi.”

Il regardait droit devant lui, ramait toujours aussi rapidement et ne répondait toujours pas.

“Pourquoi ?” insista-t-elle en ramant avec fureur. Elle voulait absolument savoir.

“Parce que mon ami avait beaucoup d'admiration pour toi”, dit Marco, “et que ça me suffit.”

Dierdre rama plus vite dans les méandres du canal et elle se mit à penser à Alec. Il l'avait tellement déçue. Il les avait tous abandonnés, avait quitté Ur avec cet étranger mystérieux avant l'invasion. Pourquoi ? Elle n'avait pas de réponse. Il avait été tellement dévoué à la cause, à la forge et elle avait été sûre qu'il serait le dernier à s'enfuir quand on aurait besoin de lui. Pourtant, il s'était enfui au moment où tout le monde avait le plus besoin qu'il reste.

Cela poussait Dierdre à ré-examiner ce qu'elle ressentait pour Alec, qu'elle connaissait à peine, après tout, et ça l'incitait à plus s'intéresser à son ami Marco, qui s'était sacrifié pour elle. Elle se sentait déjà très liée à lui. Alors que les boulets continuaient à siffler au-dessus de sa tête et que les bâtiments continuaient à exploser et à s'effondrer tout autour d'eux, Dierdre se demandait si Marco savait vraiment dans quoi il s'engageait. Savait-il que, s'il se joignait à elle et retournait au cœur du chaos, ce serait un voyage sans retour ?

“Nous allons vers la mort, tu sais”, dit-elle. “Mon père et ses hommes sont sur cette plage, au-delà de ce mur de décombres, et je compte le trouver et me battre à ses côtés.”

Marco hocha la tête.

“Croyais-tu que j’étais revenu dans cette cité pour vivre ?” demanda-t-il.
“Si je voulais m'enfuir, j'avais ma chance.”

Satisfaite et touchée par sa force, Dierdre continua à ramer et ils poursuivirent tous les deux leur route en silence en évitant les chutes de débris et en se rapprochant toujours plus de la rive.

Finalement, ils tournèrent à un coin et, au loin, elle repéra le mur de décombres où elle avait vu son père la dernière fois et, juste au-delà du mur, les hauts navires noirs. Elle savait que la plage où il combattait les Pandésiens se trouvait de l'autre côté et elle ramait de toutes ses forces, dégoulinante de sueur, impatiente de le retrouver à temps. Elle entendit les sons de la bataille, des hommes qui gémissaient de douleur, mouraient, et elle pria pour qu'il ne soit pas trop tard.

Dès que leur bateau eut atteint le bord du canal, elle en sortit d'un bond en le faisant tanguer, suivie par Marco, et fonça vers le mur. Elle escalada les énormes blocs de pierre en s'éraflant les coudes et les genoux sans s'en préoccuper. A bout de souffle, elle grimpa sans relâche en glissant sur les pierres. Elle ne pensait qu'à son père et au besoin qu'elle avait d'atteindre l'autre côté, sans comprendre que ces tas de décombres avaient autrefois été les grandes tours de Ur.

Elle jeta un coup d’œil par-dessus son épaule quand elle entendit les cris. De cet endroit élevé, elle avait une vue panoramique de Ur et fut choquée de voir que la moitié de la cité était en ruine. Les bâtiments étaient renversés et des montagnes de décombres bloquaient les rues, recouverts par des nuages de poussière. Elle voyait la population de Ur fuir dans toutes les directions pour sauver sa peau.

Elle se retourna et poursuivit son ascension dans la direction opposée à celle de la population, car elle voulait se ruer dans la bataille, pas la fuir. Elle atteignit finalement le sommet du mur de cailloux et, quand elle regarda, son cœur s'arrêta de battre. Elle resta figée sur place, incapable de bouger. Ce n'était pas du tout ce à quoi elle s'était attendue.

Dierdre s'était attendue à voir une grande bataille se dérouler en dessous, à voir son père se battre vaillamment entouré par tous ses hommes. Elle comptait pouvoir s'y précipiter et le rejoindre, le sauver, se battre à ses côtés.

Au lieu de cela, ce qu'elle vit lui donna envie de se recroqueviller et de mourir.

Son père était allongé là, le visage dans le sable, gisant dans une mare de sang, une hachette dans le dos.

Mort.

Tout autour de lui gisaient des dizaines de soldats, tous morts, eux aussi. Des milliers de soldats pandésiens sortaient bruyamment des navires comme des fourmis, se dispersaient, recouvraient la plage, poignardaient tous les corps pour s'assurer qu'ils étaient morts. Ils passèrent au-dessus du corps de son père et de celui des autres en se dirigeant vers le mur de décombres, et directement vers elle.

Dierdre regarda vers le bas en entendant un bruit et vit que quelques Pandésiens avaient déjà atteint le mur et l'escaladaient déjà, à moins de dix mètres, en allant directement vers elle.

Pleine de désespoir, d'angoisse et de rage, Dierdre s'avança et jeta sa lance au premier Pandésien qu'elle vit monter. Il leva les yeux, visiblement surpris de voir quelqu'un en haut du mur et ne s'attendant pas à ce que quelqu'un soit assez fou pour affronter une armée d'invasion. La lance de Dierdre lui traversa la poitrine et l'envoya dévaler les cailloux. Il tua plusieurs soldats en tombant.

Les autres soldats se réunirent. Une dizaine d'eux levèrent leur lance et la jetèrent vers elle. Cela se produisait trop rapidement et Dierdre, sans défense, voulait que les lances la transpercent. Elle était prête à mourir, voulait mourir. Elle était arrivée trop tard. En dessous d'elle, son père était mort et maintenant, écrasée par la culpabilité, elle voulait mourir avec lui.

“Dierdre !” cria une voix.

Dierdre entendit Marco à côté d'elle et, un moment plus tard, elle sentit qu'il la saisissait, la tirait violemment vers le bas, vers l'autre côté des décombres. Des lances lui frôlèrent la tête, passèrent à l'endroit même où elle s'était tenue en ne la ratant que de quelques centimètres. Elle retomba en arrière, sur la pile de décombres, avec Marco.

Elle eut terriblement mal quand ils tombèrent tous les deux la tête la première et que les cailloux lui meurtrirent les côtes. La chute lui fit mal, lui fit des bleus et des égratignures partout sur le corps, jusqu'au moment où ils atteignent finalement le bas de la pente.

Dierdre y resta allongée un moment, respirant avec difficulté, à bout de souffle. Elle se demanda si elle était morte. Elle comprit vaguement que Marco venait de lui sauver la vie.

Marco se remit rapidement, la saisit et la fit brusquement se relever. Tout son corps lui faisait mal mais ils coururent ensemble en trébuchant pour s'éloigner du mur et repartir dans les rues de Ur.

Dierdre jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que les Pandésiens atteignaient déjà le sommet du mur. Elle les regarda lever leur arc et commencer à tirer des flèches, qui répandirent la mort sur la cité.

Tout autour de Dierdre, on entendit les cris des gens qui commençaient à tomber, touchés au dos par des flèches et des lances. Le ciel s'assombrissait. Dierdre vit une flèche descendre directement vers Marco. Elle tendit la main et le tira derrière un mur de pierre, hors de la trajectoire de la flèche. Ils entendirent le son des têtes des flèches qui frappaient la pierre derrière eux. Marco se tourna et la regarda avec reconnaissance.

“On est quittes”, dit-elle.

On entendit un cri, puis un grand fracas d'armures. Dierdre regarda et vit des dizaines d'autres Pandésiens atteindre le sommet du mur. Ils dévalèrent tous les décombres. Certains étaient plus rapides que d'autres et plusieurs d'eux, qui menaient la meute, se précipitaient directement vers Dierdre.

Dierdre et Marco échangèrent un regard entendu et hochèrent la tête. Ni

l'un ni l'autre ne voulait fuir.

Alors que les soldats approchaient, Marco sortit de derrière le rocher, leva sa lance et visa le premier soldat. La lance se logea dans sa poitrine et l'abattit.

Ensuite, Marco se retourna et en égorgea un autre avec son épée; il donna un coup de pied à un troisième soldat qui approchait, puis leva haut son épée et l'abattit sur le quatrième.

Inspirée, Dierdre saisit un fléau d'armes qui se trouvait par terre, se tourna et l'abattit de toutes ses forces. La boule à pointes en métal frappa un soldat approchant au casque et l'assomma. Elle le lança à nouveau et frappa un autre soldat au dos avant qu'il ne puisse poignarder Marco.

Les six soldats morts, Marco et Dierdre échangèrent un regard en se rendant compte de la chance qu'ils avaient. Pourtant, tout autour d'eux, les autres citoyens de Ur avaient moins de chance. D'autres boulets de canon filaient au-dessus de leur tête, provoquant toujours plus d'explosions et de destructions de bâtiments. Au même moment, des centaines d'autres soldats apparurent par-dessus la crête et, quand ils commencèrent à se répandre dans la cité, ils poignardèrent et massacrèrent les citoyens de tous les côtés.

Bientôt, les rues, remplies de corps, dégoulinèrent de sang.

Des dizaines d'autres soldats les chargèrent. Dierdre savait qu'elle et Marco ne pourraient pas se défendre contre eux tous. A seulement quelques mètres, les Pandésiens, dans leur armure bleue et jaune, levèrent épées et hachettes et leur foncèrent dessus. Dierdre se prépara car elle savait que sa vie allait prendre fin.

Juste à ce moment, un boulet de canon fonça dans un mur, qui s'effondra et bloqua l'approche des soldats. Ironiquement, l'effondrement écrasa quelques-uns des soldats et créa un mur de défense. Dierdre inspira profondément en se rendant compte qu'ils avaient une dernière chance de survivre.

“Par ici !” cria Marco.

Il lui saisit le poignet et la tira. Ils commencèrent à courir dans la cité, à se frayer un chemin au sein des ruines. Elle savait que Marco connaissait la cité mieux que quiconque et que, s'ils avaient la moindre chance de survivre, c'était lui qui la trouverait.

Ils tournèrent dans tous les sens, passèrent d'une rue à l'autre, traversèrent des nuages de poussière, sautèrent par-dessus des décombres, passèrent à côté des cadavres et évitèrent des bandes de soldats qui vagabondaient. Finalement, Marco la fit s'arrêter.

D'abord, Dierdre fut perplexe car elle ne voyait rien puis Marco se pencha, essuya de la poussière et dégagea une trappe en fer cachée dans la pierre. Il la souleva brusquement et Dierdre, stupéfaite, vit un trou qui menait sous terre.

Dierdre entendit un bruit, se retourna et vit deux Pandésiens émerger d'un nuage de poussière et charger en tenant haut leur hache. Avant qu'elle ait même eu le temps d'y réfléchir, Marco la saisit et la tira vers le bas. Elle hurla

quand elle se mit à tomber sous terre, quelque part dans l'obscurité.

CHAPITRE DIX

Kyra ouvrit les yeux en sentant une énorme chaleur se répandre partout dans son corps. On aurait dit que la chaleur du soleil se répandait en elle. Elle avait les yeux lourds et, quand elle fut confrontée à un monde de lumière blanche, il lui fallut un moment pour se rendre compte de l'endroit où elle était. Elle leva la main vers le soleil matinal qui brillait à travers les arbres. Une nouvelle aube s'étendait sur le bois et elle n'avait jamais ressenti une telle paix.

Quand Kyra sentit la chaleur courir en elle, elle regarda son ventre et, stupéfaite, vit que sa blessure était en grande partie guérie. Elle passa un doigt dessus, sidérée : sa peau était presque lisse.

Kyra sentit la présence d'un mouvement, leva les yeux et vit un visage. Elle fut ravie de voir ces yeux intenses et brillants qui la regardaient, fixés sur les siens.

Kyle.

Il s'agenouilla au-dessus d'elle en lui tenant la main et, quand elle regarda dans ses yeux, elle eut l'impression qu'ils détenaient la puissance du soleil. Elle sentit des vagues de chaleur passer de sa paume dans la sienne, ce qui lui donnait de plus en plus envie de dormir. Elle avait les yeux très lourds et mi-clos, comme si elle n'arrivait pas tout à fait à quitter son lourd sommeil.

Rassurée par sa présence, elle sourit en sentant une énorme vague d'amour et de gratitude pour lui.

“Tu es encore ici”, dit-elle d'une voix douce, semi-consciente.

“Chut”, dit-il en la regardant et en passant une main douce dans ses cheveux. “Il faut que tu dormes. La blessure était profonde, mais elle est en cours de guérison, maintenant. Je ne peux pas rester.”

Elle leva les yeux, se sentant soudain préoccupée.

“Tu me quittes ?” demanda-t-elle, paniquée de se sentir à ce point seule au monde.

Il lui sourit.

“Ma tour est en danger”, répondit-il. “Mes compagnons ont besoin de moi maintenant.”

Il y avait tant de choses que Kyra voulait lui demander, mais elle n'arrivait pas à trouver les mots. Elle avait encore l'esprit embrumé et son épuisement s'aggravait constamment.

“Reste”, soupira-t-elle.

Cependant, l'épuisement fut plus fort qu'elle et, quand Kyle lui mit la main sur les yeux, une énorme chaleur les força à se fermer.

Kyra sentit qu'elle devenait de plus en plus légère, qu'elle passait dans une lumière blanche et se rendormait. Avant que ses yeux ne se ferment complètement, la dernière chose dont elle se souvint fut que Kyle retira son collier, qui avait un saphir en forme d'étoile d'une beauté surprenante, et le lui

passa au cou. Elle sentit la fraîcheur de sa puissance de guérison sur sa clavicule.

“Maintenant”, dit-il, “ce qui est à moi est à toi. Dors. Et ne m'oublie pas.”

*

Kyra se redressa, droite comme un piquet. Elle ouvrit les yeux, vit le soleil haut au-dessus de sa tête. Sa luminosité la fit cligner des yeux. Elle chercha Kyle partout.

Comme elle le craignait, il était parti.

Kyra se releva d'un bond en sentant une poussée d'énergie. Elle était stupéfaite de se retrouver debout. Elle se sentait plus forte que jamais. Elle regarda son ventre, là où se trouvait sa blessure, et eut la stupéfaction de voir qu'elle était entièrement guérie. C'était comme si rien ne s'était jamais passé.

Debout là, Kyra se sentait renée et, quand elle entendit un gémissement, elle se tourna et vit Leo qui, à ses côtés, lui léchait la paume. Elle entendit un grognement, se tourna et vit Andor qui, non loin, grattait le sol de sa patte. Elle était encore dans une clairière de la forêt. La lumière l'inondait en passant entre les arbres, le vent faisait bruire les feuilles, les sons des oiseaux et des insectes remplissaient l'air. Elle eut l'impression de voir le monde avec de nouveaux yeux. Elle inspira profondément. Elle adorait cette sensation de renaissance.

On entendit un bruissement. Kyra se tourna et fut étonnée de voir Alva qui, à un mètre ou deux, inexpressif, tenait son bâton et la regardait en silence. En le voyant, elle se sentit profondément soulagée mais aussi coupable. Il l'avait avertie de ne pas partir et elle n'avait pas tenu compte de cet avertissement. Elle avait l'impression d'être l'élève incapable face à son professeur. Elle brûlait d'envie de lui poser des questions.

“Depuis combien de temps es-tu ici ?” demanda-t-elle en sentant qu'il l'avait regardée pendant son sommeil.

Il ne répondit pas.

“Est-ce que tu m'as regardée pendant tout ce temps ?” demanda-t-elle.

“Je suis toujours en train de te regarder.”

Kyra essaya de se souvenir.

“Est-ce Kyle qui m'a guérie ?” demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

“J'étais censée mourir, n'est-ce pas ?” demanda-t-elle. “Il s'est sacrifié pour moi, n'est-ce pas ?”

“Tout à fait”, répondit-il, “et il en paiera le prix.”

Kyra se sentit soudain inquiète.

“Quel prix ?”

“Dans cet univers, Kyra, tout a un prix. On ne peut pas modifier la destinée sans payer le plus grand prix.”

Elle eut brusquement peur.

“Je ne veux pas qu'il paie un prix pour ma vie”, répondit-elle.

Alva poussa un soupir. Il avait l'air triste, déçu.

“Je t'avais avertie”, répondit-il. “Ta hâte et ton action ont nui à d'autres. Le courage est altruiste mais, parfois, il peut aussi être égoïste.”

Kyra y réfléchit.

“Tu n'as pas tenu compte de mes paroles”, poursuivit Alva. “Tu as abandonné ton entraînement. Tu n'as pensé qu'à ton père. Si ce n'avait été pour Kyle et pour”

Alva détourna le regard sans terminer sa phrase et, soudain, Kyra sut.

“Ma mère”, dit-elle. Ses yeux s'illuminèrent. “C'est ce que tu allais dire, n'est-ce pas ?”

Il détourna le regard.

“Je l'ai vue dans mon rêve”, insista-t-elle. Elle se rua vers Alva et lui saisit le bras, car elle voulait désespérément en apprendre plus. “J'ai vu son visage. Elle me guérissait. Elle a aidé à changer mon destin.”

Kyra pria pour qu'Alva lui réponde. Elle était submergée par un besoin primitif d'en savoir plus sur sa mère, un besoin aussi fort que la faim ou la soif.

“S'il te plaît”, ajouta-t-elle. “Il faut que je sache.”

“Oui”, finit-il par répondre à son immense soulagement, “c'était elle.”

“Tu dois me dire”, dit-elle. “Dis-moi tout sur elle.”

Alva la regarda fixement longtemps de ses yeux étincelants. Il retenait visiblement quelque grand secret. On aurait dit qu'il se demandait s'il fallait le lui communiquer ou non.

“S'il te plaît”, supplia Kyra. “Je suis presque morte. J'ai gagné le droit de savoir. Je ne peux pas mourir sans savoir. Qui est-elle ?”

Finalement, Alva poussa un soupir. Il rejeta la main de Kyra, fit quelques pas et, le dos tourné vers elle, regarda fixement dans les arbres comme s'il regardait dans d'autres mondes.

“Ta mère faisait partie des Anciens”, commença-t-il finalement à dire d'une voix profonde et grondante. “C'était une des premières personnes à habiter à Escalon. On dit des Anciens qu'ils sont nés avant tous les autres, qu'ils ont vécu des milliers d'années, qu'ils étaient censés ne jamais mourir. Ils étaient plus forts que nous, plus forts que les trolls, même plus forts que les dragons. C'étaient les premières personnes. Ceux de l'origine.”

Kyra écoutait, fascinée.

“Grâce à leur puissance, à leur force”, poursuivit Alva, “Escalon n'a jamais été envahi. C'est eux qui ont repoussé l'ennemi, créé les Flammes, construit les tours, forgé l'Épée de Feu. Grâce à eux, les dragons furent tenus à distance. Leur puissance nous protégeait tous.”

Alva se tourna et regarda Kyra d'un air entendu. Captivée, Kyra ne bougeait pas.

“Cette puissance court en toi, Kyra”, dit-il.

Elle eut un frisson en entendant ses paroles.

“Où est ma mère, alors ?” demanda Kyra si bas qu'elle murmurait presque. “Est-elle encore vivante ?”

Alva détourna le regard et poussa un soupir. Il resta silencieux longtemps.

“Un membre de son espèce a mal agi”, dit-il d'une voix triste. “Il a utilisé sa puissance de mauvaise façon. Son énergie est devenue sombre, incontrôlable. On dit que c'est lui qui a engendré la race des trolls.”

Alva se tourna et le regarda, les yeux intensément brillants.

“Ne vois-tu pas, Kyra ?” insista-t-il. “Les trolls de Marda descendent de ton espèce, du sang qui court en toi. Nous ne menons pas seulement une guerre entre soldats, entre hommes. C'est une guerre entre races, entre races anciennes, entre lignées anciennes, et c'est une guerre entre dragons. C'est une guerre qui fait rage depuis des milliers d'années et qui ne s'est jamais vraiment arrêtée. C'est une guerre entre des forces que tu ne pourras jamais comprendre. Et ta mère est au centre de cette guerre. Ce qui signifie que tu y es, toi aussi.”

Kyra fronçait les sourcils car elle avait du mal à comprendre.

“Tu dois t'entraîner, Kyra”, insista-t-il. “Pas pour apprendre comment manier une lance mais pour comprendre cette ancienne énergie qui coule en toi, qui contrôle tout. Pour comprendre qui tu es.”

“Est-ce que ma mère est en vie ?” Elle avait presque peur de poser la question.

Alva la regarda longtemps, puis secoua la tête.

“Tu ne peux la voir que dans tes rêves, ou pas du tout. Tu es encore trop jeune. Il faudra d'abord que tu en saches plus sur toi-même, sur ta source de puissance. Sur la source de puissance de ta mère.”

Elle s'interrogea.

“Où puis-je trouver ces informations ?” demanda-t-elle.

Il la regarda longtemps puis, finalement, il répondit :

“Au Temple Perdu.”

Au Temple Perdu. Les mots la choquèrent, résonnèrent dans ses oreilles comme un mantra. C'était un endroit mystérieux dont elle n'avait entendu parler que dans les mythes et les légendes. Pourtant, dès qu'Alva le mentionna, il résonna en elle et elle sut qu'il avait raison.

“Ce fut la capitale d'Escalon”, poursuivit-il, “le siège de sa puissance pendant des milliers d'années. Maintenant, c'est une vieille ruine nichée au bord de la mer sur la côte ouest. C'est là que tu la trouveras, Kyra. Et c'est là, et nulle part ailleurs, que tu découvriras l'arme dont tu as besoin. La seule arme qui puisse sauver Escalon.”

“Quelle arme ?” demanda-t-elle, stupéfaite.

Cependant, Alva se contenta de détourner le regard.

Kyra se sentit soudain préoccupée.

“Mon père”, se demanda-t-elle. “Est-il ... mort ?”

Alva secoua la tête.

“Pas encore”, répondit-il. “Il est encore en captivité à Andros. Jusqu'à son

exécution.”

Kyra eut un frisson en entendant ses paroles et se demanda ce qu'elle devait faire.

“Si tu vas le retrouver”, avertit-il, “tu mourras. C'est à toi de choisir, Kyra : choisis-tu ta famille ou ton destin ?”

Kyra leva les yeux au ciel en s'interrogeant, extrêmement perplexe et déchirée. Le monde sembla se figer à ce moment.

Quand elle regarda à nouveau en direction d'Alva, à sa grande surprise, il était parti. Elle cligna des yeux, le chercha partout et ne trouva personne.

Il y eut un bruissement derrière elle. Kyra se retourna et eut la surprise de voir Kolva se tenir là. Il venait d'émerger du bois et il la regardait avec intensité. C'était surprenant de voir son visage, de voir sa ressemblance avec le sien; d'une façon ou d'une autre, c'était comme regarder dans un miroir. Ça la faisait d'autant plus penser à sa mère et à son lien avec elle. Son autre oncle était la dernière personne qu'elle se serait attendue à voir mais, pourtant, il était vraiment le bienvenu, surtout maintenant qu'elle peinait à prendre la décision qui l'attendait.

“Que fais-tu ici ?” demanda Kyra. “Je croyais que tu étais parti à la tour.”

“Je suis déjà revenu”, répondit-il. “La tour n'est qu'un rouage dans une grande roue, un champ de bataille dans une guerre plus grande. La guerre arrive, Kyra, et on a besoin de ma présence ailleurs, maintenant.

“Où ?” demanda-t-elle, surprise.

Il poussa un soupir.

“Loin d'ici”, répondit-il. “Il faut perdre certaines batailles”, ajouta-t-il mystérieusement, “pour en gagner d'autres.”

Elle se demanda ce qu'il voulait dire.

“Pourquoi m'as-tu quittée ?” insista-t-elle.

“Tu étais dans de bonnes mains avec ton autre oncle”, répondit-il. “Il te fallait du temps pour t'entraîner.”

“Et maintenant que mon entraînement est terminé ?” demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

“Il n'est jamais terminé”, répondit-il. “Ne t'imagines jamais qu'il l'est. C'est au moment où tu le croiras que tu commenceras à chuter.”

Kyra fronça les sourcils en s'interrogeant.

“J'ai une grosse décision à prendre”, dit-elle, car elle voulait vraiment qu'il la conseille.

“Je sais”, répondit-il.

Elle le regarda avec surprise.

“Vraiment ?” demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

“Tu veux sauver ton père”, répondit-il.

Kyra l'examina.

“C'est ton frère, après tout”, dit-elle. “Pourquoi ne te précipites-tu pas à sa rescousse ?”

Kolva poussa un soupir.

“Je le ferais si je le pouvais.”

“Et pourquoi ne le peux-tu pas ?” demanda-t-elle.

“Ma mission est urgente”, répondit-il. “Je ne peux pas être à deux endroits à la fois.”

“Je peux y aller, moi”, dit-elle.

Il secoua lentement la tête.

“N'as-tu pas écouté Alva ?” demanda-t-il. “Ta mission est urgente, elle aussi. Ta mère, ma sœur, t'attend.”

Kyra se sentit déchirée. Elle ne savait que faire.

“Entends-tu par là que je devrais abandonner mon père ?” demanda-t-elle.

“Je dis que tu as de la chance d'être en vie”, dit-il, “et que si tu n'obtiens pas d'abord la puissance dont tu as besoin, la mort te trouvera, et que ça n'aidera personne.”

Il se rapprocha, posa une main sur son épaule et la regarda avec approbation.

“Je suis fier de toi, Kyra”, dit-il.

Elle s'interrogea.

“Est-ce qu'on se reverra ?” demanda-t-elle en souffrant à l'idée de le perdre car, selon elle, il était la seule famille vivante qui lui restait.

“Je l'espère”, répondit-il.

Puis, sans un autre mot, il se retourna et repartit dans la forêt, laissant Kyra seule, inquiète et plus perplexe qu'avant.

Elle resta là sans compter le temps qui passait puis Andor finit par s'ébrouer et par la regarder dans les yeux. Lentement, elle eut une nouvelle sensation : c'était son destin qui s'élevait en elle. Comme elle jouissait finalement d'une impression de certitude pour la première fois, elle prit sa décision.

Elle traversa la clairière, monta Andor et resta longtemps sur son dos. Finalement, elle sut qu'il n'y avait qu'un endroit où aller.

“Allons-y, Andor”, dit-elle. “Au Temple Perdu.”

CHAPITRE ONZE

Merk glissait si vite sur la corde qu'il avait peine à respirer. Il dévalait le côté de la Tour de Ur en visant l'armée de trolls qui attendait en dessous. Il savait que cette plongée était suicidaire, mais il n'en avait plus que faire. La tour était cernée, ses compagnons Gardiens étaient presque tous morts et il allait mourir à sa façon : pas en se blottissant au sommet mais en se battant en combat rapproché, comme il l'avait toujours fait dans la vie, et en tuant quelques trolls au passage.

Le sol arrivait à toute vitesse et Merk, le souffle coupé, atterrit sur les épaules de deux trolls en les assommant pour amortir sa propre chute. Quand il toucha le sol, il était prêt. Il roula et sortit deux poignards de sa taille, les mêmes poignards qu'il avait utilisés pour assassiner des gens toute sa vie, et il se jeta dans le groupe de trolls.

Il trancha la gorge à un troll avec le poignard qu'il tenait à la main droite, puis tendit le bras en arrière et, derrière lui, en poignarda un autre à la tête, combattant à sa façon. Il poignarda un troll au cœur, un autre à la tempe et un autre au ventre. Quand ils lui fonçaient dessus avec leur énorme hallebarde, qu'ils maniaient avec assez de force pour le décapiter, il se baissait rapidement et slalomait, bien plus léger qu'eux, libre de toute arme ou armure, puis se redressait et leur tranchait la gorge. Ils avaient tous une faiblesse : c'étaient des guerriers mais, lui, il était un assassin. Ils étaient puissants mais il était rapide. Aucun d'eux n'avait son agilité.

Le plus grand avantage de Merk était son utilisation de la distance. Les trolls avaient besoin de manier des armes puissantes alors que Merk n'avait besoin que de se rapprocher à quelques centimètres pour leur trancher la gorge. Quand il était si près, ils ne pouvaient pas l'atteindre avec leur arme et son petit poignard lui donnait plus d'avantages que leur énorme hallebarde n'en aurait jamais. Merk esquivait et slalomait dans la foule comme un poisson. Il abattait des trolls de tous les côtés. Il savait que c'était imprudent, savait que ça laissait son flanc sans protection et savait qu'il pouvait mourir à tout moment. Pourtant, sa charge lui donnait une sensation de liberté et il ne craignait plus la mort.

Cela dit, bientôt, l'armée de trolls sidérée se mit à son niveau. Ils le cernèrent, se rapprochèrent et Merk sentit soudain qu'on lui donnait un énorme coup sur le dos. Il tomba de côté et comprit qu'il avait reçu un coup de marteau d'armes. Il roula par terre en se tenant l'épaule et en laissant tomber un de ses poignards. Il leva les yeux et vit un troll massif et hideux, celui qui l'avait frappé, lever haut son marteau d'armes et se préparer à le frapper au visage avec.

Merk roula hors de la trajectoire du marteau et, quand ce dernier s'abattit, il le rata tout juste et laissa un cratère dans la terre à côté de sa tête. Le troll rugit, releva le marteau et Merk lui donna un coup de pied derrière un genou,

ce qui le fit tomber à terre; ensuite, il se releva d'un bond, leva le poignard qu'il lui restait et le plongea dans la nuque du troll. Le troll tomba face contre terre, mort.

Cela dit, ce mouvement laissa Merk à découvert et sa tête résonna quand un énorme bouclier lui frappa la tête et le fit tomber au sol. Il roula par terre en voyant trente-six chandelles. Le sang battait dans ses tempes mais il leva les yeux et vit qu'on se préparait à lui abattre une autre hallebarde sur la tête.

Une fois de plus, Merk roula hors de la trajectoire de l'arme juste avant qu'elle ne le frappe puis se releva d'un bond et tua aussi ce troll en lui tranchant la gorge.

Merk se tourna dans toutes les directions en respirant avec difficulté. Les trolls se rapprochaient mais il ne voulait pas abandonner le combat. Pourtant, des centaines d'autres trolls arrivaient en permanence et il savait que c'était une bataille qu'il ne pourrait pas gagner. Il continua à reculer jusqu'à ce qu'il se retrouve contre le mur de la tour, sans point de repli.

Soudain, on entendit un grand bruit. Perplexe, Merk vit les trolls se détourner de lui et tous lever les yeux vers les murs de la tour. Il se retourna et leva les yeux, lui aussi. Ce qu'il vit le sidéra. Les murs de la tour, qu'il avait toujours crus être en pierre massive, s'ouvrirent soudain et des ouvertures secrètes y apparurent à chaque étage. Dans ces ouvertures apparurent les yeux jaunes luisants et intenses des anciens Gardiens. De leur visage pâle, ils regardaient fixement les trolls.

Ils tendirent lentement la main avec leurs longs doigts osseux et, quand ils le firent, Merk vit quelque chose de brillant et de jaune dans leurs paumes. Cela ressemblait à des globes de lumière.

Les Gardiens tournèrent leurs paumes vers le bas et Merk, en admiration, les regarda lancer les globes de lumière vers les trolls. Les globes laissèrent des traînées dans le ciel puis frappèrent le sol et, quelques moments plus tard, on entendit des explosions.

Tout autour de Merk, les trolls mouraient par dizaines. Déchirés en morceaux, ils tombaient dans les cratères creusés dans la terre par ces globes de lumière. Les Gardiens lançaient les globes l'un après l'autre et, en quelques moments, des centaines de trolls moururent.

Vesuvius émergea de la foule. Il tint haut son énorme bouclier doré et, quand il le fit, le bouclier, visiblement forgé à partir d'un matériau magique, le protégea en repoussant les globes de lumière. Au même moment, Vesuvius tendit le bras en arrière, saisit une lance qui semblait être en or et la lança vers un des Gardiens.

On entendit un hurlement aigu et horrible, un son qui donnait l'impression que la structure même de l'univers avait été déchirée, et Merk vit tristement un Gardien commencer à se ratatiner et à fondre devant lui, une lance dans le cœur. Il s'effondra de côté par-dessus la fenêtre, mort.

Les meilleurs trolls de Vesuvius s'avancèrent. Ils tenaient tous un bouclier et des lances dorés et, l'un après l'autre, ils se protégèrent contre les globes et

jetèrent leur lance dorée. Un à un, les anciens et précieux Gardiens tombèrent.

Bientôt, les globes de lumière s'arrêtèrent de tomber et laissèrent la tour vraiment sans défense. Pire encore, on entendit un grand bruissement dans le bois et Merk, horrifié, vit apparaître des centaines d'autres trolls.

Merk sentit une douleur terrible au bas des reins. Il tomba sur un genou et comprit qu'il avait été frappé par derrière avec une massue. Il leva les yeux en haletant et vit un troll abattre la massue vers sa tête. Il essaya de l'éviter mais la douleur était si forte qu'il bougea trop lentement; avant qu'il ait pu se dégager, il reçut un nouveau coup de massue, à l'arrière de la tête, et il tomba face contre terre.

Merk resta là, immobile, en sentant la douleur palpiter dans ses reins et dans sa tête. Il ne pouvait pas respirer et encore moins bouger. Le troll s'avança avec la massue, un sourire cruel au visage, et la leva haut.

“Dis bonne nuit, humain.”

Merk vit sa vie défiler devant ses yeux; il savait que ce coup allait l'écraser, qu'il allait mourir ici, à cet endroit, dans la boue, tué par cette nation de trolls. Dans son esprit défilèrent des images de la vie qu'il avait menée, des gens qu'il avait tués, des choix qu'il avait faits. D'une façon ou d'une autre, il sentait qu'il méritait de finir comme ça. Pourtant, il essayait aussi de changer, de devenir une meilleure personne, et il sentait qu'il y était presque arrivé. Il lui fallait juste un peu plus de temps. Il n'était pas encore prêt à mourir. Pourquoi fallait-il que sa vie se termine à ce moment-là et pas à un autre ? Et pourquoi ici, dans la boue, aux mains de ces bêtes grotesques, en défendant le seul endroit qu'il ait jamais aimé, en faisant le bien pour la première fois de sa vie ?

Merk se prépara au coup mais, à sa grande surprise, il ne vint pas. Merk leva les yeux et entendit un hoquet de surprise. Il fut dérouteré quand il vit une lance en saphir dépasser de la poitrine du troll. Le troll resta figé sur place puis tomba par terre à côté de lui, mort.

Merk leva les yeux en s'interrogeant et ce qu'il vit le rendit perplexe. Un garçon solitaire traversait la foule avec sa lance de saphir, frappant et tuant des trolls de tous côtés. Il avait l'apparence d'un étourdissant flou lumineux et il fallut une minute à Merk pour faire le point sur lui. Il vit les longs cheveux dorés et reconnut Kyle. Il était revenu pour lui.

Kyle traversait l'armée de trolls comme un ouragan. Il en tuait trois avant qu'un seul ne puisse se tourner pour lui faire face. Aucun troll n'arrivait même à se rapprocher.

Pourtant, la forêt continuait à s'ouvrir, des centaines d'autres trolls affluaient et, bientôt, il sembla qu'il y en ait trop même pour Kyle qui, respirant avec difficulté, recouvert de sang, commença à ralentir. Merk vit Kyle recevoir un coup de hallebarde au bras et sut qu'il n'avait plus beaucoup de temps. Horrifié, il vit ensuite Kyle recevoir un autre coup, un coup de hachette dans le dos. Merk cria quand Kyle trébucha et tomba, en apparence mort.

Cependant, de façon encore plus incroyable, la blessure guérit sous les yeux de Merk. Kyle se releva, virevolta, confronta le troll qui l'avait frappé et tua la bête au lieu d'être tué par elle.

Comme d'autres centaines de trolls arrivaient, Kyle se tourna soudain vers Merk. Un moment plus tard, il sentit les fortes mains osseuses de Kyle le saisir, le soulever en l'air puis par-dessus son épaule. Merk souffrait trop pour bouger et comprit que, si Kyle n'était pas venu le chercher, il aurait sûrement péri ici.

Quelques moments plus tard, ils traversaient l'armée de trolls à toute vitesse. Kyle évitait les trolls et se faufilait si vite entre eux que toutes les hachettes leur passaient à côté en sifflant. On aurait dit que Kyle courait encore plus vite que la lumière, qu'il courait sur de l'air, et Merk arrivait tout juste à respirer en sentant le monde défiler à une telle vitesse. Bientôt, ils distancièrent les trolls et furent au fond des bois. Ils se dirigeaient vers le sud et s'éloignaient rapidement de la tour.

“La tour !” marmonna Merk. “Nous ne pouvons pas la laisser.”

“C'est déjà fini”, répondit Kyle.

“Dans ce cas, ... où allons-nous ?” s'efforça de demander Merk, dont les yeux se fermaient alors que Kyle courait.

“Loin, très loin d'ici.”

CHAPITRE DOUZE

Vesuvius menait la charge contre la Tour de Ur. A plusieurs reprises, ses trolls précipitèrent le bélier contre les portes dorées de la Tour de Ur et chaque collision fit trembler le sol. L'épais bélier en fer enfonçait un peu plus la porte à chaque fois. Ils se rapprochaient de leur but à chaque coup. A présent, Vesuvius était si proche de son rêve, d'obtenir l'Épée, de baisser le Mur de Flammes, d'abattre la seule barrière qui séparait encore Marda d' Escalon, qu'il pouvait presque le goûter. Tout se trouvait là, juste au-delà de ces portes. Tous les humains étaient morts et, maintenant que ces deux derniers s'enfuyaient au loin, rien ne lui faisait plus obstacle.

Pourtant, la porte refusait encore de céder.

Saisi par un accès de rage, Vesuvius s'avança et, d'un coup de hallebarde, décapita les deux trolls qui poussaient le bélier. Les autres trolls le regardèrent avec terreur.

“PLUS VITE !” ordonna-t-il.

Deux autres trolls s'avancèrent pour prendre leur place et tous les trolls se ruèrent en avant encore plus vite. De tous leur corps, ils percutèrent la porte à plusieurs reprises, plus violemment cette fois-ci. Vesuvius se mit derrière eux et les aida en poussant avec ses épaules, ses jambes plantées dans la boue, poussant de toutes ses forces.

“EN AVANT !” cria-t-il.

Finalement, quand ils poussèrent plus fort, les anciennes portes tremblèrent et se courbèrent puis, finalement, s'ouvrirent brusquement en quittant violemment leurs gonds. On entendit une énorme explosion semblable au bruit du métal que l'on déchire en morceaux.

Un cri se leva parmi les trolls quand Vesuvius chargea dans la Tour de Ur à la tête de ses troupes. Il avait peine à y croire. Il était dans la tour, il chargeait dans le seul endroit où il avait toujours espéré entrer, le seul endroit dont, selon la légende, il était impossible de forcer l'entrée. Il avait détruit les portes qu'il était, selon la légende, impossible de détruire.

Vesuvius se rua dans la tour fraîche et sombre. Ses bottes crissaient sur le sol doré. Ses centaines de trolls poussaient des cris de joie derrière lui et, tous ensemble, montaient précipitamment à l'immense escalier en colimaçon. Quand il leva les yeux, Vesuvius vit quelques soldats humains survivants dévaler l'escalier en colimaçon en allant directement vers lui. Il grogna, leva sa hallebarde et tua ces deux humains d'un seul coup en les envoyant voler par-dessus la balustrade et tomber en dessous.

Quelques humains se battirent et réussirent même à tuer plusieurs de ses trolls mais, comme de plus en plus de ses trolls affluaient dans derrière lui, envahissaient les lieux et submergeaient les soldats, les humains furent rapidement tués.

Vesuvius monta l'escalier à toute vitesse, trois marches à la fois, en

menant ses hommes. Des centaines de trolls montaient aux marches qui étaient censées être interdites d'accès et le grondement de leurs bottes remplissait la tour comme du tonnerre. Vesuvius tremblait presque d'excitation car il savait qu'il était très proche de son but et que, bientôt, l'Épée de Feu serait dans ses mains.

Il monta étage après étage de cette tour mystérieuse en regardant ses mystérieuses gravures, les sols et les murs anciens en matériaux exotiques, chaque étage tellement différent du précédent. Il se dit qu'après avoir fini de voler l'Épée et tout ce qui en vaudrait la peine il brûlerait cet endroit jusqu'aux fondations. Il détestait la beauté. Il ne laisserait ici qu'un tas de pierres, et il le brûlerait aussi.

Vesuvius entendit un grand bruit, leva les yeux et vit plusieurs autres soldats sortir de pièces cachées dans la tour et se ruer sur lui. Il évita un coup à la tête et envoya le soldat par-dessus la balustrade d'un coup de son bouclier. Il en poignarda un autre au ventre avec la pointe de sa hallebarde, puis virevolta et en décapita un autre en l'envoyant tomber dans l'escalier.

Il monta sans cesse, mena ses trolls étage après étage jusqu'à ce qu'ils arrivent finalement en haut des marches et passent brusquement sur le toit. Là-haut, se retrouvant finalement sous le ciel, il fut ravi de voir des dizaines d'humains morts, tous assassinés par ses lances, ses flèches et ses catapultes. Certains gisaient blessés, gémissant de douleur et Vesuvius alla tous les retrouver et les poignarda tous lentement en se délectant de leur mort cruelle.

Cependant, de l'autre côté du toit, il restait à peu près une dizaine de soldats humains qui, bien qu'ensanglantés et blessés, s'approchaient encore pour se battre. Ils ne savaient pas s'arrêter, ces hommes. Ils foncèrent sur Vesuvius et il se rua en avant en se délectant du combat qui allait s'ensuivre.

Vesuvius en taillada un à la poitrine avec sa hallebarde avant que l'homme ait pu l'atteindre; ensuite, il évita le mauvais coup d'épée d'un autre soldat, se retourna et le poignarda par derrière. Il leva haut sa hallebarde et la tourna de côté pour bloquer un coup d'épée qui s'abattait sur lui, puis donna un coup de pied à la poitrine au soldat, leva haut sa hallebarde et le coupa en deux.

Tout autour de lui, ses trolls se ruèrent en avant et attaquèrent les humains survivants de tous côtés. Le dernier à rester en vie paniqua et, désespéré, se retourna et fonça vers les remparts. Vesuvius ne voulait pas qu'il s'en sorte aussi facilement. Il visa, jeta sa lance et elle se planta dans le dos de l'homme. Vesuvius sourit en s'avançant lentement, saisit l'homme par derrière et le jeta par-dessus le bord. Avec grande joie, il le regarda tomber, hurler, agiter les bras et mourir de sa chute.

Les trolls de Vesuvius poussèrent des cris de joie. Finalement, la tour était à eux.

Vesuvius resta où il était en se sentant délicieusement victorieux. Jamais, même dans ses rêves les plus fous, il n'avait imaginé qu'il se tiendrait ici, au sommet de la tour, et que le bâtiment le plus précieux des humains serait entièrement à lui. Il avait l'impression que rien ne pouvait l'arrêter, comme si

le monde lui appartenait.

Se souvenant de l'Épée, Vesuvius se tourna et redescendit les marches à toute vitesse jusqu'à ce qu'il atteigne le dernier étage de la tour, l'étage où, selon la légende, l'Épée mythique était cachée. Il défonça une porte en chêne à coups d'épaule puis traversa la salle à toute vitesse jusqu'à atteindre une autre porte. Il fut surpris de trouver un cadavre humain allongé devant la porte. Le corps de cet homme était froid et il était mort longtemps auparavant. Cela préoccupa Vesuvius. Quelqu'un était déjà venu ici et avait tué cet humain. Mais qui ? Et pourquoi ?

Vesuvius s'avança dans le silence, les cris des trolls assourdis par les épais murs en pierre. Il poussa la porte, le cœur battant d'impatience. Il entra dans la pièce solennelle, faiblement éclairée par des torches et, quand il leva les yeux, il vit un ancien support d'acier avec des coussins de velours en dessous, qui semblait avoir pour fonction de contenir l'Épée. Vesuvius sentit immédiatement qu'il l'avait trouvée.

Il s'avança le cœur battant en s'attendant à voir l'Épée, à finalement la prendre dans ses mains après tout ce temps.

Là, sous le support en acier, se trouvait une torche enflammée qui semblait indiquer que c'était là l'endroit où reposait l'Épée de Feu. Pourtant, quand Vesuvius leva lentement les yeux, son cœur se serra. Il se sentit brusquement abattu, désespéré. C'était comme si le monde entier l'avait trompé.

Le support était vide.

Enragé, Vesuvius se rua en avant et brisa le support d'un coup de hallebarde, le détruisit encore et encore. Il saisit ce qui en restait, le souleva haut au-dessus de sa tête et le lança contre les murs en le brisant à plusieurs reprises. Finalement, il se pencha en arrière, hurla et le son fit trembler la structure même de la tour.

Il comprit que son voyage à travers Escalon n'avait même pas commencé. Beaucoup d'autres tueries l'attendaient.

CHAPITRE TREIZE

Anvin ouvrit lentement un œil et réussit à regarder juste assez pour voir un monde de poussière et de mort. Son seul bon œil était encrassé de poussière et de terre. Il l'ouvrit juste un peu, vit une petite tranche du monde et, alors qu'il gisait là, la face contre le rocher du désert, il essaya désespérément de se souvenir de l'endroit où il était et de ce qui s'était passé. Ses membres le faisaient plus souffrir qu'il aurait cru possible, son corps pesait un million de tonnes et il se sentait plus mort que vif.

Anvin entendit un lointain grondement. Il leva les yeux vers l'horizon et vit la silhouette floue d'une armée au jaune et au bleu brillants qui s'éloignait. Elle soulevait un nuage de poussière en marchant vers le nord, en s'éloignant de lui.

Lentement, il commença à se souvenir. L'invasion. Les Pandésiens. La Porte du Sud. Duncan n'était pas arrivé. Lui et ses hommes avaient perdu. Ils n'avaient pas réussi à les arrêter.

Anvin resta où il était en sentant les contusions qu'il avait partout sur le corps, le zébrures à la tête, les coupures et les blessures qui le piquaient. Il sentit une énorme douleur lancinante à la main, regarda vers le bas et vit qu'il n'avait plus son petit doigt. Le sang était séché et, maintenant, il ne restait qu'un moignon. Les souvenirs lui revinrent brusquement. La bataille. Les hordes du monde qui s'étaient abattues sur lui d'un seul coup.

Anvin se demanda comment il pouvait encore être vivant. Il essaya de regarder autour de lui, encore incapable de bouger le cou, et vit le visage mort de Durge, qui ne gisait qu'à un mètre ou deux et le fixait de ses yeux écarquillés. Son regard sévère le hantait, comme si, même mort, Durge disait *Je te l'avais dit*.

Anvin bougea juste assez pour regarder plus loin et voir les cadavres de tous ses compagnons de guerre, de tous les hommes qui l'avaient suivi, qui avaient cru en lui, qui avaient combattu pour Duncan, qui avaient combattu pour Durge. Ils gisaient tous là, morts. Apparemment, il était l'unique survivant.

Anvin se souvint de brefs moments de leur dernière, glorieuse résistance. Aucun de ses hommes n'avait reculé devant les hordes du monde. Anvin se souvint avoir tué une dizaine de Pandésiens avant qu'ils l'atteignent. Cela avait été une glorieuse résistance pour des hommes qui savaient qu'ils allaient mourir, une résistance au cours de laquelle il était censé mourir, au cours de laquelle ils étaient tous censés mourir et avaient tous péri. Sauf lui. D'une façon ou d'une autre, le destin avait été cruel et l'avait laissé en vie, lui et personne d'autre.

Anvin s'efforça d'y repenser, de se souvenir comment il avait survécu. Il se souvint qu'on l'avait frappé à la tête avec un marteau et qu'il était tombé au sol; ensuite, des chevaux avaient chargé au dessus de lui. Il bougea et sentit

les zébrures sur son dos, là où les chevaux puis les soldats lui étaient passés dessus en supposant tous qu'il était mort. D'une façon ou d'une autre, on l'avait oublié dans le carnage pendant que l'armée lui passait dessus. Ils avaient supposé qu'il était mort et, vu comment il se sentait à présent, ils n'avaient pas entièrement tort. Il avait des milliers de zébrures et de contusions. Quand il essaya de bouger, il se rendit compte que la douleur était trop intense.

Pourquoi avait-il survécu pour assister à ça ? se demanda Anvin. Pourquoi n'avait-il pas pu mourir dans une dernière résistance glorieuse comme il l'avait voulu ? Quel intérêt y avait-il à vivre, maintenant ? Escalon était envahi. Tous ceux qu'il connaissait et aimait étaient sûrement morts. Duncan, lui aussi, devait être mort; autrement, il serait venu lui apporter des renforts.

Anvin fit tout son possible pour bouger un peu les bras, puis, lentement, se relever juste un peu. Il tendit la main, saisit des cailloux et de la terre et, les serrant entre ses doigts, s'efforça de se relever, les mains tremblantes. Ensuite, il tendit l'autre bras, complètement à l'agonie : la moitié de son corps refusait de bouger. Il n'avait jamais ressenti une pareille douleur, n'avait jamais été battu et piétiné par des milliers d'hommes. Tout juste capable de respirer, il se roula sur le flanc, posa une main à plat et poussa dessus pour se relever juste assez.

Lentement, il réussit à soulever un peu plus son cou, le souffle coincé dans la gorge. Son autre œil était encore complètement obstrué mais, d'une façon ou d'une autre, il réussit à se redresser sur un genou, bancal, tombant presque.

Au bout de quelques minutes d'immobilité et de respiration difficile, il se força à essayer à nouveau. Il ne pouvait pas simplement mourir ici. Il fallait qu'il survive.

Sois fort.

Anvin regarda le cadavre de Durge et vit son épée dans la poussière, à juste un mètre ou deux. Anvin tendit la main, car il savait qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'y arriver.

Avec un effort suprême, il réussit à saisir l'épée de son ami. Saisissant le pommeau, il l'enfonça dans la terre et, quand il se leva, il s'en servit pour s'appuyer. Il se dit qu'il était approprié qu'il porte l'épée de Durge.

Tremblant des bras, Anvin se releva. Il se tint sur place, chancelant, en essayant de retrouver son équilibre. Il respira longtemps et se dit qu'il ne pourrait pas aller plus loin. Il avait la tête qui tournait, aurait voulu pouvoir se raccrocher à quelque chose. Il plissa son seul bon œil dans le soleil couchant en regardant autour de lui, puis se dit qu'il n'aurait pas dû. Il était cerné par la mort, par la désolation et comprit qu'il était complètement seul dans cette terre désolée et désertée. Cela dit, il était au moins en vie. Il devrait en être reconnaissant.

Anvin se tourna et regarda à l'horizon. Il vit disparaître l'armée pandésienne, en route pour envahir Escalon, et il se sentit plein de détermination. Il ne pouvait pas les laisser entrer dans son pays. Pas après tout ce pour quoi il s'était battu.

D'une façon ou d'une autre, il trouva l'énergie de poser un pied devant l'autre et il fit son premier pas.

Puis un autre.

Et encore un autre.

Anvin avait l'impression qu'il marchait sous l'eau. Il transpirait et avait l'impression qu'il allait s'effondrer à tout moment. Il se força à penser à Duncan, à tous les gens qu'il connaissait et aimait au pays, et il se força à avancer.

Il savait que ce serait un voyage sans fin, car il avait un désert à traverser et, au-delà de ça, l'armée pandésienne. Même s'il y arrivait, même s'il les atteignait, il serait sûrement tué.

Pourtant, il n'avait pas le choix : il fallait qu'il avance.

C'était comme ça qu'il était fait.

Et c'était ce pour ça qu'il vivait.

Toute sa vie avait été une forge, une forge de bravoure, et il était l'homme, le soldat que ses amis, ses commandants et surtout lui-même avaient forgé. Tous ses choix l'avaient forgé, avaient fait de lui la personne qu'il était, avaient modelé son caractère, et ses choix avaient tous la même importance.

Il pouvait continuer. Il pouvait aussi battre en retraite, mourir ici, échouer.

Anvin saisit son épée, serra les dents et avança un pied à la fois. Il avait fait son choix. Il survivrait, quel que soit le destin que la vie lui avait imposé. Il était plus fort que l'adversité, plus fort que la souffrance.

Et il ne s'arrêterait que quand il les aurait tous tués.

CHAPITRE QUATORZE

Dierdre cria en tombant dans l'obscurité, quelque part sous les rues de Ur. Elle se raccrocha à la main de Marco quand ils tombèrent tous les deux, s'attendant à ce que la chute la tue. Elle n'aurait pu imaginer une façon plus horrible de mourir.

Finalement, avec un plouf, elle atterrit dans une grande flaque et s'enfonça jusqu'à la taille dans l'eau glaciale. Avec un autre plouf, Marco atterrit à côté d'elle et Dierdre, respirant avec difficulté, s'essuya l'eau des yeux et haleta en s'étonnant d'être en vie. Le cœur battant la chamade, elle regarda autour d'elle et vit qu'ils s'étaient, au moins, enfermés sous terre et avaient échappé à la mort certaine qui les attendait au-dessus. Mais où étaient-ils ?

Elle regarda autour d'elle dans la pénombre et prit ses repères pendant que Marco lui prenait le bras et l'aidait à se relever. Ces tunnels n'étaient éclairés que par des petits rayons de lumière du soleil qui rentraient à quelque endroit qui, situé loin au-dessus, laissait rentrer juste assez de lumière pour que Dierdre voie l'eau goutter des murs en pierre en décomposition et les flaques d'eau sous elle. Marco commença à marcher et elle marcha avec lui, encore sous le choc de la chute et de la proximité de la mort qu'elle avait frôlée là-haut.

Haut au-dessus d'elle, Dierdre entendit le grondement des Pandésiens qui prenaient d'assaut la cité, se dispersaient partout dans Ur, tuaient tous ses concitoyens. Elle entendait les cris étouffés même depuis ici, les cris de ses concitoyens que l'on tuait, qui s'élevaient en même temps que l'écho des tirs de canon, des bâtiments qui s'effondraient. Elle avait l'impression que le monde allait disparaître.

Son cœur effrayé battit la chamade quand, juste au-dessus, elle entendit le son de hallebardes qui frappaient le métal; visiblement, les Pandésiens essayaient de défoncer la trappe et de les poursuivre jusqu'ici.

“Il faut qu'on bouge !” l'exhorta Marco en la tirant le long du tunnel.

Dierdre le laissa la guider et ils se précipitèrent dans les tunnels en barbotant dans l'eau. Alors qu'ils avançaient, elle ferma les yeux et vit de brèves images du cadavre de son père, là-bas sur la plage, et essaya de penser à autre chose. Ça l'empêchait presque d'avancer.

Marco connaissait bien ces tunnels et l'emmena bientôt à un passage. Ils tournèrent dans un autre tunnel, où leurs pas précipités résonnèrent, puis dans un autre, jusqu'à ce que, finalement, Marco les emmène vers un petit escalier en pierre qui montait vers le haut. Ils montèrent et Dierdre se retrouva dans un autre tunnel qui, plus proche de la surface, avait le sol sec et était un peu moins sombre.

Soudain, Marco tira Dierdre dans un coin et lui mit la main sur les lèvres pour qu'elle se taise. Elle se tenait à côté de lui, respirant à peine et, quand Marco montra du doigt un rayon de lumière du soleil qui brillait loin au-

dessus d'eux, elle leva les yeux. Par des lamelles de fer, Dierdre vit des soldats pandésiens qui se ruaient dans tous les sens, des gens que l'on poignardait et qui tombaient partout pendant que d'autres essayaient de fuir. Ensuite, Marco désigna autre chose et, de l'autre côté du tunnel, elle vit une échelle qui montait vers la surface.

Dierdre se sentit brusquement outragée.

“Il faut qu'on les sauve !” dit Dierdre avec insistance. “On ne peut pas les laisser mourir !”

L'expression de Marco était sombre.

“Monter là-haut, ce serait mourir”, répondit-il.

Elle fronça les sourcils.

“Plutôt mourir en aidant ces gens que rester ici et mourir comme des lâches”, répliqua-t-elle.

Sans réfléchir, Dierdre se précipita vers l'échelle et y grimpa deux barreaux à la fois jusqu'à ce qu'elle atteigne le sommet, résolue à sauver les gens. Elle entendit immédiatement Marco qui, derrière elle, montait à l'échelle lui aussi. Quand elle atteignit le dernier barreau, elle n'arriva pas à tirer la lourde trappe en fer et s'attendit à ce qu'il essaie de l'arrêter, de la ramener en bas.

Cependant, à sa grande surprise, Marco tendit le bras vers le haut et déverrouilla la trappe. Il resta là à côté d'elle, très près, et il la regarda fixement, le regard plein d'amour et d'admiration. Ensuite, à sa grande surprise, il se pencha en avant et l'embrassa.

Et, ce qui la surprit encore plus elle-même, elle se rapprocha et l'embrassa. C'était le baiser de deux personnes qui savaient qu'elles allaient mourir et n'avaient plus rien à perdre.

Marco tendit le bras vers le haut et poussa doucement la trappe, juste assez pour voir une vague de soldats pandésiens passer à toute vitesse. Ils couraient au milieu de la poussière et des décombres, fonçaient dans les rues, poursuivaient les victimes. Dierdre vit un énorme bâtiment en arc s'effondrer, bloquer la route avec une montagne de décombres et, constata-t-elle avec plaisir, tuer plusieurs Pandésiens par la même occasion.

Elle repéra plusieurs citoyens qui se blottissaient derrière le mur de décombres (de vieux hommes, des vieilles femmes et des enfants) et échappaient pour l'instant à la poursuite des Pandésiens. Cependant, elle entendait déjà les Pandésiens escalader le mur.

“Maintenant !” cria Dierdre.

Elle et Marco poussèrent le verrou jusqu'au bout et Dierdre remonta brusquement à la surface, dans les rues, avec Marco à côté d'elle. Elle s'y sentait vulnérable mais libérée, motivée par un objectif.

Quand elle les rejoignit, les gens recroquevillés levèrent les yeux vers elle, étonnés; sans perdre de temps, Dierdre saisit la première personne qu'elle vit, un enfant de peut-être dix ans qui leva les yeux vers elle, effrayé.

“Par ici !” dit-elle. “Vite !”

Voyant une possibilité de s'échapper, tous les gens suivirent Dierdre et Marco, qui se précipitèrent vers la trappe ouverte. Elle et Marco les firent descendre par l'échelle, sous terre, dans les tunnels.

Dierdre leva les yeux et vit les Pandésiens commencer à faire surface au sommet du tas de décombres, mais elle ne descendit pas. Elle resta sur place et refusa de descendre jusqu'à ce que tous les gens soient à l'abri en dessous.

“Descends !” cria Marco à Dierdre par-dessus le son d'un boulet qui frappait un autre bâtiment. Il se tourna et tint une lance, prêt à se défendre contre les Pandésiens. Il monta la garde lui aussi pendant que d'autres personnes descendaient. “C'est trop dangereux pour toi, là-haut !”

Elle secoua la tête.

“Pas avant qu'ils soient tous descendus”, insista-t-elle.

Il restait environ une dizaine d'autres personnes, une vieille femme, un homme qui boitait et plusieurs enfants. Dierdre se tenait là avec courage, en refusant de bouger jusqu'à ce qu'elle les ait tous fait descendre l'un après l'autre, pendant que les Pandésiens, qui avaient franchi le tas de décombres, se rapprochaient.

“Dépêchez-vous !” cria Dierdre aux retardataires en resserrant son étreinte sur une lance.

Elle comprit bientôt qu'elle ne pourrait pas descendre à temps. Elle leva sa lance, imitée par Marco à côté d'elle, et ils se tournèrent pour affronter les soldats alors que la dernière personne descendait.

Trois soldats les attaquèrent tout de suite et Dierdre esquiva le coup d'un d'eux qui se ruait sur elle; ensuite, elle donna un coup circulaire qui lui trancha la gorge. Marco n'attendit pas mais se rua en avant et en poignarda un au cœur, et quand le troisième se jeta vers le dos de Marco, Dierdre se rua en avant avec un cri et lui planta sa lance dans le dos. Le soldat se retourna et Marco le poignarda à la gorge et le tua.

Dierdre entendit une clameur, leva les yeux et vit des dizaines d'autres soldats apparaître au sommet du tas.

“Allons-y !” dit Marco avec insistance.

Ils descendirent en dévalant l'échelle alors que les Pandésiens chargeaient. Marco tendit le bras vers le haut et, juste une seconde avant que les Pandésiens n'arrivent, ferma la trappe en la claquant et la verrouilla. Sur la grille en fer, on entendit le piétinement des bottes des Pandésiens qui essayaient désespérément d'entrer.

Cependant, c'était impossible, même pour eux. Le fer faisait trente centimètres d'épaisseur et leurs épées ne pouvaient pas l'entamer.

Debout au pied de l'échelle, à l'abri en dessous, respirant avec difficulté, Dierdre regarda le groupe de citoyens, puis Marco. Il la regarda avec autant d'étonnement qu'elle.

D'une façon ou d'une autre, ils avaient réussi.

Dierdre et Marco restèrent avec les dizaines de gens dans une pièce souterraine caverneuse, tous finalement en sécurité. Ils avaient froid, étaient fatigués, tremblaient et certains des enfants pleuraient. Dierdre se demanda combien de temps ils pourraient tous survivre ici-bas, mais, au moins, se dit-elle, elle les avait sauvés d'une mort imminente et violente, leur avait donné plus de temps, une deuxième chance de vivre, quelle qu'en soit la durée. Elle se sentait satisfaite de cette chose. Ça l'aidait à moins penser à son père et à toute la dévastation qui l'entourait.

Dierdre faisait les cent pas depuis des heures en se demandant que faire ensuite et en entendant la cité toute entière se faire détruire au-dessus d'elle. Elle savait qu'ils ne pourraient pas éternellement rester ici. La mort les attendait tous.

Plus elle faisait les cent pas, plus une détermination brûlante naissait en elle. Elle pensait à son père, mort là-haut, aux sacrifices qu'il avait faits, et elle savait qu'il fallait qu'elle lui succède. C'était le seul moyen de rendre honneur à ce qu'il lui avait légué. Elle se mit à penser à Alec et se souvint du travail qu'il avait fait en forgeant les chaînes et les piques. Lentement, une idée lui vint.

En entendant les coups de canon se raréfier, Dierdre se tourna vers Marco, qui était assis là, désespéré, la tête dans les mains.

“Ils ont fini le premier assaut”, fit-elle remarquer. “Cela signifie que leurs navires vont bientôt entrer dans les canaux.”

Il la regarda en s'interrogeant.

“On ne va pas leur faciliter la tâche”, ajouta-t-elle.

Il la regarda fixement et, lentement, elle vit qu'il comprenait.

“Les chaînes ?” demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

“Sont-elles dans les canaux ?” demanda-t-elle en se demandant si leur travail avait été mené à bien avant l'invasion.

Marco lui répondit d'un hochement de tête avec une gravité extrême.

“Elles sont le long du port”, répondit-il, “mais elles ne sont pas fixées. Nous n'avons pas eu le temps de le faire avant l'invasion.”

Dierdre hocha la tête en se sentant résolue.

“Dans ce cas, n'attendons pas une minute de plus”, dit-elle en arrêtant finalement de faire les cent pas, pleine de certitude.

Marco se leva lui aussi, une détermination nouvelle dans les yeux.

“Tu es folle”, dit un vieil homme qui, les ayant entendus par hasard, se leva et s'approcha d'eux. Sa voix était pleine d'inquiétude. “Tu vas te faire tuer !”

“Les Pandésiens ont gagné”, dit un autre. “Rien ne peut les arrêter. A quoi bon détruire quelques navires ?”

“Si nous bloquons les canaux”, répondit Dierdre, “ça tuera des centaines de soldats. Ça bouchera les canaux.”

“Et alors ?” demanda un autre. “Est-ce que ça arrêtera le million qui les suivra ?”

“La cité est déjà détruite”, ajouta un autre. “Pourquoi s'embêter ?”

“Pourquoi ?” répéta Dierdre, indignée. “Parce que c'est ce que nous faisons. C'est ce que nous sommes. C'est ce que mon père aurait fait.”

“Quelle est l'alternative ?” ajouta Marco. “Rester ici et attendre de mourir ?”

“Au moins, ici, tu es en sécurité”, ajouta un autre.

“Je ne veux pas être en sécurité”, répondit Dierdre. “Je veux défendre notre cité.”

Certaines personnes secouèrent la tête pendant que d'autres détournèrent le regard, le regard plein de peur et de lâcheté.

“Nous ne risquerons pas notre vie là-haut”, dit finalement un homme au bras atrophié.

“Je ne vous demande pas de le faire”, répondit Dierdre qui, froide et dure, ne s'attendait pas à ce qu'on l'aide. Elle était au-delà d'une telle attente, maintenant. “Je le ferai moi-même.”

Dierdre commença à marcher vers une des échelles quand elle sentit une main se poser sur son bras. Elle se tourna et vit les yeux marron sérieux de Marco la regarder.

“Je viens avec toi”, dit-il.

Dierdre en fut touchée.

Avant qu'elle ne monte, elle se tourna et confronta la foule de visages effrayés et recroquevillés, en s'arrêtant sur chacun d'eux. Ils avaient l'air terrifiés et elle comprit.

“Quelqu'un d'autre ?” demanda-t-elle, voulant leur donner une dernière chance de se joindre à elle.

Cependant, ils détournèrent tous le regard, peureux, éhontés.

“C'est ta mort que tu vas retrouver là-haut”, cria une femme.

Dierdre lui répondit d'un hochement de tête.

“Je n'ai aucun doute là-dessus”, répondit-elle.

Dierdre se tourna et commença à monter à l'échelle un barreau à la fois, Marco derrière elle. C'était une longue montée dans l'obscurité et elle avait les mains qui tremblaient de peur. Pourtant, elle se força à refouler ses craintes, à s'élever au-dessus d'elles.

Quand ils atteignirent finalement le sommet, ils s'arrêtèrent et se regardèrent l'un l'autre. Marco leva un sourcil, comme s'il lui demandait si elle était sûre de vouloir le faire. Elle lui répondit d'un hochement de tête silencieux et ils se comprirent l'un l'autre.

Ils tendirent la main et, ensemble, ils retirèrent les verrous. Ils poussèrent fortement la lourde plaque de fer et, un moment plus tard, ils furent inondés par la lumière du soleil.

Ur.

Leur destin les attendait.

CHAPITRE QUINZE

Kyra traversait la campagne d'Escalon assise sur Andor qui fonçait sous elle, suivie par Leo. Tous les trois, ils fonçaient dans les broussailles, cassaient des branches, faisaient bruire les feuilles, prenaient et quittaient les pistes forestières depuis des heures. Depuis qu'elle avait quitté Alva, Kyra sentait en elle une détermination et une raison d'être nouvelles qui faisaient qu'elle se dirigeait vers la maison originelle de sa mère, la source de sa puissance, l'endroit où tout devait lui être révélé.

Le Temple Perdu.

Toutes sortes de pensées se bousculaient dans sa tête alors qu'elle l'imaginait et que chaque pas qu'elle faisait en sa direction la faisait l'anticiper encore plus. Alva avait promis que c'était là que Kyra trouverait les indices dont elle avait besoin pour trouver sa mère et sa propre source de puissance. L'impatience de Kyra était telle que son cœur en battait la chamade. Toute sa vie, elle s'était posée des questions sur sa mère; ce qu'elle avait désiré le plus avait été de la retrouver, d'entendre sa voix, de la prendre dans ses bras, de voir si elle lui ressemblait. Elle voulait si désespérément savoir si sa mère était fière d'elle, entendre sa mère le dire avec ses propres mots. Alors, toutes ces années où elle ne l'avait pas connue, où elle n'avait pas été élevée par elle, n'auraient pas été perdues.

Kyra voulait encore plus savoir d'où elle venait, qui était son vrai peuple, qui elle était elle-même. Les paroles d'Alva résonnaient dans son esprit. *Les anciens. Ceux de l'origine. Les protecteurs d'Escalon. Ceux qui gardaient les dragons à distance.* Kyra était fière de descendre d'une telle lignée mais elle se demandait ce que ça voulait dire. C'était une autre race dont il parlait. Une race d'immortels, d'être tout-puissants. Comment avaient-ils disparu ? Qui les avait vaincus ? Avaient-ils réellement disparu ?

Kyra sentait que sa mère n'était pas entièrement humaine, avait plus de pouvoirs que tous les humains, mais elle ne savait pas à quelle époque elle avait vécu et quelle proportion de ces pouvoirs lui avait été transmise. Est-ce qu'elle disposait des mêmes pouvoirs que sa mère ? Ou est-ce que Kyra était métisse ? Est-ce que sa mère était immortelle ? Est-ce que cela signifiait que Kyra était immortelle, elle aussi ?

Alors que Kyra chevauchait sans cesse, elle se rendait compte qu'elle avait énormément de chance d'être en vie et elle repensait à Kyle. Il était parti si brusquement, retourné à la tour, et son cœur se mit à battre la chamade quand elle comprit qu'il était parti se jeter dans le danger. Et si elle ne le revoyait jamais ? Elle ne comprenait pas complètement ce qu'elle ressentait pour lui, ou pourquoi elle tenait tant à lui, et tout ça lui donnait l'impression de perdre le contrôle, impression qu'elle n'aimait pas.

Kyra chevauchait sans cesse en se dirigeant invariablement vers le sud. Finalement, alors que le soleil commençait à se coucher, elle atteignit une

grande bifurcation de la piste forestière. Une simple pancarte en bois indiquait deux directions. L'une allait vers l'ouest, vers la côte, et Kyra savait que c'était la direction de la Mer du Chagrin, du Temple Perdu. L'autre direction allait vers l'est et, sur la pancarte, on lisait ANDROS.

Son cœur s'arrêta de battre une seconde. *Andros*. Elle pensa immédiatement à son père, à sa captivité. Kyra resta là, sur Andor, à regarder fixement la pancarte en respirant avec difficulté. C'était comme regarder son destin. Elle voulait aller aux deux endroits en même temps.

Cependant, elle savait qu'elle ne pouvait pas. Elle ne pouvait choisir qu'un itinéraire, qu'un endroit, et elle savait que l'itinéraire qu'elle choisirait, quel qu'il soit, aurait des conséquences pour le reste de sa vie. Elle savait ce qu'elle était supposée faire : elle devait suivre les ordres d'Alva et bifurquer vers l'ouest, vers le temple, vers sa mère. Il fallait qu'elle trouve la source de son pouvoir, devienne meilleure guerrière et survive pour le bien de son père. Et il fallait qu'elle trouve les indices qui la rapprocheraient de sa mère, d'elle-même.

Pourtant, malgré tous ses efforts, Kyra avait toujours été menée par son cœur, pas par son esprit et, alors qu'elle se trouvait là, en train de chevaucher Andor en respirant avec difficulté, son cœur lui disait qu'elle ne pourrait jamais laisser son père moisir en prison. Ni maintenant ni jamais. S'il n'était pas déjà mort, il allait sûrement être exécuté bientôt et, si elle se détournait de lui, elle aurait son sang sur ses mains. Elle n'était simplement pas ce genre de personne.

Donc, malgré l'appréhension qui couvait en elle, Kyra tourna Andor vers l'est, s'éloigna du littoral et du Temple et se dirigea vers Andros. Au moment même où elle le faisait, Kyra savait que c'était imprudent. Elle savait qu'elle ne pouvait pas affronter toute seule l'armée pandésienne qui gardait Andros. Elle savait que son père était peut-être déjà être mort et elle savait qu'elle se détournait de sa mère, de son destin, de sa mission.

Pourtant, elle n'avait pas le choix. Le vent dans les cheveux, elle chevauchait déjà à toute vitesse vers Andros, vers son père.

“Père”, dit-elle, “attends-moi.”

CHAPITRE SEIZE

Merk et Kyle traversaient rapidement la forêt de Ur depuis des jours et Merk s'interrogeait sur ce garçon qui voyageait avec lui. Ils voyageaient ensemble en silence depuis des jours et il comprit qu'il ne savait presque rien sur Kyle. Il savait qu'il devait la vie à Kyle et c'était une sensation étrange; Merk s'était toujours défendu tout seul et n'avait jamais eu l'impression de devoir quoi que ce soit à personne. Il ne s'était certainement pas attendu à être sauvé par Kyle, surtout pas par lui. Après tout, Kyle était Gardien, le plus mystérieux de tous, et il avait toujours été distant.

Merk n'était pas sûr que Kyle l'apprécie et était encore plus dérouté qu'il soit revenu le sauver. Le destin les avait fait voyager ensemble avec la mission partagée de rejoindre la Tour de Kos et de protéger l'Épée de Feu. Pourtant, si ça n'avait pas été pour ça, Merk se demanda si Kyle serait revenu le trouver.

“Pourquoi m'as-tu sauvé ?” demanda finalement Merk qui, après tous ces jours, avait besoin de rompre la monotonie et le silence.

Un long silence suivit, si long que Merk fut sûr que Kyle ne l'avait pas entendu. Peut-être déciderait-il de ne pas répondre.

Puis, plusieurs heures plus tard, quand Merk s'y attendait le moins, Kyle répondit :

“Pourquoi pas ?”

Merk le regarda avec surprise. Les yeux gris de Kyle avaient l'air anciens, malgré son jeune âge.

“Tu es revenu me trouver”, dit Merk, “pour me sauver la vie avant que les trolls ne puissent me la prendre.”

“Je ne suis pas revenu pour toi”, corrigea Kyle. “Je suis revenu pour la tour, pour la défendre.”

“Et pourtant, tu m'as sauvé.”

Kyle haussa les épaules.

“Tu étais là. La tour était perdue”, répondit Kyle.

Merk commença à sentir que Kyle ne l'appréciait pas du tout.

“Comment savais-tu qu'elle était perdue ?” demanda Merk.

“Je le savais, c'est tout”, répondit Kyle d'un ton morose. “Maintenant, nous devons aider le royaume là où il en a le plus besoin. Il y a une autre tour, après tout.”

Merk s'interrogea.

“Quand as-tu su que l'Épée était pas là ?” demanda-t-il, curieux.

Kyle le regarda d'un air sceptique, comme s'il se demandait s'il fallait qu'il lui réponde.

“Je le sais depuis toujours”, finit-il par admettre. “Depuis des siècles.”

Merk fut choqué.

“Pourtant, tu y es resté”, dit Merk en comprenant lentement. “Pendant des

siècles, tu as monté la garde dans une tour vide, pour une mission sans objet” Merk était sidéré. “Pourquoi ?”

Kyle se racla la gorge.

“Ce n'était pas une mission sans objet”, répliqua-t-il. “Une tour contient l'Épée et l'autre pas. Et pourtant, elles la contiennent toutes les deux à sa propre façon et chacune a son rôle à jouer. L'une a besoin de l'autre pour servir de leurre. Il faut que les deux tours soient aussi bien gardées l'une que l'autre. Si seule une tour était gardée, l'ennemi saurait où concentrer son attaque.”

Merk y réfléchit.

“Et pourtant, maintenant”, répondit Merk, “comme la Tour de Ur est détruite, tout le monde sait. Après tout ces siècles, ton précieux secret est perdu.”

Kyle poussa un soupir.

“C'est vrai”, répondit-il. “Pourtant, si nous arrivons à Kos les premiers, nous pourrions les avertir. Ils pourront prendre des précautions.”

“Et tu penses que leurs précautions vont vraiment retenir toute la nation de Marda ?” insista Merk. “Ou toute l'armée pandésienne? La Tour de Kos tombera elle aussi, tôt ou tard. L'Épée sera perdue. Les Flammes seront baissées. Tout Marda se déversera dans Escalon, qui sera perdu. Ce sera une terre pillée. Un désert.”

Kyle poussa un soupir. Il resta longtemps silencieux.

“Tu ne comprends toujours pas”, dit Kyle. “Escalon n'a jamais été libre depuis la mort des Anciens, depuis l'apparition du premier dragon, depuis que nous avons perdu Le Bâton de Vérité.”

“Le Bâton de Vérité ?” demanda Merk, dérouté.

Mais Kyle se contenta de regarder fixement devant lui en silence, laissant Merk à ses interrogations. Kyle était une énigme sans fin et ça rendait Merk fou; les questions ne menaient qu'à d'autres questions et, quand il parlait, il faisait une fois sur deux référence à des choses que Merk ne comprendrait jamais.

Ils poursuivirent leur route pendant des heures en silence et marchèrent dans la forêt jusqu'au moment où ils entendirent finalement un bruit de jaillissement; ils émergèrent de l'épaisse forêt et se retrouvèrent face à une rivière déchaînée. Merk fut en admiration quand il vit les eaux blanches et écumantes du Tanis. Il coulait là et son mur de rapides bloquait leur route. Il semblait impossible de traverser, et pourtant, il n'y avait aucun autre chemin.

Merk savait qu'il ne pouvait pas se contenter de rester immobile. Il commença à s'avancer vers l'eau, puis sentit une main ferme se poser sur sa poitrine. Il regarda Kyle, perplexe.

“Qu'est-ce qu'il y a ?” demanda-t-il.

Kyle regardait fixement l'orée du bois. Il ne dit pas a mot, car il n'en avait pas besoin. Merk comprenait qu'il sentait quelque chose. Les Gardiens avaient de mystérieuses façons de faire.

Merk avait un grand respect pour son ami. Il s'arrêta, car il lui faisait confiance. Il scruta le paysage, le bois épais situé de l'autre côté du fleuve, mais il ne vit rien.

“Je ne vois rien”, dit-il. “Tu pêches peut-être par excès de prudence.”

Après une longue attente, Merk s'avança et Kyle marcha à côté de lui. Ils entrèrent tous les deux dans la clairière et approchèrent du bord du fleuve. Merk fit un pas en avant en se demandant s'il pourrait affronter les rapides et, immédiatement, les courants forts et glaciaux le renversèrent presque.

Merk regagna la sécurité de la rive en trébuchant. Il se rendit compte qu'il faudrait qu'ils trouvent un moyen de traverser le fleuve. Il vit du mouvement en aval, quelque chose qui flottait, et il marcha le long du sable avec Kyle jusqu'à ce qu'il repère un petit bateau attaché à un rocher. Furieusement agité par les courants, le bateau était juste assez grand pour les accueillir tous les deux.

“Je n'aime pas ça”, dit Kyle en venant à côté de lui.

“Tu as une autre idée ?” demanda Merk.

Kyle scruta les courants et l'horizon au-delà mais resta silencieux.

Merk monta dans le petit canoë, qui le fit presque tomber tant il se balançait et, quand Kyle monta à côté de lui, il tendit le bras et trancha la corde avec son poignard. Le bateau tangua violemment. Merk le poussa avec la rame et, un moment plus tard, ils furent pris dans les courants et foncèrent vers l'aval.

Merk et Kyle ramaient car le bateau avait du mal à traverser les eaux en furie, dont les moutons s'écrasaient tout autour d'eux. Alors qu'ils s'efforçaient de se frayer un chemin, leur petit bateau tourna presque de côté; Merk se sentit certain qu'il allait chavirer.

Kyle regardait dans toutes les directions, comme s'il s'attendait à ce que quelque chose les attaque, et cela rendait Merk nerveux.

Finalement, ils arrivèrent quand même à se dégager du courant. Ils traversèrent le fleuve et atteignirent l'autre rive, trempés par l'écume.

Ils bondirent sur la rive et, dès qu'ils posèrent pied sur la terre ferme, les courants emportèrent le bateau. Merk se tourna et le regarda foncer en aval. Il fut bientôt perdu dans la masse blanche.

Kyle restait immobile et examinait la limite des arbres avec une expression soucieuse. Il avait encore l'air préoccupé.

“Qu'est-ce qu'il y a ?” demanda Merk à nouveau en se sentant nerveux lui-même. “Tu peux être sûr que s'il y avait quelque chose, alors —”

Il avait à peine fini de prononcer ces mots quand il se figea soudain. On entendit un bruit qui ressemblait au croisement entre un grognement et un hurlement, un bruit qui lui dressa les cheveux sur la tête. Ce bruit venait de quelque chose de maléfique.

Kyle, qui regardait encore dans les bois, leva son bâton.

“Des baylors”, dit-il finalement d'une voix inquiétante.

“C'est quoi —”

Merk avait à peine fini de prononcer ces mots quand la limite des arbres fut franchie par une meute de bêtes sauvages qui chargea directement vers eux. Il y en avait quatre. Ils ressemblaient à des rhinocéros mais avaient six cornes au lieu d'une, et leur peau était noire et épaisse. Ils avaient chacun deux longs crocs, aussi tranchants que des épées, et des yeux blancs et intenses. Quand ils foncèrent sur Kyle et Merk, le tonnerre de leurs sabots fit trembler le sol.

Merk se retourna, regarda l'eau torrentielle du fleuve et comprit qu'ils étaient piégés.

“On pourrait nager”, dit Merk en se rendant compte qu'il vaudrait peut-être mieux qu'ils essaient de se sauver par les rapides.

“Eux aussi”, répondit Kyle.

Merk sentit une terreur froide lui monter dans le dos. Les baylors se rapprochaient. Maintenant, ils étaient à peine à vingt mètres et produisaient un son tonitruant. Ne sachant pas quoi faire d'autre, Merk tendit le bras vers le haut en tenant son poignard, visa et le lança.

Il le regarda tourner sur lui-même et se diriger directement vers les yeux d'une des bêtes.

Merk s'attendait à ce que poignard lui crève l'œil et le tue mais le baylor tendit simplement une patte vers le haut et s'en débarrassa comme d'un cure-dents, ralentissant à peine.

Merk déglutit. Il venait de faire de son mieux.

“A terre !” cria Kyle quand la première bête leur fonça dessus.

La bête leva ses griffes tranchantes pour couper Merk en deux et Merk tomba au sol en priant pour que Kyle sache ce qu'il faisait. Il se pencha sous l'ombre de la patte de la grande bête, qui allait l'écraser.

Quand Kyle frappa la bête avec son bâton, elle partit sur le côté à l'immense soulagement de Merk. Un craquement aigu fendit l'air quand Kyle envoya voler la bête, qui fit ensuite des tonneaux en faisant trembler le sol. Merk poussa un soupir de soulagement en se rendant compte qu'il avait frôlé la mort de près.

Kyle donna un coup de son bâton à un autre baylor qui approchait; il le frappa à la poitrine et il partit en arrière, s'envola à au moins six mètres, atterrit sur le dos et fit des tonneaux en emportant un autre baylor avec lui. Merk regarda Kyle avec admiration, choqué par ses pouvoirs, et se demanda ce qu'il pouvait faire d'autre.

“Par ici !” ordonna Kyle.

Kyle courut vers la bête qui était allongée sur le dos pendant que l'autre baylor leur fonçait dessus et que les deux autres commençaient à se remettre. Merk le rejoignit en courant plus vite qu'il n'avait jamais couru de toute sa vie. Ils atteignirent la bête et Merk fut choqué quand Kyle lui sauta sur le dos. La bête se tortilla puis se releva. Merk savait que c'était fou mais, comme il ne savait pas quoi faire d'autre, il bondit lui aussi sur la bête et s'accrocha à la peau épaisse. Il escalada la bête en glissant et en s'agrippant pour sauver sa vie

pendant que le baylor se dressait de toute sa hauteur.

Un moment plus tard, le baylor ruait follement, ses deux cavaliers sur le dos. Merk glissait et il était certain qu'il allait mourir ici. Les autres bêtes chargèrent directement vers eux.

Alors, Kyle se pencha vers le bas et murmura dans l'oreille du baylor. Soudain, à la grande surprise de Merk, il se calma. Il leva la tête comme s'il écoutait Kyle et, quand Kyle lui donna un coup de pied, le baylor hurla, produisit un barrissement semblable à celui d'un éléphant et chargea en direction de ses compagnons.

Les autres bêtes ne s'attendaient visiblement pas à ça. Quand leur ami les chargea, elles ne surent pas quoi faire. La première ne sut pas réagir à temps quand la bête baissa la tête et lui encorna le flanc. La bête hurla, s'effondra sur le flanc et la bête qu'ils chevauchaient la piétina et la tua.

Ensuite, la bête leva les cornes, se souleva et encorna la gorge d'un autre baylor. Elle se dressa jusqu'à ce que sa victime tombe en gargouillant, morte.

Ensuite, leur bête courut vers la dernière bête à la vitesse de l'éclair.

Cependant, la dernière bête, voyant ce qui se passait, chargea elle aussi, furieuse. Quand la bête qu'ils chevauchaient se précipita sur son adversaire, la dernière bête l'esquiva et lui envoya un coup de griffes. La bête qu'ils chevauchaient hurla et s'effondra.

Merk se sentit glisser et, un moment plus tard, lui et Kyle dégringolèrent et tombèrent et s'écrasèrent sur les pierres et la terre. Merk eut le souffle coupé quand il dégringola et se sentit sûr qu'il se brisait les côtes.

Il resta allongé par terre et regarda la dernière bête attaquer, vit que Kyle était lui aussi abasourdi et essoufflé, et il fut sûr qu'il allait mourir écrasé.

Cependant, d'une façon ou d'une autre, la bête qu'ils chevauchaient réussit à regagner assez de force pour donner un dernier coup. Elle se tourna, frappa et creva la poitrine à la dernière bête.

La dernière bête tomba au sol, morte, et la bête qu'ils chevauchaient se tordit et tomba. Elle poussa un grand grognement et puis, un moment plus tard, elle mourut elle aussi, sur son ami.

Merk resta sur place, respirant avec difficulté. Il regarda les quatre bêtes mortes en ayant peine à comprendre ce qui venait de se passer. Ils avaient survécu. D'une façon ou d'une autre, ils avaient survécu.

Il se tourna et, encore admiratif, regarda Kyle, qui lui sourit.

“C'était la partie facile”, dit-il.

*

Kyle et Merk marchaient en silence. Ils traversaient les grandes plaines d'Escalon, se dirigeaient invariablement vers le sud-est, quelque part vers l'horizon, vers le Doigt du Diable, l'ancienne péninsule de Kos. Ils voyageaient depuis des jours et ne s'étaient jamais arrêtés depuis leur rencontre avec les baylors. Kyle essayait de se perdre, de noyer ses pensées

dans le paysage. Pourtant, ce n'était pas facile à faire. Il était hanté par des images de la chute de la Tour de Ur, de la mort de ses compagnons Gardiens. Il brûlait d'indignation. Il avait plus que jamais envie d'atteindre Kos, de mettre l'Épée à l'abri avant que Marda ne puisse arriver et d'assurer la survie d'Escalon.

Malgré tout, Kyle s'était pris d'affection pour cet humain, son nouveau compagnon de voyage, Merk. Il avait fait preuve de bravoure au combat, avait vaillamment défendu la tour alors même qu'il n'avait pas besoin de le faire. Kyle appréciait très peu d'humains mais, pour une raison ou pour une autre, celui-ci lui plaisait. Kyle sentait qu'en lui, en son for intérieur, cet humain s'efforçait de changer, de rejeter sa vieille vie et c'était une chose dont Kyle pouvait se sentir proche. Kyle savait qu'il pouvait lui faire confiance et qu'il ferait un bon frère d'armes, même s'il n'était pas de sa race.

Alors que le soleil baissait dans le ciel, Kyle examina l'horizon et se demanda quel était le meilleur itinéraire pour approcher la péninsule aride et inhospitalière du Doigt du Diable. Au loin, il commençait déjà à voir la chaîne de montagnes de Kos, dont les pics enneigés avaient l'air d'atteindre le ciel, et il savait qu'un voyage impressionnant les attendait. Il se remit à penser à la tour, aux trolls, à Kyra et essaya de faire table rase, de rester concentré sur sa mission.

Et pourtant, alors qu'il marchait au milieu des grandes plaines, plongé dans ses pensées, quelque chose en Kyle le fit soudain s'arrêter. Il resta là, figé, à écouter le vent.

Merk s'arrêta à côté de lui en le regardant d'un air interrogateur. C'était la première fois qu'ils s'arrêtaient depuis des jours.

Kyle se tourna et inspecta les plaines qui s'étendaient devant lui. Il se tourna lentement dans la direction opposée et regarda plein sud. Quand il le fit, il sentit une pulsation d'énergie lui traverser le corps et il sut. La vie et la mort étaient en jeu. On avait besoin de lui.

“Qu'est-ce qu'il y a ?” demanda Merk.

Kyle resta sur place sans dire un mot pendant de nombreuses minutes. Il ferma les yeux et écouta le vent en essayant de comprendre.

Et puis, soudain, comme s'il avait reçu une lance dans le dos, il sut. Kyra. Elle était en grand danger; il le sentait dans tous les os de son corps.

Il se tourna vers Merk.

“Je ne peux pas continuer avec toi”, dit-il en croyant à peine en ses propres paroles.

Merk le regarda fixement, visiblement choqué.

“Que veux-tu dire ?” demanda-t-il.

“Kyra”, dit-il en essayant encore de comprendre ce que c'était. “Elle a besoin de moi.”

Merk fronça les sourcils mais Kyle tendit la main, serra le bras à Merk et le regarda dans les yeux avec une extrême intensité.

“Continue sans moi”, lui dit Kyle. “Quand tu atteindras Kos, mets l'Épée à

l'abri. Fais ce qu'il faut. Je te rattraperai.”

Merk avait l'air déçu et, visiblement, il ne comprenait pas. Kyle aurait voulu pouvoir s'expliquer, mais comment aurait-il pu expliquer son amour pour Kyra ? Comment aurait-il pu expliquer que cet amour comptait plus pour lui que le destin d'Escalon lui-même ?

Kyle brûlait d'impatience. Sans dire un autre mot, il se retourna et fonça vers le sud en courant plus vite que jamais, en bondissant au travers des plaines. Il savait qu'il sauverait Kyra ou mourrait en essayant.

CHAPITRE DIX-SEPT

Sa Majesté Ra Le Très-Saint, Chef Suprême de Pandésia, se tenait au sommet des remparts d'Andros et regardait la campagne d'Escalon en observant tous ses détails. Maintenant, elle lui appartenait toute entière. Il souriait, satisfait.

Là-bas, au loin, il voyait ses armées charger vers le nord, poursuivre les trolls et les tailler en pièces alors qu'ils fuyaient. Cette guerre avait été une déroute pour les trolls. La nation de Marda était sans nul doute une nation cruelle. Les trolls faisaient deux fois la taille de ses hommes, leur force était légendaire et leur chef, Vesuvius, figurait en haut de la liste de ceux que Ra voulait capturer et torturer en personne. Et pourtant, il avait quand même vaincu. Il avait perdu des milliers d'hommes en les affrontant mais il n'avait eu qu'à en envoyer d'autres milliers. C'était le grand avantage d'avoir une armée d'esclaves rassemblés à partir de tous les coins de l'Empire. On pouvait sacrifier ses hommes.

Finalement, comme Ra l'avait prévu, les trolls avaient été submergés par l'immensité de ses effectifs et s'étaient rendu compte qu'ils n'avaient aucune chance contre son grand pouvoir, comme finissaient par le faire la plupart des nations conquises. Après tout, Ra était invincible. Il n'avait jamais perdu et ne perdrait jamais. Cela avait été inscrit dans les étoiles. Il était le Grand, Celui qu'On n'Avait Jamais Touché et Celui Qui ne Pouvait Pas Mourir.

En regardant ses forces envahir toute la campagne vers le nord en rayonnant dans toutes les directions, Ra comprit qu'il avait été beaucoup trop indulgent avec Escalon. Il avait bêtement pensé qu'ils se comporteraient comme tous ses autres territoires conquis et se soumettraient à la domination de ses gouverneurs royaux. Il leur avait donné trop de liberté et, maintenant, il était temps de changer tout ça. Maintenant, il était temps qu'ils apprennent qui il était. Maintenant, il était temps de les faire souffrir.

Cet accrochage avec Escalon avait été une distraction pour le Grand et Superbe Ra, un désagrément qui l'avait distrait d'autres devoirs pressants, d'autres guerres. Il en ferait payer le prix à ce peuple d'Escalon. Cette fois, il réduirait la nation entière en esclavage. Il recouvrirait chaque centimètre carré d'Escalon de soldats, ferait assassiner tous les hommes, ferait torturer toutes les femmes, mettrait les enfants dans des camps de travail forcé et laisserait son empreinte sur chaque centimètre carré de cette terre, qui serait méconnaissable quand il en aurait fini avec elle. Les habitants d'Escalon deviendraient un exemple pour toutes les nations qui oseraient le défier.

Ra avait été stupide d'écouter ses conseillers, d'écouter les gens qui faisaient les louanges des grands guerriers d'Escalon et de leur indépendance tout en lui disant quelle était la meilleure façon de les gouverner. Il aurait dû faire confiance à ses propres instincts et faire ce qu'il avait toujours fait : écraser tout le monde. Raser leurs villes. Les laisser démunis. Après tout, on

ne pouvait guère être défié par des gens qui n'existaient plus.

Au loin, Ra entendait le son rassurant de ses canons qui tonnaient quelque part à l'horizon pendant que ses flottes attaquaient Ur. Ses armées et ses flottes attaquaient Escalon de tous les côtés et ses ennemis ne pourraient pas s'échapper. Bientôt, toutes les poches de résistance seraient rayées de la carte. Le chef de la résistance, l'homme qu'ils appelaient Duncan, était déjà au cachot et Ra était impatient de lui rendre visite, d'écraser le tout dernier esprit libre.

Alors qu'il regardait fuir les trolls, Ra savait déjà où ils se dirigeaient. Vers le sud-est. Le Doigt du Diable, la Tour de Kos. Ils recherchaient l'Épée de Feu, voulaient désespérément baisser les Flammes et ouvrir le passage à la nation de Marda. Comme ils étaient prévisibles ! Ne savaient-ils pas que le Grand et Superbe Ra ne permettrait jamais une telle chose ? En vérité, ses forces étaient déjà en route pour détruire tous ces trolls avant qu'ils ne puissent lui causer plus d'ennuis.

“C'est beau, n'est-ce pas ?” dit une voix.

Ra se tourna et cessa de sourire quand il vit Enis s'avancer à côté de lui. Enis, le garçon qui se croyait Roi. Alors qu'il se tenait là, il ressemblait à son père, l'homme qu'il avait vendu et tué. Ra enrageait. Quelle arrogance de penser qu'il pouvait se tenir si près du Grand et Très-Saint Ra.

“C'est une chose que je croyais ne jamais voir”, poursuivit Enis. “Marda a toujours menacé Escalon, mais maintenant, ils nous fuient.”

“Nous ?” demanda Ra en le contemplant avec dédain et en sentant la fureur monter en lui. Ce garçon arrogant et présomptueux ne savait visiblement pas que *personne* n'approchait jamais Ra sans s'agenouiller et poser la tête contre le sol, et que personne ne parlait *jamais* à Ra avant que Ra ait parlé en premier.

Pourtant, il se tenait là et lui souriait avec sa stupidité et son arrogance.

“Nous dominerons bientôt tout Escalon”, poursuivit Enis, “et mon peuple fera exactement ce que nous voulons.”

“*Nous* ?” demanda Ra en se redressant avec fierté et indignation.

Enis le regarda, tout aussi fier et arrogant.

“Je suis Roi maintenant, après tout”, répondit Enis comme si c'était une évidence. “Je t'ai offert ta plus grande victoire, une victoire qui ne t'a même pas coûté un seul soldat grâce à moi. Je t'ai aussi livré mon père avec Duncan et tous les grands guerriers. Tu me dois beaucoup de remerciements.”

Ra n'avait jamais ressenti un tel dégoût de toute sa vie et, en son for intérieur, il sentait qu'il allait exploser. Il arrivait tout juste à s'empêcher de tendre le bras et d'étrangler ce garçon.

Et comme si cela ne suffisait pas, Enis tendit le bras vers le haut et osa réellement poser une main sur l'épaule de Ra.

“Tu as besoin de moi”, poursuivit Enis sans se rendre compte du danger qu'il courait. “C'est mon peuple. Je sais comment les gouverner. Sans moi, tu n'as rien.”

Ra inspira profondément puis parla avec une voix tremblante de colère.

“Sais-tu combien de rois j'ai influencés et destitués ?” demanda Ra de sa voix profonde et tonitruante. “Combien de terres, combien de nations j'ai dominées ? Et pourtant les rois, *mes* rois, pensent tous la même chose : ils imaginent que c'est eux qui ont du pouvoir, que c'est *leur* terre, *leur* peuple. Comme les illusions grandissent vite ! Il y a une chose qu'ils semblent toujours oublier.”

Ra tendit le bras vers le haut et, d'un mouvement brusque et rapide, saisit Enis par le dos de sa chemise, fit plusieurs pas en avant en le traînant et, avec un grand cri, le jeta par-dessus le bord des parapets.

Enis hurla et se débattit en tombant. Finalement, il atterrit sur la pierre loin en dessous en faisant floc, la tête la première.

Ra regarda vers le bas, sourit et inspira profondément. Il commençait à se sentir mieux, maintenant qu'il voyait le cadavre mutilé de ce garçon insolent aussi loin en dessous de lui.

“Le pouvoir”, dit Ra au cadavre, “est une illusion.”

*

Bant arpentait les rues de la capitale avec un sentiment d'euphorie, en sentant que le pouvoir allait bientôt lui tomber entre les mains. Il ne tenait plus en place et cela ne lui était plus arrivé depuis l'enfance. La capitale était à coup sûr entre les mains des Pandésiens, maintenant. Le coup qu'il avait aidé à orchestrer avait fonctionné. Le vieux roi Tarnis était mort, Duncan était au cachot et Enis, le garçon qu'il avait aidé à accéder au pouvoir, était le nouveau Roi.

Bant faisait un grand sourire. Enis lui devait son titre, sa couronne et, avec Pandésia à la tête d'Escalon et Enis sur le trône, cela voulait dire que Bant aurait un pouvoir illimité. Avec Enis au pouvoir, lui et son peuple étaient intouchables. Pandésia ne pourrait jamais lui faire de mal, jamais envahir son canyon, sa forteresse, et cela garantissait que lui et son peuple seraient en sécurité pour les années à venir. Il avait même garanti leur pouvoir dans le nouvel Escalon : comme toutes les autres forteresses avaient été envahies, Barris allait être le seul et dernier bastion de liberté et d'indépendance restant.

Bientôt, Escalon lui demanderait de prendre le pouvoir. Il tuerait alors Enis quand il s'y attendrait le moins et accéderait au pouvoir le plus naturellement du monde.

Bant faisait un grand sourire. Passant par une des portes de la cité, il se dépêchait d'aller voir Enis à l'instant même. Il avait vraiment misé sur la bonne personne. Il ne pouvait qu'imaginer où il se trouverait maintenant s'il avait misé sur Duncan. Mort, tué par une épée pandésienne.

Certes, il avait fallu qu'il trahisse quelques-uns de ses alliés. Duncan, surtout. Cependant, cela le gênait à peine. Longtemps auparavant, il avait appris qu'une conscience était une chose à laquelle il fallait renoncer si on

était résolu à accéder au pouvoir. Et pour être résolu, il l'était. Une des choses qu'il attendait avec le plus d'impatience était en fait de regarder Duncan se faire pendre haut et court. Ce ne serait qu'à ce moment-là qu'il se sentirait complètement l'aise.

Bant tourna à un coin et atteignit finalement l'entrée du palais. Il leva les yeux dans le soleil de début de matinée. Il leva une main pour se protéger les yeux et vit Enis qui se tenait en haut, à côté des remparts et de Ra. Bant sourit. Il n'y avait qu'eux là-haut. Cela voulait dire que Ra demandait déjà conseil à Enis. Enis allait être intouchable et Bant aussi.

Bant allait se précipiter vers les escaliers pour aller parler à Enis quand, soudain, il lui sembla repérer du mouvement du coin de l'œil. Il leva les yeux et, un instant, il ne comprit pas ce qu'il voyait. Il voyait Enis, mais il ne se tenait plus sur les parapets. Au lieu de cela, il hurlait, tombait, fendait l'air.

Avec horreur, Bant le regarda heurter le sol en faisant floc à seulement quelques mètres de lui. Mort.

Il leva les yeux en se demandant si Enis avait glissé mais vit Ra qui regardait vers le bas en souriant et il comprit qu'Enis n'avait pas glissé. Bant avait peine à y croire. Enis était mort et Ra l'avait tué.

Bant déglutit. Ses rêves de pouvoir et de sécurité étaient déjà réduits à néant. Pandésia avait déjà trahi sa parole. Il avait été trahi, lui aussi. Personne n'était en sécurité.

Bant se cacha précipitamment à l'ombre du mur en espérant que Ra ne l'avait pas vu. Il resta dos au mur en transpirant et en respirant avec difficulté.

Alors, quand il estima avoir attendu assez longtemps, il s'élança hors de l'ombre et courut. Courant sans cesse, il passa la porte et quitta la capitale. Il courait sans but. Tout ce qu'il voulait, c'était s'éloigner de la capitale autant que possible.

CHAPITRE DIX-HUIT

Kyra traversait Escalon depuis un jour et une nuit. Elle voulait désespérément atteindre Andros et libérer son père avant qu'il ne soit trop tard. Elle avait passé une nuit longue et pénible à chevaucher en se guidant seulement aux étoiles mais elle n'avait pas abandonné car elle savait que chaque moment était précieux et qu'elle ne pouvait pas s'arrêter.

Malgré sa nuit blanche, Kyra se sentait plus forte que jamais. Elle chevauchait, poussée par la motivation. Depuis sa guérison, elle se sentait prête à affronter les hordes du monde. Elle réfléchissait à son entraînement, à sa nouvelle capacité d'invocation de ses pouvoirs, de déplacement des objets rien qu'avec son esprit, et elle savait que ses pouvoirs étaient réels. Elle se sentait prête à affronter n'importe quelle armée, à faire ce qu'il faudrait pour sauver son père, même si elle devait en mourir. Elle priait seulement pour qu'il ne soit pas trop tard.

Finalement, quand elle émergea des bois et atteignit le sommet d'une série de collines, le ciel nocturne céda la place au lever du jour et tout Escalon se révéla à elle. Dans la brume du matin naissant, elle regarda la campagne étinceler dans l'aube et son cœur palpita avec impatience quand, à l'horizon, elle repéra finalement les contours de la grande capitale d'Andros qui semblait s'étendre jusqu'au bout du monde. C'était la cité dont elle avait des souvenirs de jeunesse, avec son énorme pont-levis cintré, ses imposantes portes en pierre, ses guérites, ses remparts, ses tourelles et son imposante façade. Son cœur se mit à battre plus vite. Elle savait que son père se trouvait derrière ces murs et, cette fois, rien au monde ne l'empêcherait de le récupérer.

Kyra donna un coup de pied à Andor et ils chevauchèrent encore plus vite en direction de la cité. Elle voyait au loin la garnison de soldats pandésiens qui, stationnés devant la cité, formaient une mer de jaune et de bleu qui luisait dans l'aube, et elle se crispa. Elle était prête.

Quand elle approcha, il fut visible qu'ils l'avaient repérée : on sonna du cor et des centaines de soldats se détachèrent et commencèrent à charger directement vers elle, lance et visière baissées.

Kyra resserra son étreinte sur son bâton et accrut sa vitesse, prête à tout. Ces soldats l'empêchaient d'accéder aux portes et elle ne pouvait le permettre. Kyra poussa un cri de guerre. Elle savait que cette charge était imprudente mais elle savait aussi qu'elle n'avait pas le choix. Elle sentait qu'elle était plus forte qu'auparavant; elle avait les pouvoirs obtenus lors de son entraînement, les pouvoirs qu'elle n'avait jamais eus auparavant. Elle sentait qu'elle pouvait affronter cette armée.

Kyra chargea et combla l'écart entre elle et les centaines de Pandésiens qui, dans leur armure retentissante, se ruaient pour l'affronter alignés en rangées. Elle ne reculerait pas mais les affronterait avec bravoure. Elle les voyait tous sourire comme s'ils s'attendaient à une victoire rapide et facile, et

elle était résolue à les faire changer d'avis.

Quand la première épée s'abattit vers sa tête, Kyra se concentra sur son pouvoir inné. Elle sentit une intense chaleur s'élever en elle, lui picoter les bras et les mains. Elle se sentit plus vivante que jamais et, d'un seul coup de son bâton, elle fit tomber l'épée des mains de trois soldats. Elle se retourna à nouveau et frappa deux soldats de plus à la poitrine, ce qui les fit tomber de cheval. Elle sentait un pouvoir étrange et inconnu s'agiter en elle. Elle avait pressenti ce pouvoir, qui avait toujours été juste hors de portée, lors de son entraînement avec Alva. Elle avait l'étrange sensation que sa mère était avec elle.

Kyra esquiva le coup d'un soldat qui lui envoyait un fléau d'armes vers la tête, puis elle lui brisa les côtes et le fit tomber. Elle ne ralentit à aucun moment et chargea en avant au cœur de la bataille. Elle tailladait et frappait des soldats de tous côtés, évitait, esquivait et se faufilait en sentant ses pouvoirs surnaturels la pousser en avant, la rendre plus rapide que tous ceux qui l'entouraient alors qu'elle se frayait un chemin dans leurs rangs. Elle ne perdait jamais de vue les contours d'Andros et pensait constamment à son père qui, emprisonné, avait besoin de son aide. Elle laissait son adrénaline la pousser en avant.

Leo et Andor se battaient en avançant, eux aussi. Andor donnait de violents coups de sabots. Il assomma d'autres chevaux et abattit leur cavalier. Leo grognait, mordait et tuait tous les soldats qui s'approchaient trop près d'elle. Kyra maniait sans cesse son bâton et, ce faisant, elle commença à fermer les yeux parce qu'elle trouvait qu'elle arrivait mieux à rester en phase de cette façon. Elle invoqua ses pouvoirs et arriva à faire apparaître un globe lumineux jaune qui jaillit du bout de son bâton et tua une dizaine de soldats avec une seule explosion.

Kyra mania encore son bâton et, quand elle le fit, un globe s'envola dans l'autre direction et tua une dizaine de soldats de plus.

Elle mania son bâton à de nombreuses reprises. Bientôt, le champ de bataille se remplit de soldats morts. Des centaines d'eux étaient allongés par terre tout autour d'elle. C'était comme si elle était une tornade qui décimait leurs rangs.

Kyra poursuivit sa charge en se rapprochant toujours plus du pont d'entrée d'Andros. Il fallait qu'elle le traverse. Elle avançait en maniant son bâton et en se sentant invincible. Les globes de lumière qu'elle envoyait dans toutes les directions tuaient des dizaines de soldats. Elle visa la garnison en pierre et la fit exploser, tuant les centaines d'autres soldats pandésiens qui essayaient d'en sortir. Elle pensait à son père en le vengeant.

Alors que Kyra approchait du pont, elle vit que la herse qui se trouvait au-delà était levée et vit des milliers de soldats de plus charger hors de la cité, directement vers elle. C'était une mer de bleu et de jaune.

Elle mania à nouveau son bâton mais, cette fois-ci, à sa grande horreur, aucun globe n'en sortit. D'une façon ou d'une autre, ses pouvoirs avaient cessé

de fonctionner et, maintenant, elle n'avait plus qu'un bâton ordinaire en main. Est-ce qu'Alva avait eu raison ? N'était-elle pas encore prête ?

Alors qu'elle s'était sentie invincible il y avait seulement quelques moments de cela, Kyra regarda alors approcher les soldats et se sentit plus vulnérable que jamais. Elle comprit alors qu'elle était vraiment en danger. Elle regarda autour d'elle, car elle avait du mal à comprendre ce qui s'était passé et, quand elle le fit, elle vit émerger de la cité un unique sorcier noir qui portait une cape écarlate. Elle vit le globe de lumière rouge qu'il avait dans la main et elle sentit immédiatement qu'elle se retrouvait confrontée à un pouvoir qui dépassait le sien de loin.

Soudain, Kyra sentit le premier coup; un soldat chargea et la frappa à l'épaule avec son bouclier. Le coup la fit tomber de cheval et elle atterrit par terre, essouffée, au milieu de l'armée hostile.

Kyra leva son bâton et fit de son mieux pour bloquer les coups quand les soldats pandésiens se rapprochèrent d'elle. Elle frappait à gauche et à droite, bloquait un coup d'épée après l'autre en faisant résonner son bâton. Ils la frappaient avec des épées, des hallebardes et des fléaux d'armes, et elle réussissait à se tourner dans toutes les directions et à se faufiler pour éviter toutes les attaques et les bloquer. Elle réussissait même à attaquer et elle tua et assomma beaucoup de soldats.

Andor et Leo se ruèrent en avant et l'aidèrent. Andor donnait de violents coups de patte aux soldats, les mordait et les taillait en pièces pendant que Leo bondissait et plongeait ses crocs dans les bras de tous ceux qui se rapprochaient trop d'elle.

Pourtant, de plus en plus de soldats se rapprochaient, leurs rangs semblaient ne pas avoir de fin et Kyra sentait qu'elle s'épuisait. Elle baissa les épaules juste un petit peu et ralentit le rythme. Un coup l'atteignit, la blessa à l'épaule et la fit crier. Au même moment, un nouveau groupe de soldats cerna Andor et Leo et les matraqua jusqu'à ce qu'ils se retrouvent sur le dos, assaillis de tous les côtés.

Kyra sentit une douleur horrible dans son autre épaule quand un autre coup l'atteignit; cette fois-ci, c'était un marteau d'armes. Ensuite, un moment plus tard, elle sentit qu'on lui donnait un coup de pied dans la poitrine et elle trébucha en arrière. Ils étaient simplement trop nombreux et elle comprit avec horreur qu'elle était trop fatiguée, trop faible pour les arrêter tous. Alva avait eu raison; elle n'avait pas la force d'affronter cette armée seule. Elle avait réussi à tuer des centaines de soldats, à combattre avec brio et à invoquer ses pouvoirs pour que ce soit possible. Cependant, ce sorcier noir l'avait vaincue d'une façon ou d'une autre, avait interrompu ses pouvoirs à la source et elle savait qu'il lui restait peu de temps car son énergie humaine diminuait.

Maintenant, Kyra sentait les coups lui pleuvoir dessus de tous les côtés et, après avoir reçu un coup de massue particulièrement violent à la cage thoracique, elle trébucha et tomba au sol.

Elle resta là, respirant tout juste. Les coups pleuvaient encore et elle ne

pouvait pas bouger. Elle leva les yeux vers le ciel, qui se noircissait d'hommes, et les vit tous l'encercler en levant leur arme. Elle tendit la main vers son bâton mais on l'éloigna d'elle d'un coup de pied. Un autre soldat lui mit la botte sur le poignet. Elle resta là, sans défense. Elle regarda ce qu'elle pouvait encore voir du ciel et sut qu'elle allait mourir.

Un soldat pandésien s'avança, leva haut son épée des deux mains et la regarda fixement. Elle vit la haine dans ses yeux. Il se préparait à l'achever et elle savait qu'il le ferait.

Elle ferma les yeux et se prépara à mourir. Elle n'avait plus peur; elle avait seulement du remords. Plus que toute chose, elle aurait souhaité pouvoir libérer son père avant de mourir.

Je suis désolée, Père, pensa-t-elle. J'ai trahi ta confiance.

CHAPITRE DIX-NEUF

Alec se tenait à la proue du navire et regardait fixement l'étrange port qui se trouvait devant eux. Il regardait autour de lui, captivé, alors qu'ils naviguaient entre les affleurements de roc et pénétraient le labyrinthe de l'archipel des Îles Perdues. Ils passèrent plusieurs îles abandonnées, toutes recouvertes d'un voile de brume et de brouillard. Le silence n'était brisé que par le son de créatures exotiques qui sautaient de l'eau et barbotaient dans le brouillard; Alec les apercevait rarement et cela le poussait à se demander quelles autres créatures nageaient sous la surface. Cela ne faisait qu'accroître l'impression de mystère que lui donnait cet endroit.

Ces îles situées à la fin du monde avaient l'air extrêmement désolées. Des milliers de kilomètres d'océan les séparaient du continent et elles étaient cachées par un brouillard permanent. Alec regarda avec fascination quand ils longèrent d'énormes rochers bleus qui émergeaient de la mer comme des mains tendues vers le ciel. Ils passèrent des îles entièrement faites d'algues. Aussi grands qu'Alec lui-même, les immenses oiseaux noirs qui jacassaient sur ces îles le regardaient passer comme s'il venait d'entrer illégalement sur leurs terres. Ils passèrent des îles de roc découpé où le terrain était si acéré qu'on ne pouvait y poser le pied nulle part. Il ne vit aucune île ne serait-ce qu'habitable.

Une brise se leva et ils tournèrent dans un chenal étroit. Un bruit nouveau et distinct se fit entendre d'en dessous. Alec regarda vers le bas et vit de longues herbes marines bleues s'élever des eaux et coller à la coque. Le navire ralentit et il regarda vers l'avant, soucieux.

“On est bloqués !” dit-il.

Cependant, à sa grande surprise, Sovos se contenta de secouer la tête et continua à regarder droit devant lui, imperturbable.

“Ce sont des herbes marines illuviennes”, dit-il calmement. “Elles sont aussi anciennes que ces îles. C'est notre bienvenue. Elles nous guident pour atteindre les îles.”

Alec regarda avec fascination les tentacules s'accrocher au navire et grimper le long de la coque. Ce faisant, ils produisaient un petit bruit sec et la mer d'herbes commençait à se balancer comme si elle était vivante. L'air fut bientôt rempli du son de mille petits bruits secs, du son de l'herbe qui se collait, se raccrochait au navire et le tirait en avant. L'océan semblait palpiter.

Alec vit finalement une masse de terre se rapprocher d'eux. Comme le brouillard se levait, on la voyait de plus en plus et, plus ils s'en rapprochaient, plus Alec avait une sensation bizarre. C'était comme s'il était enveloppé par quelque chose dans l'air. Ils naviguaient dans une brume chaude et il avait l'impression d'inspirer de l'humidité. Ça le rendait somnolent et ça le détendait. Il commençait à comprendre que les Îles Perdues ne ressemblaient à aucun des endroits qu'il avait visités.

“A qui appartiennent les îles ?” demanda Alec alors qu'ils s'enfonçaient entre les îles.

“A personne”, répondit Sovos.

Alec était perplexe.

“Ne font-elles pas partie d'Escalon ?” demanda-t-il. “Ou de Marda? Ou de Pandésia ?”

Sovos secoua la tête.

“Elles constituent une nation en elles-mêmes. Elles sont indépendantes. Pourtant, elles sont plus qu'une simple nation.”

Alec avait du mal à comprendre. Finalement, la brume épaisse se leva et Alec eut le souffle coupé en voyant devant lui le paysage le plus spectaculaire qu'il ait jamais vu. Il y avait une grande île qui étincelait d'une lumière argentée dans le brouillard. Le soleil semblait ne briller que sur cet endroit, ce qui lui donnait un air vraiment magique. Les vagues se jetaient contre des falaises élevées et, haut au-dessus, l'île regorgeait de champs verdoyants et de collines herbeuses ondulantes. Étrangement, l'île était aussi parsemée de pics couverts de glace malgré les brises chaudes qui soufflaient de l'océan. Ça n'avait aucun sens. L'île était entourée d'une plage de sable argenté. C'était comme accoster au paradis.

Ce qu'il y avait d'encore plus étrange, c'était qu'Alec voyait qu'une foule s'était rassemblée sur la plage comme pour les attendre. Plusieurs centaines d'insulaires s'y tenaient en silence. Ils avaient les cheveux longs et argentés et les yeux argentés. Vêtus de robes argentées, ils portaient une épée argentée à la ceinture. Ils regardaient fixement Alec et, quand il croisa leur regard, une chose extrêmement étrange se produisit : il sentit immédiatement qu'il avait un lien avec eux. C'était comme s'il venait de rentrer chez lui. C'était une sensation très étrange. De toute sa vie, Alec ne s'était jamais senti chez lui, ni dans son village ni vraiment avec les membres de sa famille. Il avait toujours eu l'impression d'être un marginal, comme s'il n'était pas vraiment de là-bas, mais ici, avec ces gens, il sentait étrangement qu'il était parmi les siens.

Quand leur bateau accosta, doucement tiré sur le sable par les herbes marines, Sovos sauta du navire sur la plage et marcha directement vers les gens comme s'il était d'ici. Alec le suivit en sautant lui aussi. Ses pieds s'enfoncèrent doucement dans le sable, qui amortit sa chute. Après avoir passé tant de jours en mer, ça faisait bizarre de se retrouver à nouveau sur la terre ferme.

Alec marcha en avant avec Sovos et tous les insulaires restèrent là, muets, à le regarder prudemment. Il sentait que tous les regards étaient braqués sur lui. Sa route fut bloquée par un homme d'âge moyen à l'expression austère qui mesurait une tête de plus que les autres et se tenait devant lui, inexpressif. Il regardait fixement et intensément Alec, ni hostile ni accueillant.

“Nous t'attendons”, dit-il d'une voix grave et surnaturelle, “depuis bien trop d'années.”

Alec voyait que tous les autres le fixaient avec autant d'intensité, comme

s'il était leur messie, et il était dérouteré.

“Mais ... je ne vous connais pas”, répondit-il.

Au moment même où il prononçait ces paroles, Alec sentit qu'elles étaient fausses. D'une façon ou d'une autre, il connaissait tous ces gens.

“Vraiment ?” demanda l'homme.

L'homme se retourna soudain et partit dans le paysage en faisant crisser le sable argenté sous ses pieds. Tous les autres regardaient Alec comme s'ils s'attendaient à ce qu'il suive l'homme.

Alec regarda Sovos, qui lui répondit d'un hochement de tête affirmatif.

Alec avança et suivit l'homme. Les autres lui emboîtèrent le pas.

Alors qu'il quittait la plage et entraînait dans l'herbe, Alec inspecta l'île qui se trouvait devant lui. Elle était belle à couper le souffle. Il traversa des fermes abondantes encadrées par des arbres généreux qui portaient des fruits de toutes formes, tailles et couleurs qui ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait vu. Des collines vertes et ondulantes s'étendaient jusqu'à l'horizon et l'île entière débordait de bonté et d'abondance. Le miel coulait d'anciens arbres nouveaux et des bancs de poissons bondissaient dans les lacs.

Alec brûlait de curiosité et il rattrapa leur chef. Ils continuèrent à marcher en silence, en suivant un itinéraire sinueux dans le paysage exotique. Finalement, ils arrivèrent à un tournant et, de l'autre côté d'une série de collines, Alec vit ce qui était forcément leur village principal. Il était fait de maisons simples, de cottages en granite argenté et brillant. Chaque maison étincelait comme si elle était faite de diamants. Au centre se dressait un grand bâtiment triangulaire qui ressemblait à un temple.

L'homme s'arrêta et se tourna vers Alec.

“C'est là que réside l'Épée”, dit-il mystérieusement.

Alors qu'Alec le regardait fixement en s'interrogeant, tous les villageois émergèrent de leur maison et une grande foule l'entoura.

L'homme se tourna vers Alec.

“Bienvenue chez toi”, dit-il.

Alec secoua la tête, perplexe, bouleversé.

“Je suis de Soli”, répondit-il en essayant de réfléchir. “Je ne suis pas d'ici.”

L'homme secoua la tête.

“Tu ne le sais même pas”, dit-il mystérieusement.

Avant qu'Alec puisse demander ce qu'il voulait dire, l'homme l'emmena en avant, vers le bâtiment triangulaire. Sa porte en argent s'ouvrit lentement quand ils approchèrent.

Alec entra dans le bâtiment sombre et s'arrêta, sidéré. Avec son haut plafond pointu, aucune fenêtre et des murs argentés brillants, la pièce était complètement vide, sauf pour un seul objet singulier. Au centre se trouvait une enclume en argent.

Et sur cette enclume se trouvait une épée.

Une épée inachevée.

Fasciné par l'arme et incapable de regarder ailleurs, Alec se mit à marcher en avant comme s'il était attiré par un aimant.

Il s'arrêta à côté de l'épée et tendit lentement ses mains tremblantes. Une énorme énergie émanait de l'épée, une vibration qui faisait trembler l'air même.

Alec toucha l'épée. Il sentit un éclair d'énergie lui monter dans le poignet et dans le bras. Il souleva très lentement cette épée à moitié forgée et la sentit vibrer dans sa main. Alors qu'il tenait cette épée, il sentait pour la première fois de sa vie ce que cela voulait dire d'être vraiment vivant, aussi étrange que ça puisse paraître. Il avait l'impression qu'il était censé être ici, comme si toute sa vie n'avait existé que pour ce moment.

Alec se retourna en la tenant et il vit que tous les gens étaient entrés et le regardaient tous avec une expression d'espoir et d'attente.

“L'épée inachevée”, dit leur chef. “Sans elle, Escalon est perdu.”

Alec la sentait bourdonner en lui et il sentait qu'il tenait le but de sa vie entre ses mains. Le forgeron qui sommeillait en lui était en train de remonter à la surface.

“C'est pour cela que nous avons besoin de toi, Alec”, expliqua Sovos. “C'est *toi*. Tu es le seul, l'unique à pouvoir finir de la forger.”

Alec le regarda, sidéré.

“Mais pourquoi moi ?” demanda-t-il.

“Parce que tu es des nôtres, Alec, et qu'Escalon a besoin de toi.”

Il s'avança et regarda fixement vers le bas, les yeux brillants d'intensité.

“Ne nous laisse pas tomber, Alec.”

CHAPITRE VINGT

Anvin marchait dans le désert en traînant un pied devant l'autre dans la chaleur torride du désert. Chaque pas lui coûtait un effort, chaque pas le rendait plus certain qu'il allait mourir ici. Cela faisait longtemps que le sang de ses blessures avait séché. Il était collé à sa peau, mélangé à la terre et chaque pas lui donnait l'impression que ses blessures se rouvraient. Encore couvert de zébrures et de contusions, souffrant l'agonie parce qu'il avait été piétiné, le corps gonflé par la chaleur et les blessures, il était obligé de produire un effort herculéen à chaque pas. Il avait l'impression de marcher sous l'eau.

Anvin se forçait à regarder vers le haut, car il lui fallait une raison pour continuer et, quand il le fit, il repéra au loin une chose qui fit battre son cœur plus vite. Là-bas, à l'horizon, se trouvait la queue de l'armée pandésienne qui s'éloignait de lui et se dirigeait vers le nord en semant la destruction sur son passage. L'armée chatoyait comme une mer de jaune et d'or et avançait dans sa patrie comme un ver géant qui détruisait un village à la fois.

Maintenant, finalement, elle avait ralenti car son million d'hommes ne pouvait pas passer le goulet d'étranglement des montagnes à la même vitesse. Anvin avait sa chance de les rattraper. Il s'approchait des lignes arrière, des retardataires, de la suite, ceux auxquels Pandésia ne s'intéressait pas vraiment. Ils les reléguait ici parce qu'ils n'avaient aucune raison d'assurer leurs arrières. Ils possédaient tout Escalon, maintenant, ou du moins le croyaient-ils.

L'armée bougeait si lentement qu'elle bougeait à peine et Anvin, malgré ses blessures, se rapprochait d'eux. Il fallait qu'ils les rejoigne avant qu'ils n'atteignent les falaises d'Everfall, car c'était un sentier qu'il ne pourrait pas suivre dans l'état où il se trouvait. Il gardait l'œil fixé sur quelques soldats de fin de ligne, des retardataires, visiblement des esclaves. Il repéra quelques boiteux, des garçons et quelques vieux hommes, tous des cibles faciles.

Ce qu'il lui fallait, c'était une ressemblance parfaite; il fallait qu'il trouve un soldat qui fasse juste sa taille et dont il puisse dérober l'armure. Et un soldat avec un cheval pandésien. Avec ça, il pourrait dépasser tous les autres et rejoindre la capitale. C'était son seul espoir.

Pourtant, Anvin avait une conscience qui lui interdisait de frapper un vieil homme ou un jeune garçon ou quiconque de mutilé. Au lieu de cela, alors qu'il approchait, il essaya de trouver une cible dont l'attaque pourrait lui sembler justifiable. Bientôt, il la trouva.

En queue de peloton, le plus proche de lui, se tenait un chef de groupe pandésien. Il fouettait les autres, criait sévèrement dans une langue qu'Anvin ne comprenait pas pendant que les garçons et les vieux hommes trébuchaient sous son long fouet. Il ferait une cible parfaite.

Anvin accéléra le pas, se déplaça aussi vite que possible et, bientôt, lui

fonça dessus. Le seul avantage qu'il avait était que personne ne se souciait de regarder en arrière, de regarder par-dessus son épaule. Pourquoi le feraient-ils, après tout ? Ils venaient de conquérir un pays. Qui s'attendrait à se faire attaquer par derrière ?

Anvin rassembla toutes les forces qui lui restaient et eut une poussée d'adrénaline suffisamment forte pour lui faire oublier sa douleur juste un moment. Il accéléra le pas, leva un peu plus la tête et, avec un œil encore trop gonflé pour servir, se focalisa sur le chef de groupe.

“ACHVOOT !” hurla le chef de groupe en fouettant un jeune garçon. Le garçon cria et finit par tomber. Le chef de groupe s'avança et le fouetta à plusieurs reprises. Tous les autres poursuivirent leur route en laissant le garçon se débrouiller seul.

Anvin sentit une poussée de fureur en voyant le garçon se faire fouetter à mort. Il tira son épée et, pensant à Durge, il utilisa les dernières forces qu'il lui restait pour se précipiter en avant. Il courut en trébuchant, prit de la vitesse et, quand il se rapprocha, il leva son épée et poussa un cri guttural.

Comme le son du fouet remplissait l'air, le chef de groupe ne l'entendit pas tout de suite. Au dernier moment, il se retourna, regarda derrière lui et eut un regard étonné quand il vit Anvin l'attaquer par derrière.

Anvin ne lui laissa pas le temps de réagir. Encore bouche bée, Anvin se rua en avant et lui plongea l'épée dans le ventre.

Le chef de groupe resta sur place un moment, figé par le choc, puis tomba mort au sol.

Anvin resta sur place en respirant avec difficulté, épuisé par ce petit effort, stupéfait d'avoir encore toute cette énergie en lui. Cependant, il dut en payer le prix. Il était si épuisé que le monde se mit à tourner autour de lui. Quelques moments plus tard, il s'effondra.

*

Anvin se réveilla et vit un garçon ensanglanté lui tapoter le visage et le regarder avec préoccupation. Dès qu'il se réveilla et vit les marques du fouet qui, partout sur le visage du garçon, pissaient le sang, Anvin se rendit immédiatement compte que c'était le garçon que le chef de groupe avait fouetté.

Anvin regarda autour de lui et vit le cadavre du chef de groupe à côté de lui. Alors, il se souvint de tout.

Le garçon tendit la main. Anvin la prit et lui permit de l'aider à se relever.

“Je te dois la vie”, dit le garçon. La terreur se lisait sur son visage. “Ils ont réduit toute ma famille en esclavage. Il ne reste que moi. S'il te plaît”, répéta-t-il, “ne me livre pas à eux. Ils me tueront.”

Anvin se retourna et regarda l'armée, qui avait progressé de cent mètres vers l'horizon, et il savait que permettre à ce garçon, à ce témoin de son crime, de survivre mettrait sa vie en danger. Il savait que c'était ce que lui conseillait

la prudence.

Pourtant, prudence ou pas prudence, il était hors de question qu'il fasse du mal à ce garçon. Ça ne lui ressemblait pas.

Anvin regarda le cadavre du chef de groupe. Heureusement, il faisait la même taille.

“Peux-tu m'aider ?” demanda Anvin, la gorge sèche, en désignant le corps.

Le garçon regarda d'Anvin au cadavre puis, finalement, il comprit.

Il se rua en avant et commença à dépouiller le soldat mort de son armure. Anvin regarda le garçon. Il avait la peau couleur olive, les cheveux frisés et des yeux verts intelligents. Il avait peut-être treize ans et Anvin admirait l'énergie et l'enthousiasme qu'il conservait malgré ses blessures. Il comprit qu'il avait besoin de lui. Tant qu'il n'était pas remis, il aurait besoin d'aide.

Le garçon dépouilla rapidement le soldat de son armure et la tendit à Anvin un élément à la fois en faisant des ajustements et en s'assurant qu'elle lui allait bien à mesure qu'il la lui mettait. Anvin sentait qu'il s'alourdissait avec chaque élément, sentait diminuer son énergie en se mettant à suer encore plus. Pourtant, il savait qu'il fallait qu'il fasse ça pour avoir une chance d'atteindre Andros.

Bientôt, après avoir laborieusement revêtu l'armure une pièce à la fois, il la porta toute entière. A bout de souffle, transpirant dans le costume en métal, il avait l'impression de peser mille tonnes. Pourtant, il avait réussi. Il savait que, maintenant, il allait pouvoir voyager jusqu'à la capitale. Il sentait qu'il avait une nouvelle chance.

Anvin entendit un hennissement, se retourna et fut ravi de voir que le garçon avait emmené le cheval du chef de groupe. Le garçon l'aida à monter dessus et, assis là-haut, il vit le garçon se tenir là et le regarder avec des yeux pleins d'espoir.

“Si je reste ici, je mourrai”, dit le garçon. “Ils me tueront dès qu'ils constateront que cet homme est mort. S'il te plaît, emmène-moi avec toi. Permets-moi d'être ton écuyer. Je te serai toujours fidèle. Je m'appelle Septin.”

Anvin poussa un soupir. Il resta là à toiser le garçon maigrichon.

“Je peux à peine survivre moi-même”, dit Anvin d'une voix triste. “Si je t'emmène, tu vas sûrement mourir, toi aussi.”

“Peu importe”, répondit immédiatement le garçon.

“Là où je vais”, dit Anvin, “se trouvent les crocs de la mort. Tu serais l'écuyer d'un homme mort.”

Le garçon sourit.

“Je préfère mourir en me débattant dans les crocs de la mort que mourir esclave ici.”

Finalement, Anvin sourit lui aussi en reconnaissant chez ce garçon une fière attitude de défi qui lui rappelait comment il avait lui-même été à cet âge. Finalement, il hocha la tête et le garçon, radieux, se rua en avant, monta sur le cheval et s'installa derrière Anvin.

Anvin donna un coup de pied et ils partirent tous les deux. Bientôt, ils passèrent les lignes pandésiennes sans se faire détecter et chevauchèrent vers le nord, de plus en plus vite, finalement en route vers Andros.

Duncan, pensa Anvin, attends-moi.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Alors que Kyra gisait sur le champ de bataille, en retrait, prête à mourir, un son s'éleva dans le vacarme, un son qui la pressait de rester en vie. C'était un son bizarre, le son d'hommes en train de hurler et de tomber sur le champ de bataille, le son du chaos qui se propageait dans les rangs pandésiens. C'était absurde et, plus que toute autre chose, c'était ce mystère qui la forçait à tenir le coup. Pourquoi, après tout, les soldats pandésiens seraient-ils en déroute ? Elle avait été seule contre leur armée. Qui d'autre pouvait bien les attaquer ?

A demi-consciente, Kyra regarda et vit quelque chose se propager au travers des rangs. C'était un mouvement flou, lumineux, si rapide qu'elle le voyait à peine. Il provoquait assez de désordre pour que le soldat qui se tenait au-dessus d'elle baisse son épée et détourne le regard.

Kyra profita de son moment de distraction, se pencha en arrière et lui donna un coup de pied entre les jambes de toutes ses forces. Le soldat défaillit et, quelques moments plus tard, la boule de lumière tourbillonnante le fit tomber au sol. Elle vit un éclair métallique, vit un mouvement flou et une épée s'abaisser et tuer le soldat. Alors, elle leva les yeux et elle fut complètement choquée par ce qu'elle vit.

Kyle.

Il traversait les rangs à la vitesse de l'éclair, levait sa lance et tuait des soldats de tous côtés comme un poisson qui fendait l'eau. Les Pandésiens tombaient tout autour de lui. Aucun d'entre eux n'était à l'abri de ses coups mortels, aucun assez rapide pour l'arrêter et encore moins pour l'attraper. Kyra se sentit inondée de soulagement quand elle le vit; plus que ça, elle sentit une poussée d'amour pour lui. Elle débordait de gratitude. Elle comprit qu'il était revenu pour elle.

Kyra voulait désespérément l'appeler, lui tendre la main, mais elle était trop faible et perdait souvent conscience. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était regarder Kyle se frayer un chemin dans les rangs le plus facilement du monde en tuant les soldats par rangées. Elle n'avait jamais vu une telle puissance. Il constituait une force irrésistible, visiblement d'une autre race. Il avait l'air invincible, comme une vague de destruction devant laquelle les soldats tombaient par centaines. Même les pouvoirs du sorcier noir avaient l'air incapables de l'arrêter.

On entendit une accalmie dans le combat et, quand Kyra ouvrit les yeux en se demandant combien de temps avait passé, elle regarda et vit que des centaines de cadavres supplémentaires jonchaient le champ de bataille. Toute la première vague de Pandésiens était morte. Elle avait peine à y croire. Cependant, on entendit le son d'un cor, elle leva les yeux et vit quelque chose qui lui glaça le sang : des milliers d'autres Pandésiens arrivaient à l'horizon et, dix fois plus nombreux, ils venaient tous apporter du soutien à leurs hommes. Elle regarda autour d'elle et vit que Kyle était ensanglanté et respirait avec

difficulté, visiblement épuisé. Elle comprit que même lui ne pourrait pas résister à un autre assaut.

On entendit ensuite le son d'un autre cor s'élever dans l'air. Pourtant, bizarrement, ce n'était pas le son des cors habituels d'Escalon ou de Pandésia. Kyra n'arrivait pas à le reconnaître; elle ne l'avait jamais entendu.

Kyra se retourna, regarda et son cœur s'arrêta de battre quand elle vit l'horizon derrière elle rempli par des milliers d'autres soldats. Ce qui était pourtant encore plus dérangeant, c'était que ces soldats venaient d'une autre armée. D'une autre race. Des milliers de trolls franchissaient la colline sans interruption et se dirigeaient vers la capitale et vers l'armée pandésienne. Kyra comprit en sursautant que ces cors étaient les trompettes de Marda. D'une nation de trolls. Elle avait peine à y croire : leur invasion venait de commencer.

Deux énormes armées allaient s'affronter et Kyra et Kyle se retrouvaient coincés au milieu. Elle comprenait qu'il était impossible que Kyle se batte contre les deux camps à la fois. De plus, les deux camps l'avaient repéré et voulaient visiblement que sa mort soit leur premier fait de guerre. Les yeux écarquillés de surprise, Kyle le voyait lui aussi, s'en rendait compte en même temps qu'elle.

Soudain, Kyle se précipita vers elle et s'agenouilla à son côté en haletant. Il avait du sang sur les mains, les épaules et les bras. Kyra, soucieuse, tendit le bras pour le serrer contre elle mais, alors même qu'elle essayait, ses épaules s'effondrèrent; ses paupières lui pesaient trop et elle était trop faible à cause de ses blessures et de ses pertes de sang.

Un moment plus tard, Kyra sentit les mains lisses de Kyle la prendre par la taille, puis elle se sentit soulevée en l'air. C'est si bon d'être dans ses bras.

Il la déposa à plat ventre sur le dos d'Andor. Elle essaya d'ouvrir les yeux pour y voir mais elle perdait souvent conscience et était trop faible. Elle ne voyait que des images rapides : le visage de Kyle, qui la regardait avec compassion, les deux armées qui se rapprochaient et, finalement, Kyle qui lui tenait doucement le visage entre les mains.

“Pars loin d'ici”, dit-il d'une voix extrêmement douce. “Andor sait où aller. Ne reviens jamais. Et ne m'oublie pas.”

Alors, il la regarda dans les yeux jusqu'à ce que, finalement, elle arrive à les ouvrir juste un moment.

“Je t'aime”, dit-il.

Kyle se rapprocha d'Andor et lui murmura quelque chose à l'oreille. Kyra essaya de l'atteindre, de lui demander de ne pas partir mais elle était trop faible pour prononcer les mots.

Alors, Andor partit. Il fonça en la portant sur son dos, Leo à son côté. Kyra essaya désespérément de l'arrêter. Elle ne voulait pas s'enfuir de ce champ de bataille, et elle ne voulait pas non plus que Kyle y reste pour la défendre, car il allait sûrement y mourir.

Pourtant, elle était trop épuisée pour arrêter Andor. Tout ce qu'elle pouvait

faire, c'était se tenir à lui pendant qu'elle traversait la campagne à toute vitesse et partait loin d'ici avachie sur son dos.

Elle trouva la force de regarder une dernière fois le monde qui ondulait derrière elle, par-dessus son épaule. Elle vit Kyle, qui n'était plus qu'un point, à présent. Il était cerné par les armées qui se rapprochaient de lui des deux côtés. Il se tenait là fièrement et levait sa lance, stoïque, prêt à les affronter toutes les deux, prêt à mener une bataille qu'il savait qu'il ne pouvait pas gagner. Kyra sentit son cœur se déchirer en elle. Elle savait qu'il restait derrière pour les distraire et pour qu'ils la laissent tranquille. Elle savait qu'il allait mourir pour la défendre.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Vesuvius menait l'armée des trolls qui chargeait vers les Pandésiens. Il leva haut sa hallebarde et poussa un grand cri de guerre. Il avait soif de sang et il en sentait presque le goût. Ce qu'il voyait lui mettait le feu au cœur : une mer de bleu et de jaune, ces Pandésiens qui étaient assez stupides pour penser qu'ils pourraient arrêter Marda. Il les tuerait tous sans exception.

Alors qu'il approchait, Vesuvius remarqua que, étrangement, ils ne semblaient même pas charger contre ses trolls. Au lieu de ça, ils avaient tous l'air obsédés par l'idée d'attaquer un homme seul. On aurait plutôt dit un garçon, d'ailleurs. Il avait les cheveux longs et dorés, traversait leurs rangs comme un éclair, les attaquait de tous les côtés et ne s'était brièvement interrompu que pour mettre une fille sur un cheval et la faire partir.

C'était une scène déroutante et Vesuvius ne savait pas comment l'interpréter. Qui était ce garçon qui osait affronter une armée de forces pandésiennes ? Qui était la fille qu'il avait sauvée ? Où l'avait-il envoyée ?

De toute façon, rien de tout ça ne comptait; Vesuvius serait ravi de tuer tous ceux qui se dresseraient sur sa route et, s'ils se tenaient sur la route de la capitale, alors, tant pis pour eux. La capitale allait lui appartenir. Bien sûr, son but ultime était de dévaliser la Tour de Kos et de s'emparer de l'Épée de Feu mais Andros était en plein sur sa route et c'était un butin trop précieux pour qu'il n'en tienne pas compte. De plus, ça l'amusait bien trop de détruire ce pays cité par cité.

Bien que la mer de bleu et de jaune qui se trouvait devant lui contienne beaucoup plus d'hommes que son armée de trolls, Vesuvius voulait désespérément se battre contre eux. Tuer ces humains en Escalon avait été trop facile; il avait très envie d'un ennemi digne de ce nom. Cependant, alors qu'il regardait l'étrange bataille se dérouler devant lui, il commençait à se rendre compte que ce garçon, celui qui les battait à plate couture mais perdait lentement ses forces, devait visiblement être important. Sinon, pourquoi l'affronteraient-ils et comment arriverait-il à les repousser ?

Vesuvius comprit que ce garçon devait être un butin très spécial pour Pandésia, ce qui voulait dire qu'il serait aussi un butin spécial pour Marda. Vesuvius admirait les guerriers capables de se battre comme ça; ce garçon avait visiblement plus de tripes que sa piteuse armée de trolls. Il le voulait comme butin. Il voulait qu'il se batte pour sa nation.

“EN AVANT !” hurla Vesuvius.

Vesuvius chargea en avant et leva sa hallebarde. Il salivait en pensant à la bataille, à l'effusion de sang et en entendant derrière lui le martèlement tonitruant de sa nation. Alors qu'ils se rapprochaient, le mystérieux garçon se tourna et Vesuvius ne vit aucune peur dans ses yeux gris brillants, ce qui le surprit. Il n'avait jamais rencontré d'ennemi qui ne tremble pas de peur à la vue de son visage et de son corps grotesques.

Cependant, il y vit bien de la surprise. Après tout, le garçon n'avait certainement pas pu s'attendre à ce qu'une armée de trolls s'attaque à lui, le prenne en sandwich entre eux et l'armée pandésienne. Vesuvius fit un grand sourire et décida de le secouer.

“FLÈCHES !” hurla-t-il.

Docilement, les soldats de première ligne levèrent leur arc, suivirent son ordre et tirèrent.

Vesuvius regarda avec délice le ciel se noircir et la mer de flèches foncer vers le garçon. Il anticipa le moment de la mort du garçon, le moment où il serait percé par des milliers de flèches, et il en cria presque de plaisir. Peut-être allait-il avoir peur, maintenant.

Cependant, quand Vesuvius regarda, il eut la surprise de voir le garçon rester là, stoïque, comme s'il était prêt à accueillir les flèches. Ensuite, à la grande horreur de Vesuvius, le garçon se contenta de bouger le bras au dernier moment et de détourner toutes les flèches. Elles se séparèrent en l'air et tombèrent tout autour de lui. Beaucoup d'entre elles le dépassèrent même et tuèrent des soldats pandésiens.

Vesuvius regardait fixement la scène, éberlué. Il n'avait jamais rien vu de semblable de toute sa vie. Visiblement, ce n'était pas un être humain mais un garçon d'une autre race, ce qui en ferait un butin encore plus précieux.

Le garçon se tourna et regarda fixement Vesuvius comme pour le distinguer et leurs regards se croisèrent. Vesuvius remarqua la férocité du regard du garçon. C'était une férocité qui valait la sienne et sa curiosité s'accrut. Il leva sa hallebarde, courut deux fois plus vite et se dirigea directement vers lui. Il aimait les défis et il avait fini par trouver un adversaire digne d'intérêt.

A seulement quelques mètres, Vesuvius abattit sa hallebarde vers la poitrine du garçon pour le couper en deux. Il sentait déjà la victoire.

Cependant, à sa grande surprise, le garçon fit un pas de côté plus rapide qu'il n'aurait cru, leva son bâton et, au grand étonnement de Vesuvius, le balança vers le haut et fit perdre l'équilibre à Vesuvius. C'était un coup étonnamment puissant, plus puissant que tous les coups que Vesuvius avait jamais reçus.

Vesuvius était sur le dos, voyait trente-six chandelles et avait la tête qui bourdonnait. Il se rendit compte que c'était la première fois qu'on l'avait battu aussi loin qu'il se souvienne. Maintenant, il voulait vraiment savoir qui était ce garçon. Maintenant, il était résolu à capturer ce garçon quel qu'en soit le coût. Il avait besoin de lui, à supposer qu'il arrive à se retenir de le tuer dès maintenant.

Les milliers de trolls de Vesuvius se rapprochaient et cernaient le garçon de tous côtés. Le garçon maniait son bâton et Vesuvius voyait voler des étincelles quand le garçon frappait des hallebardes comme si c'était des cure-dents. Il se retournait, frappait dix de ses trolls à la fois, les ridiculisait. Vesuvius allait se joindre à la mêlée.

Pourtant, avant qu'il ait pu le faire, il fut obligé de se tourner vers les Pandésiens. En effet, il y eut soudain un fracas tonitruant d'armures et d'armes quand la mer de bleu et de jaune rencontra ses trolls. Leur attention détournée du garçon, les deux armées s'affrontèrent. Les humains hurlaient et tombaient pendant que ses trolls, qui étaient deux fois plus grands, levaient leur puissante hallebarde et les coupaient en deux en dépit de leur armure.

Et pourtant, les Pandésiens ne cessaient d'arriver implacablement, comme une armée de fourmis qui ne craignaient pas la mort. C'était une armée d'esclaves avec des commandants sans pitié et ça se voyait. Vesuvius admirait leur discipline, leur indifférence totale pour la vie. Des rangées de Pandésiens fonçaient en avant et leurs rangs se reformaient dès qu'une rangée était tuée.

Un nombre suffisant de Pandésiens arrivait finalement à passer en restant dans leur ligne bien disciplinée et les trolls n'allaient pas tarder à voir tomber leurs effectifs malgré la supériorité de leur taille et de leur force.

Vesuvius se tourna quand une dizaine de soldats pandésiens s'abattit sur lui. Il balança sa hallebarde au moment où s'abattaient leurs épées, fendit en deux quatre épées d'un seul coup puis se retourna et, dans le même mouvement, décapita quatre soldats.

Au même moment, une autre dizaine de soldats lui sauta dessus par derrière. Quand ils le plaquèrent au sol, il se tourna, étendit ses bras immenses et les envoya voler d'un coup. Ensuite, il leur donna des coups de coude au visage, brisa des mâchoires et entendit des os se rompre. C'était un son qui lui apportait beaucoup de joie.

Pourtant, une autre dizaine de soldats apparut, le fit tomber et lui donna des coups de pied au visage et partout au corps. Il ramassa sa hallebarde, se retourna et leur coupa les jambes, en tuant une demi-douzaine de plus.

Alors, une flèche lui passa juste à côté en le ratant à peine.

Ensuite, ce fut une autre.

Puis une autre.

Tout autour de lui, les trolls commençaient à tomber. Quand Vesuvius regarda à l'horizon, il vit onduler une mer de jaune et de de bleu sans fin. Il savait qu'il pourrait en tuer des milliers mais il comprit finalement que ce ne serait pas assez. Ces Pandésiens avaient des *millions* d'hommes. Leur troupes implacables étaient comme une armée de fourmis qui finirait par submerger puis tuer sa nation. Il savait qu'il fallait qu'il batte en retraite. Il n'avait pas le choix. Qu'ils gardent Andros, pour l'instant ! Après tout, le butin le plus précieux, c'était conquérir la Tour de Kos, acquérir l'Épée et baisser le mur des Flammes. Quand il aurait fait ça, cela permettrait à des millions de ses hommes d'entrer en Escalon. Alors, il pourrait mettre fin à cette guerre à ses propres conditions.

Vesuvius fit un geste à ses commandants et ils obéirent à ses ordres. Pour la première fois depuis des années, ils sonnèrent la retraite. C'était un son qu'il trouvait désagréable à entendre.

Bien disciplinés, ses soldats se retournèrent et commencèrent à battre en

retraite. Pourtant, alors qu'il se tournait pour partir, Vesuvius comprit qu'il ne pouvait pas s'en aller sans son butin. Il se retourna vers le garçon, qui attaquait fièrement les Pandésiens et les trolls des deux côtés en décrivant des cercles et en les repoussant. Il voyait que le garçon était épuisé, débordé, que ses pouvoirs s'épuisaient parce qu'il affrontait trop de soldats de deux côtés à la fois. Ce garçon était un héros intrépide.

Vesuvius savait qu'il ne pourrait pas utiliser d'arme normale sur ce garçon et il savait maintenant qu'il ne voulait pas qu'il meure. Il était trop précieux pour ça.

“LE GARÇON !” cria Vesuvius à ses soldats d'élite.

Cent de ses meilleurs trolls se tournèrent et le rejoignirent pour foncer sur le garçon. Ils le cernèrent de tous les côtés en maniant tous une hallebarde.

Le garçon repoussa cet élan de troupes avec sa lance et son bâton magiques, remplissant l'air d'un fort bruit métallique. Aussi frustré qu'il soit, Vesuvius était forcé d'admettre qu'il l'admirait aussi. Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas rencontré de guerrier qu'il admirait vraiment.

Vesuvius comprit rapidement que même ses hommes d'élite ne pourraient pas le battre. De plus, les Pandésiens se rapprochaient et ils n'avaient pas beaucoup de temps. Cependant, il laissa ses hommes se battre pour détourner l'attention du garçon. Cela lui laissa le temps de sortir son filet luathien et de se faufiler derrière le garçon. C'était une arme fabriquée à partir de fils d'origine ancienne qu'il gardait pour les situations très spéciales comme celle-là.

Vesuvius sortit le filet d'un sac qui lui pendait à la taille, se rua en avant et, quand il arriva derrière le garçon, le jeta en l'air. Le filet se déploya en produisant un sifflement surnaturel comme s'il était vivant, et Vesuvius le regarda joyeusement se déployer et s'abattre sur le garçon. Il l'enchevêtra, se rétrécit de façon magique, se resserra autour de lui en l'enveloppant et en lui attachant les bras. En quelques moments, le garçon tomba au sol, incapable de bouger.

Il était à lui.

Ravi, Vesuvius saisit son butin par la taille et le jeta sur son épaule.

“RETRAITE !” ordonna-t-il.

Il se retourna et courut à toute vitesse, suivi par sa nation de trolls. La Tour de Kos était quelque part au sud, le Doigt du Diable était devant lui et maintenant, avec son nouveau butin, sa nouvelle recrue, plus rien ne pourrait l'arrêter.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Ra le Glorieux et Suprême descendait vers les cachots d'Andros accompagné d'une vingtaine de membres de son entourage. Alors qu'il descendait les étages les uns après les autres, ses bottes résonnaient sur l'escalier en pierre en colimaçon. Il atteignit l'étage le plus bas et parcourut de sombres couloirs en pierre seulement éclairés par de lointains rayons de lumière du soleil, passant devant des rangées de barreaux en fer. Ces cachots ressemblaient à la plupart de ceux qu'il avait visités : certains des prisonniers se ruaient en avant en hurlant alors que d'autres restaient muets en bouillonnant de rage. Ra aimait les cachots. Ils lui rappelaient le caractère absolu de sa puissance, le fait que le monde entier lui était soumis.

Ra avança dans les halls sans tenir compte des prisonniers qu'il voyait. Il ne s'intéressait qu'à une seule personne : le dernier prisonnier dans la dernière cellule. Ra s'était arrangé à ce que Duncan soit enfermé dans la partie la plus profonde et la plus sombre des cachots. Après tout, il voulait avant tout chose briser cet homme.

Ra passa d'un couloir à l'autre jusqu'à ce qu'il passe devant la dernière des cellules et atteigne une toute dernière cellule tout au fond. Il se mit devant elle et hocha la tête. Plusieurs de ses serviteurs se précipitèrent en avant et la déverrouillèrent pour lui.

Les grandes portes en fer s'ouvrirent lentement en grinçant.

“Laissez-moi seul”, ordonna Ra à ses hommes en se tournant vers eux.

Son entourage se retourna et repartit dans les couloirs, hors de sa vue.

Ra entra dans la cellule et la porte se referma derrière lui en claquant. Il faisait beaucoup plus sombre là-dedans. Alors qu'il avançait dans l'obscurité peuplée par le son de l'eau qui gouttait et des rats qui détalait, là, dans un coin sombre, il vit l'homme qu'il était venu voir. Duncan. Le chef de la grande rébellion, l'homme que l'on disait être l'un des plus grands guerriers du monde entier, était assis là.

Comme il avait l'air pitoyable. Il était assis là, entravé, par terre, comme un chien. Il ne bougeait pas et avait quasiment les yeux fermés par toutes les raclées qu'il avait reçues. Ra poussa un soupir. Il avait espéré trouver un adversaire plus redoutable que ça. Ne restait-il personne d'aussi fort que lui dans le monde ?

Et pourtant, quand Ra approcha, Duncan leva les yeux dans la lumière des torches, regarda Ra droit dans les yeux et Ra reconnut quelque chose dans son regard, de la fierté, de la bravoure, du courage. Cela l'impressionna. C'était un regard que Ra ne voyait que rarement et qu'il aimait voir à l'occasion. Il se sentit immédiatement proche de cet homme, bien qu'il soit son ennemi. Peut-être se révélerait-il moins décevant qu'il ne l'avait pensé.

Ra s'arrêta à un mètre ou deux de Duncan, le dominant de sa hauteur. Il savoura le silence, la sensation que lui donnait le contrôle qu'il exerçait sur

lui.

“Sais-tu qui se trouve en face de toi ?” demanda Ra d'une voix autoritaire et tonitruante qui résonna sur les murs de la cellule.

Ra attendit de nombreuses secondes mais Duncan ne répondit pas.

“Je suis le Grand et Saint Empereur de Pandésia, Sa Majesté Ra. Je suis la lumière du soleil, les rayons de la lune et le berceau des étoiles. C'est un grand honneur que de se retrouver en ma présence, un honneur que peu de gens peuvent se vanter de recevoir dans leur vie. Quand j'entre dans une pièce, les gens se lèvent et se prosternent devant moi; qu'ils soient enchaînés ou pas, ils baissent le visage vers le sol. Maintenant, tu vas te prosterner devant moi ou mourir.”

Un long silence suivit. Finalement, Duncan leva les yeux et le fixa avec irrévérence.

Ra resta là et attendit impatiemment. Il voulait absolument que le dernier homme ayant survécu après lui avoir manqué de respect lui en témoigne maintenant. Si Duncan se prosternait devant lui, ce serait comme si Escalon se prosternait devant lui et cela montrerait à Ra qu'il ne restait plus dans ce pays une seule âme qui ose le défier.

Pourtant, à sa grande fureur, Duncan ne se prosterna pas.

Finalement, Duncan se racla la gorge.

“Je ne me prosterne devant personne”, dit Duncan d'une voix faible.

“Devant aucun homme, devant aucun dieu. Et toi, tu n'es certainement pas un dieu. Si tu attends que je me prosterne devant toi, tu vas attendre très longtemps.”

Ra rougit. Il n'avait jamais eu à faire face à une telle insolence.

“Es-tu prêt à affronter ta mort ?” demanda Ra.

Duncan le regardait fixement, imperturbable.

“J'ai affronté la mort à de nombreuses reprises”, répondit-il. “C'est une amie familière. Tous ceux que j'aime sont morts. Maintenant, j'accueillerais volontiers la mort comme un soulagement.”

Ra vit l'étincelle dans les yeux de cet homme et sentit qu'il était sincère. Il entendit l'autorité dans sa voix, l'autorité d'un homme qui avait commandé des hommes, et cela lui donna encore plus de respect pour lui.

Ra se racla la gorge et poussa un soupir.

“Je suis venu ici”, répondit-il, “pour voir le visage de mon ennemi. Pour que tu sois le premier à savoir ce que j'ai fait de l'ex-grandeur de ton pays. Maintenant, il est entièrement entre mes mains. Tout le monde a été subjugué. Jusqu'au dernier village et jusqu'à la dernière cité. Nous poursuivons maintenant ta fille, Kyra, et elle sera bientôt à nous. J'aurai beaucoup de joie et de fierté à en faire mon esclave personnel.”

Ra fit un grand sourire quand il vit la colère apparaître brusquement sur le visage de Duncan. Finalement, il était parvenu à l'atteindre.

“Tes grand guerriers sont tous tués ou capturés”, poursuivit Ra pour le faire souffrir, “et il ne reste rien de l'Escalon d'autrefois. Bientôt, ce ne sera

même plus un souvenir, car je le renommerai. Ce ne sera plus qu'un avant-poste ordinaire de Pandésia. Ton nom, tes exploits, tes guerriers, la vie que tu as vécue, tout cela sera effacé des livres d'histoire. Tu ne seras plus rien, même pas une coquille vide, même pas un souvenir. Quand à ceux qui se souviennent de toi, ils seront tous morts, eux aussi.”

Ra sourit, incapable de retenir sa joie.

“Je suis venu ici parce que je voulais voir quelle tête tu ferais après que je t'aie dit tout ça”, conclut-il.

Il y eut un long silence. Ra attendait, tremblant d'anticipation, voyant toute une gamme d'émotions tourbillonner sur le visage de Duncan.

Finalement, Duncan répondit.

“Je n'ai pas besoin de souvenirs”, dit-il d'une voix rauque mais encore irrévérencieuse. “Je n'ai pas besoin de livres d'histoire. Je sais quelle vie j'ai vécue. Je sais *comment* j'ai vécu, et les gens qui ont vécu avec moi le savent eux aussi. Que je sois mort ou oublié compte peu pour moi. Tu dis que tu as tout emporté. Pourtant, tu oublies une chose : notre esprit reste intact et ça, personne ne pourra jamais le prendre. C'est la seule chose que tu ne posséderas jamais. Et la colère que cela t'inflige, c'est ce qui me réjouira quand je mourrai.”

Ra se sentit violemment submergé par la rage. Il inspira profondément et regarda cette irrévérencieuse créature d'un air renfrogné.

“Au matin”, dit Ra en tremblant de colère, “quand ils viendront pour t'emmener à ton exécution, tu te tiendras sur la place publique et tu proclamera à tous les citoyens d'Andros que tu as eu tort, que je suis le chef suprême, que tu t'en remets à moi. Si tu le fais, je ne te torturerai pas et tu mourras vite et sans douleur. Si tu es convaincant, je pourrai même te laisser en vie et te rendre le droit de régner sur ton pays.”

C'était le moment où Ra s'attendait à ce que Duncan, comme tous ses autres prisonniers dans tous ses autres pays, finisse par céder.

Pendant, à la grande surprise de Ra, Duncan continua à la fixer avec irrévérence.

“Jamais”, répondit Duncan.

Ra lui adressa un regard furieux. Possédé par la rage, il tira son épée et la leva en tremblant des mains. Ce qu'il voulait le plus, c'était décapiter Duncan à l'instant même. Pourtant, il se força à se retenir, car il préférait le voir se faire torturer en public.

Ra jeta son épée par terre et elle atterrit avec un bruit métallique. Il se retourna et sortit furieusement de la cellule. Il était impatient que l'aube arrive, que Duncan meure et qu'Escalon lui appartienne.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Kavos arpentait l'enclos au milieu de la foule de soldats, Bramthos, Seavig et Arthfael à côté de lui. Ils étaient tous prisonniers de guerre et ils voulaient tous désespérément s'évader. A côté de lui se trouvaient des centaines d'hommes, ses hommes, les hommes de Duncan, les hommes de Seavig, tous de fiers et nobles soldats qui avaient suivi Duncan à la guerre et avaient été obligés de se rendre. Il avait peine à concevoir qu'ils en étaient arrivés là, qu'ils étaient tous à la merci de Pandésia.

Kavos enrageait. Ça avait été une erreur de se rendre à ces Pandésiens. Ils auraient mieux fait de mourir au combat. Ils avaient été séparés de Duncan et Kavos s'inquiétait en se demandant ce qui avait pu lui arriver. Était-il vivant ? Mort ? Est-ce qu'on le torturait ?

Kavos ne s'était jamais rendu une seule fois dans sa vie, quelles que soient les circonstances et, cette fois-ci, il ne l'avait fait qu'à contrecœur. Il ne l'avait fait que parce que Duncan le lui avait ordonné, n'avait déposé les armes que parce que des milliers d'autres soldats l'avaient fait eux aussi. Ils avaient tous été rassemblés dans cet enclos situé en dehors de la capitale pour y attendre leur destin jour après jour, à perpétuité. Allaient-ils être relâchés ? Y aurait-il une amnistie ? Seraient-ils intégrés de force à l'armée pandésienne ? Ou est-ce que Pandésia attendait de les exécuter tous ?

Kavos faisait les cent pas tous les jours, attendant d'être renseigné sur leur destin. Il regardait les milliers de soldats désespérés enfermés là-dedans, debout, assis ou en train de faire les cent pas, détenus dans cette énorme cour en pierre fermée par des barres en fer situées de tous les côtés. Ils étaient à un kilomètre de la capitale. Quand il regardait, il voyait le drapeau pandésien flotter au-dessus des portes de la cité, bien visible. Il brûlait d'impatience. Il voulait juste une autre chance d'attaquer hardiment les Pandésiens. Peu lui importait de mourir ce faisant : il ne voulait simplement pas mourir comme ça.

Plus que tout, Kavos voulait trouver et libérer Duncan. Duncan était un homme bon et un bon seigneur de guerre, qui avait seulement commis l'erreur d'être trop confiant, de prendre les promesses des hommes pour argent comptant. Tous les hommes n'étaient pas comme lui.

“Tu crois qu'ils sont encore en vie ?” dit une voix.

Kavos se tourna et vit Seavig qui se tenait à côté de lui et le regardait l'air préoccupé. Kavos soupira.

“Duncan n'est pas né pour mourir”, dit-il.

“La mort n'a aucune prise sur lui”, ajouta Bramthos en venant à côté de lui. “Il lui a échappé trop de fois. S'il meurt, alors, ce qu'il y a de mieux en nous mourra avec lui.”

“Pourtant, ses fils ont été tués”, intervint Seavig. “Cela pourrait lui enlever son désir de vivre.”

“C'est vrai”, dit Arthfael en les rejoignant. “Pourtant, il a un autre fils pour lequel il peut vivre. Et une fille.”

“Alors, est-ce qu'on reste ici à attendre ?” demanda Bramthos. “On attend que les Pandésiens décident de notre avenir ? Décident de venir nous tuer tous ?”

Ils se regardèrent les uns les autres, mal à l'aise.

“Ils ne nous tueront pas”, dit Seavig. “S'ils devaient nous tuer, ne l'auraient-ils pas déjà fait ?”

Ils regardaient tous Kavos et ce dernier haussa les épaules.

“Peut-être pas”, répondit Kavos. “Après tout, ils ont intérêt à nous tuer en public.”

“Ou à nous réduire en esclavage”, ajouta Arthfael, “à nous disperser dans leurs armées et à nous envoyer outre-mer.”

Alors qu'ils se tenaient tous là, soucieux, un cri de joie fendit brusquement l'air. Kavos et les autres se tournèrent, regardèrent par les barres en fer et virent au loin un grand groupe de soldats pandésiens qui poussaient des cris de joie en agitant la bannière de Pandésia. Kavos regarda les soldats radieux en se demandant ce qui se passait.

Il appelèrent le garde qui se tenait juste au-delà du mur.

“Que s'est-il passé ?”

Le soldat se retourna et lui sourit.

“Félicitations”, dit le soldat. “Ton Roi est mort.”

Kavos se sentit un creux au ventre et se creusa la cervelle en essayant de comprendre. Est-ce qu'il parlait de Duncan ?

Alors, soudain, il comprit : Enis. L'usurpateur.

“Aucun de nous n'est en sécurité”, dit Seavig. “S'ils l'ont déjà tué, alors, ils ne vont sûrement pas nous épargner.”

Ils se regardèrent tous les uns les autres d'un air sombre. Kavos savait que Seavig avait raison. Ils ne respectaient pas les règles du droit. La mort allait tous venir les chercher.

“La nuit tombe”, dit un autre en regardant les torches que l'on allumait dans le soleil couchant. “Peut-être nous tueront-ils aussi demain.”

“Dans ce cas, on ne va pas leur en donner la chance”, dit Kavos qui était en train d'avoir une idée.

Ils le regardèrent tous.

“Nous n'avons pas d'armes”, dit Seavig. “Que pouvons-nous faire ?”

“Nous avons nos mains”, répondit Kavos. “Et nous avons notre esprit. Parfois, c'est tout ce dont on a besoin.”

Ils le regardèrent d'un air perplexe et Kavos, dont l'idée prenait forme, marcha vers les barreaux de la cellule.

“Eh, toi !” dit-il en rappelant le garde. “On a besoin d'aide !”

Le garde pandésien, qui faisait les cent pas au loin, regarda dans sa direction d'un air soupçonneux.

“De quelle aide peux-tu bien avoir besoin ?” demanda-t-il.

“J’ai ici une chose”, improvisa-t-il, “que Ra le Suprême sera impatient de voir.”

Le garde plissa le front puis se tourna et approcha. Il s’arrêta à un mètre ou deux.

“Si tu me fais perdre mon temps”, dit-il d’un ton bourru, “je vous tuerai, toi et tes amis.” Il le regarda d’un air renfrogné. “Alors, qu’est-ce que c’est ?”

Kavos déglutit et réfléchit au quart de tour. Il avait besoin que le garde reste près de lui.

“Tu peux la lui apporter toi-même et être le héros”, dit Kavos. “Tous ce que je veux en échange, c’est plus de provisions.”

“Tu auras de la chance si je ne te tue pas”, dit le garde d’un ton sec. “Maintenant, montre-moi cette chose.”

Kavos se souvint soudain du bijou qu’il avait dans sa sacoche, celui que sa femme lui avait donné avant qu’il ne parte à la guerre. Il sortit un morceau de tissu de son sac, le déplia et exhiba un rubis rouge étincelant.

Comme Kavos l’espérait, le garde intrigué s’avança et s’arrêta devant les barreaux en fer.

“Fais-le passer”, dit-il d’un ton autoritaire.

“Bien sûr”, répondit Kavos.

Kavos tendit la main avec le bijou, le fit passer entre les barreaux et, quand le garde tendit la main, Kavos lâcha le bijou. Le garde s’accroupit pour le ramasser et, quand il le fit, à travers les barreaux, Kavos lui envoya au visage un coup de pied aussi fort qu’il le pouvait et qui l’assomma.

On entendit un bruit soudain quand tous les prisonniers autour de lui se ruèrent en avant, frénétiques. Kavos tendit les bras au travers des barreaux et saisit le corps, qu’il réussit tout juste à atteindre. Ensuite, il le tira vers lui, tendit la main vers la ceinture du gardien et saisit ses clefs. Autour de lui, tous les hommes poussèrent des cris de joie et ils déverrouillèrent rapidement la porte de leurs mains tremblantes.

La lourde porte en fer grinça quand ils la poussèrent.

Kavos s’arrêta à la porte de la cellule, regarda à l’extérieur et vit au loin des Pandésiens qui, heureusement, ne les avaient pas encore repérés. Tous les prisonniers s’arrêtèrent à la porte, derrière lui, hésitants. Kavos se tourna vers eux.

“Soldats”, cria-t-il, “nous sommes désarmés. Nous avons le choix. Nous pouvons fuir et rentrer à la maison, nous échapper de la capitale et aller aussi loin et aussi vite que possible, ou nous pouvons faire ce que font les guerriers, ce que font les hommes d’Escalon : tuer ces envahisseurs, leur prendre leurs armes et sauver notre commandant ! Nous mourrons probablement en essayant mais nous mourrons avec honneur ! Êtes-vous avec moi ?!”

Ils poussèrent un grand cri de joie. Comme un seul homme, les prisonniers se précipitèrent par la porte tels une force unie, tous partis pour affronter les Pandésiens, tous prêts à se battre jusqu’à la mort. Ils mourraient sur ce champ de bataille ou reconquerraient Andros.

Attends-nous, Duncan, pensa Kavos. Nous venons te chercher.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Aidan se tenait avec Motley en haut de la scène improvisée, une énorme plate-forme en bois au centre d'Andros, et il regardait la mer de visages. Il se tenait là, figé. Pour la première fois de sa vie, il avait le trac. Il n'avait jamais approché de scène, n'avait même pas rencontré d'acteur avant de faire la connaissance de Motley et, alors qu'il se tenait là en tant que membre de la troupe et regardait la foule, regardé par tout le monde, il ne s'était jamais senti aussi complexé de toute sa vie. Il voulait se recroqueviller et mourir.

Alors qu'il se tenait là, incapable de se souvenir de son texte, Aidan ressentait pour la première fois du respect pour les acteurs. Il comprenait que c'étaient d'intrépides guerriers à leur façon. Pour affronter cette foule d'inconnus, il fallait du courage, plus de courage qu'il n'en avait, encore plus de courage qu'il n'en fallait à son père et à ses hommes pour lever l'épée.

Motley se tourna vers lui, visiblement contrarié, et lui répéta son texte :
“Crois-tu vraiment qu'Escalon puisse le servir ?” l'incita-t-il à dire.

Aidan était figé sur place. Le monde tel qu'il le connaissait ralentissait. Dans un coin de la scène, il voyait plusieurs acteurs jongler avec des balles multicolores et, dans un autre coin, plusieurs autres acteurs faire tourner des torches enflammées au travers de la scène. Il savait qu'il avait un rôle dans cette pièce mais il n'aurait pu se souvenir de ce que c'était même si sa vie en avait dépendu.

Finalement, Motley sembla comprendre qu'Aidan avait un trou de mémoire car il s'avança et plaça une main sur l'épaule d'Aidan.

“Je vois que oui”, dit Motley à la foule d'une voix tonitruante en lui sauvant la mise. “Je suis heureux de servir le Suprême et Saint Ra, comme nous tous. Il a glorifié notre patrie en lui rendant visite. Ne le penses-tu pas ?”

Aidan savait que c'était sa réplique, qu'il était supposé dire quelque chose, mais il avait oublié ce que c'était. Il sentait que tous les yeux étaient rivés sur lui et il aurait voulu être invisible. Il comprenait maintenant que c'était un plan idiot de s'imaginer qu'ils allaient pouvoir utiliser leur divertissement pour distraire les Pandésiens, pour s'introduire au cœur de la capitale, se rapprocher de son père et le sauver. Ça les avait rapprochés mais Aidan ne voyait pas comment ça allait pouvoir marcher. Cette idée leur avait permis d'accéder au centre de la capitale et Motley avait eu raison : on aurait dit qu'ils avaient capturé l'attention de toute la cité. C'était la distraction dont il avait besoin. Pourtant, avec tous ces yeux rivés sur lui, il ne pouvait se souvenir ce qu'il était supposé faire.

“Oui”, dit-il finalement d'une voix mal assurée.

La foule éclata de rire en se rendant visiblement compte qu'Aidan avait oublié son texte et Aidan rougit; il ne s'était jamais senti aussi humilié.

“Et tu le serviras toujours ?” insista Motley en lui faisant un 'oui' discret de la tête.

“Oui”, répéta Aidan.

Motley se tourna vers la foule et sourit.

“Voilà un grand bavard !” cria-t-il.

La foule rugit de rire.

Un groupe d'acteurs se rua soudain en avant et les rejoignit sur scène, jonglant avec des torches et signalant que cette partie de la pièce était terminée. Quand ils le firent, Motley fit un geste à Aidan, qui se rua vers lui.

“C'est le moment, maintenant”, murmura Motley de manière pressante.
“Dépêche-toi !”

Aidan revint brusquement au moment présent, se souvint de leur plan directeur, de la raison initiale pour laquelle ils étaient venus ici. La foule distraite, il s'en alla furtivement et rapidement en se cachant derrière les nouveaux acteurs et sortit par l'arrière de la scène.

Aidan avait le cœur qui battait la chamade. Il s'éloigna précipitamment de la scène, bondit vers le bas, heurta violemment le sol et trébucha. Il se releva à toute vitesse et courut vers un coin sombre situé derrière la scène où il se reprit, respirant avec difficulté, transpirant.

Il regarda partout, les paumes moites, en essayant de se souvenir du plan. Il avait peine à réfléchir de façon cohérente.

Son père. Les cachots. Les gardes

Blanc, qui attendait dans la pénombre qui jouxtait la scène, vint immédiatement à côté de lui. Aidan s'agenouilla devant lui et lui caressa la tête.

“Tu restes ici, mon garçon”, dit-il. “Je ne peux pas t'emmener là où je vais. Attends Motley. Il t'emmènera.”

Blanc lui lécha le visage en guise de réponse.

Aidan comprit qu'il n'avait plus de temps à perdre. Il repassa brusquement à l'action. Excité de se rendre compte que son père était très près, il avait le cœur qui battait la chamade. Il fonça dans des ruelles sombres, suivit un itinéraire sinueux dans les ruelles d'Andros et se dirigea au loin vers le bâtiment bas en pierre qui, savait-il, contenait les cachots.

Il s'arrêta finalement à côté et s'accroupit dans l'ombre, respirant avec difficulté. Il regarda autour de lui et observa un soldat pandésien qui montait la garde aux portes imposantes qui menaient aux cachots. Aidan se creusa la cervelle en se demandant comment passer devant le garde. Il avait espéré que, comme toute la cité regardait la pièce, les gardes le feraient eux aussi, mais il s'était trompé. Il ne pouvait pas vaincre cet homme et il ne voyait pas de moyen de passer à côté de lui.

Aidan réfléchit intensément et comprit qu'il fallait qu'il détourne l'attention du gardien. Il baissa la main et sentit la poche pleine de pièces d'argent qu'il avait à la taille. C'étaient les pièces que Motley lui avait données, au cas où. Il se rapprocha discrètement le long du mur et, quand il ne fut plus qu'à un mètre ou deux du garde, il tendit la main et lança la poche de toutes ses forces.

Elle atterrit dans la cour, à trois mètres du garde. Les pièces en argent se répandirent et tintèrent partout sur les pavés.

Le soldat bondit. Il se rua vers le bruit et Aidan retint son souffle pendant que le garde regardait autour de lui d'un air soupçonneux.

C'était sa chance. Aidan fonça vers la porte ouverte, le cœur battant la chamade. Il commençait à passer précipitamment la porte quand, soudain, il entendit des pas juste derrière lui et sentit une main rude se poser sur son épaule. Il sentit qu'on le tirait en arrière, se retourna et vit le visage furieux du soldat pandésien en armure bleue et jaune qui le fixait du regard.

“Où crois-tu aller ?” dit-il d'un ton autoritaire. “Qui es-tu ?”

Aidan se tenait là, muet. Il ne savait pas quoi dire.

Le soldat se rapprocha, tira un poignard de sa taille et commença à le lever. Aidan eut un mouvement de recul en se rendant compte que ça allait mal se terminer. Il n'avait aucune échappatoire et ne savait pas quoi dire.

“Tu essayais de t'introduire dans les cachots. Pourquoi ?” demanda le soldat d'un ton autoritaire. “Tu essayais de sauver quelqu'un, hein ? Qui ?”

Aidan se débattit pour se libérer mais en vain. Le soldat était trop fort. Il leva son poignard et se prépara à trancher la gorge à Aidan, qui était certain que son heure était venue. Ce qui le faisait le plus souffrir, ce n'était pas l'idée de la mort mais plutôt celle d'être si près de libérer son père et d'échouer.

Aidan repéra du mouvement du coin de l'œil puis tout se passa très vite; il vit de longs cheveux blonds vénitiens, puis une fille de petite taille qui saisissait le bras du soldat et lui brisait le poignet. Le soldat hurla et laissa tomber son poignard.

La fille le saisit immédiatement et, d'un mouvement rapide, le lui plongea dans le cœur.

Le soldat eut un hoquet de surprise et tomba à genoux avec une expression choquée. On aurait dit qu'il était moins surpris de mourir que de constater qu'une jeune et petite fille avait réussi à le tuer. La fille retira le poignard et lui trancha rapidement la gorge. Le soldat tomba au sol face contre terre, mort.

Aidan se tenait là, sidéré. Il se rendait qu'on venait de lui sauver la vie et ne comprenait ni pourquoi ni qui était cette personne. Elle se tourna vers lui et, quand il la regarda de près, il commença à reconnaître la fille à ses traits. Sous la crasse qui lui recouvrait le visage et les vêtements, elle était d'une beauté désarmante, avait à peu près le même âge que lui, des yeux bleus étincelants et les pommettes saillantes. Il la connaissait mais n'arrivait pas à se souvenir où il l'avait rencontrée.

“Tu ne te souviens pas de moi ?” demanda-t-elle.

Aidan secoua la tête en essayant de se souvenir.

“Tu m'as aidée un jour”, dit-elle. “Tu m'as donné tes pièces.”

Elle tendit un sac de pièces d'or et, soudain, il se souvint. La petite mendicante. Celle à laquelle il avait donné tout son argent. *Cassandra*.

Elle sourit.

“Je pensais ce que j'avais dit”, dit Cassandra, “quand j'avais dit que je te revaudrais ça. On est quittes, d'accord ?”

Aidan la regarda avec énormément de gratitude, sans savoir quoi dire. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vit que la porte vers les cachots était ouverte et comprit que c'était sa chance.

“Est-ce que la plupart des gens n'essaient pas plutôt de *s'enfuir* des cachots ?” demanda-t-elle avec un sourire narquois.

“Mon père est là-dedans”, répondit Aidan à la hâte.

“Et tu crois vraiment que tu vas le libérer ?” demanda-t-elle. “Qu'il ne sera pas gardé ?”

Quand elle prononça ces mots, Aidan comprit à quel point son plan était stupide. Cependant, c'était trop tard, maintenant. Il n'y avait pas d'autre possibilité.

Il haussa les épaules.

“Il faut que j'essaie”, dit-il en se préparant à y aller. “C'est mon père.”

Elle l'examina de près comme si elle se demandait s'il était fou puis, finalement, elle secoua la tête.

“Dans ce cas, c'est bon”, dit-elle. “Faisons-le.”

Aidan en écarquilla les yeux de surprise.

“Pourquoi m'aiderais-tu ?” demanda-t-il.

Elle lui sourit.

“J'aime le risque” dit-elle, “et j'aime la cause. Et je déteste *vraiment* les Pandésiens.”

On entendit un grand bruit. Aidan se tourna et vit par-dessus son épaule une dizaine de soldats pandésiens venir de la cour et se précipiter directement vers eux. Il regarda vers les cachots et fut horrifié de voir une autre dizaine de soldats charger de l'autre côté.

Il se tourna et regarda Cassandra. Elle le regarda elle aussi, tout aussi horrifiée.

Ils étaient piégés.

CHAPITRE VINGT-SIX

Kyra marchait lentement dans le brouillard. Les armes tirées sur le côté, elle entra dans un sentier forestier obscur. Elle passa des arbres bas et épais aux branches noueuses dont les circonvolutions semblaient vouloir l'attraper. Les branches créaient une voûte, un sentier qui lui recouvrait la tête et menait toujours plus profondément dans l'obscurité et le brouillard. C'était un sentier qu'elle avait l'impression d'avoir toujours parcouru.

Le sentier s'ouvrit et Kyra se retrouva dans une petite clairière où le brouillard était plus épais. Devant elle se dressait un petit cottage en pierre à l'intérieur duquel vacillait la lumière d'une torche, comme un phare au milieu du brouillard qui s'épaississait. Kyra se demanda qui pouvait se trouver à l'intérieur, qui pouvait vivre dans un endroit aussi inquiétant, ici, au milieu de nulle part, à l'intérieur d'une mystérieuse forêt ancienne.

Lentement, sa porte en chêne usée par le temps s'ouvrit en craquant et il en sortit une silhouette qui se tint devant elle en la regardant fixement à seulement un mètre ou deux. Kyra cligna des yeux et eut peine à les croire. C'était *elle*. Elle se trouvait en face d'*elle-même*.

Debout face à elle se tenait un parfait sosie d'elle-même, qui clignait des yeux elle aussi. C'était la chose la plus effrayante que Kyra ait jamais vue.

“Es-tu digne ?” demanda son sosie.

Kyra le regardait fixement en s'interrogeant. C'était son visage qu'elle regardait fixement; c'était sa voix, ses gestes, son corps, et elle ne savait pas comment répondre.

“Es-tu digne ?” répéta la fille.

“Je ne comprends pas”, répondit Kyra.

“Es-tu digne de devenir la guerrière qu'Escalon a besoin que tu sois ?” demanda la fille.

Kyra cligna des yeux, perplexe.

“Je suis digne”, répondit finalement Kyra.

La fille tira soudain un bâton et Kyra eut la surprise de voir que c'était le sosie du sien. Kyra tendit le bras vers son propre bâton mais la fille chargea soudain et l'attaqua.

Kyra bloqua l'attaque. Le bruit du métal résonna dans la forêt et la fille chercha à la frapper à plusieurs reprises. Elles se battaient tous les deux et, comme elles étaient de force parfaitement égale, l'une repoussait l'autre dans la clairière puis reculait à son tour et aucune des deux n'arrivait à prendre l'avantage. Elles anticipaient tous les coups et aucune des deux n'arrivait à trouver d'ouverture.

Trempée de sueur, Kyra se sentit prisonnière d'une bataille qui semblait ne jamais devoir prendre fin. Elle comprenait qu'elle se battait contre elle-même et qu'elle ne savait pas comment s'y prendre.

Juste au moment où elle se disait que le combat ne cesserait jamais, Kyra

baissa juste un peu son bâton et, soudain, à sa grande surprise, son adversaire lui fit sauter son bâton de la main. Son sosie dévissa le bout de son bâton et dénuda une lame. Soudain, elle s'avança et poignarda Kyra au ventre.

Kyra eut un hoquet de surprise. La douleur était si sévère qu'elle ne pouvait même pas parler.

“Es-tu digne ?” demanda la fille en la regardant fixement dans les yeux.

Kyra eut un hoquet de surprise en la regardant fixement elle aussi sans dire un mot. Elle savait qu'elle mourait.

Kyra se redressa en hurlant, couverte d'une sueur froide, et elle se mit la main au ventre. Elle respirait avec difficulté et s'inspectait tout le corps. Il lui fallut plusieurs minutes pour se rendre compte qu'elle avait rêvé.

Kyra se passa la main sur le ventre et elle ressentit encore la douleur de son rêve, comme si elle était réelle. Elle se massa le ventre en essayant de trouver la blessure et fut déroutée de n'en trouver aucune.

Kyra sentit qu'elle était allongée sur quelque chose d'inconfortable. Elle regarda vers le bas et vit de la pierre dure sous elle. Le corps douloureux, elle se redressa, se tourna dans tous les sens et regarda tout autour d'elle en se demandant où elle était, désorientée. C'était le crépuscule et, alors qu'elle scrutait le paysage tout à fait inconnu dans la lumière, il lui fallut quelques moments pour se rendre compte qu'elle était dans un endroit où elle n'était jamais allée auparavant. Elle cligna des yeux plusieurs fois en essayant de se souvenir.

Elle se souvint d'une bataille, de s'être battue contre les Pandésiens, d'avoir essayé d'atteindre Andros, de sauver son père. En infériorité numérique, elle avait été cernée et s'était affaiblie. Elle se souvint d'avoir été renversée, d'avoir perdu conscience, et puis ... Kyle était apparu. Il l'avait aidée.

Kyra se souvint vaguement qu'on l'avait mise sur le dos d'Andor et, quand elle entendit un grognement, elle se retourna brusquement. Son cœur bondit de joie quand elle vit Andor qui broutait un carré de mousse à environ trois mètres; en même temps, elle sentit une fourrure douce s'appuyer contre elle, regarda vers l'autre côté et trouva Leo qui lui léchait la paume. Elle était soulagée de voir que ses vieux amis étaient ici, avec elle.

Elle comprit que Kyle l'avait sauvée. Il l'avait mise sur Andor et l'avait éloignée du champ de bataille. Mais pour aller où ?

Kyra se sentit coupable à l'idée d'avoir abandonné Kyle là-bas, de l'avoir laissé repousser les deux armées tout seul. Il ne pouvait pas y survivre et il avait dû le savoir. Il était resté derrière pour leur détourner l'attention, pour qu'elle puisse s'enfuir sans danger. Il s'était sacrifié pour qu'elle puisse vivre. L'idée la tuait. Elle aurait tout donné pour revenir là-bas maintenant et se retrouver à ses côtés.

Kyra regarda autour d'elle et, quand le brouillard s'éclaircit, elle vit qu'elle se tenait au milieu d'une quantité illimitée de statues en pierre qui s'écroulaient et de murs qui s'écroulaient. Elle comprit que c'était l'immense ruine d'une

ancienne cité qui n'existait plus. Seules les fondations en subsistaient. C'était un endroit sinistre et abandonné, un endroit hanté. Il avait été parfaitement préservé dans sa totalité, épargné depuis des milliers d'années et, d'une façon ou d'une autre, il donnait l'impression de traverser un cimetière.

Kyra se tenait là en se demandant où elle était. C'était l'endroit le plus étrange qu'elle ait jamais visité, un endroit qui n'avait visiblement pas reçu de visiteurs depuis des milliers d'années, le plan d'une cité qui avait été magnifique. Quant à Kyra, elle ne s'était jamais sentie aussi seule qu'en se tenant au milieu de ces ruines.

Kyra fit un premier pas. Elle ne voyait que des ruines de tous côtés et se rendait compte qu'elle était loin de tout et qu'il faudrait qu'elle se fraie un chemin dans cette cité. Les cailloux craquaient sous ses pieds alors qu'elle marchait lentement dans les décombres, Leo à côté d'elle et Andor derrière. Elle regarda autour d'elle et fut stupéfaite par la taille de cet endroit. Cette cité était mystérieuse, époustouflante et s'étendait sur des kilomètres de tous les côtés. Kyra entendait faiblement le ressac lointain et, à l'horizon, voyait l'immense Mer du Chagrin et ses vagues qui venaient mourir sur les falaises loin en dessous. Cette cité était perchée en altitude, sur un plateau et au bord de l'océan.

Kyra regardait tout en marchant, en caressant la pierre lisse et ancienne de la main, extrêmement reconnaissante d'être en vie. Elle avait mal à chaque pas, toutes sortes de douleurs lui rappelaient la bataille mais elle n'était pas morte et elle le devait à Kyle.

Quand elle passa sous une arche de pierre en ruine, une ancienne porte, elle se tourna, leva les yeux et vit au loin le seul bâtiment élevé de la cité qui soit resté debout et qui se dressait plus haut que tout le reste. Il ressemblait à un grand temple en pierre. Certains de ses murs s'effondraient et il était flanqué des deux côtés par des statues de pierre de trente mètres de haut qui représentaient des femmes avec une coiffure de laurier, les bras étendus et les paumes levées vers le ciel. On aurait dit un lieu saint.

Kyra comprit soudain : le Temple Perdu. Le lieu de naissance de sa mère. L'ex-capitale d'Escalon. Elle y était arrivée.

Kyra sentait que cet endroit avait quelque chose de spécial, une énergie mystérieuse qui flottait dans l'air. C'était comme une vapeur qui s'accrochait à tout, à la crasse, aux pierres. Elle sentait que c'était un endroit de puissance, sentait que, il fut un temps, ç'avait été la plus grande capitale du monde. Pourtant, elle sentait quelque chose d'autre. Ce lieu était sacré. Il n'était pas habité par les humains mais par ceux d'une autre race. Elle le sentait dans la structure même de l'air, au contact des pierres, dans la sensation électrisante que lui procurait chaque pas qu'elle faisait.

En grandissant, Kyra avait toujours entendu parler du Temple Perdu. C'était un lieu sacré, le seul endroit d'Escalon où les mortels avaient peur de se rendre. On disait que des esprits hantaient cet endroit, traînaient en l'air, et que les rares personnes assez courageuses pour s'aventurer ici n'en revenaient

jamais.

Des bourrasques de vent traversaient brusquement l'endroit, venaient de l'océan en sifflant, résonnaient sur les pierres et Kyra se retournait souvent, pensant à chaque fois entendre quelqu'un qui, placé derrière elle, lui murmurait quelque chose. Pourtant, il n'y avait personne.

Elle eut un frisson. Cet endroit était vraiment une cité de fantômes.

Kyra marcha longtemps, sillonna la cité et se dirigea vers le temple, attirée par le son des vagues qui s'écrasaient au loin. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle recherchait mais, d'une façon ou d'une autre, elle savait qu'elle était exactement là où elle était censée se trouver.

Alors qu'elle marchait, Kyra ne pouvait s'empêcher de sentir qu'elle recherchait sa mère. Elle sentait l'esprit de sa mère flotter ici, dans l'air, la garder, guider ses pas. Est-ce que sa mère avait vraiment vécu ici ? L'idée lui donnait des frissons. Était-il possible qu'elle soit ici, maintenant ?

Alors que Kyra marchait, elle avait l'impression qu'elle suivait les étapes de la vie de sa mère et elle se demanda à quoi la vie ici avait pu ressembler pour elle. Des images lui passèrent rapidement par la tête. Elle vit sa bataille la plus récente, où elle avait tué des Pandésiens; elle vit Theos, la puissante bête qu'elle avait aimée, en train de voler quelque part, haut en dessus; elle vit son entraînement avec Alva et elle vit surtout des images répétées de sa mère, juste hors de sa portée. Kyra sentait que sa mère était ici, en ce lieu, et elle se sentait plus proche d'elle que jamais.

Alors qu'elle marchait, se frayait un chemin entre les murs incomplets de pierre effondrée en les caressant de la main, Kyra repéra des tessons d'ancienne poterie par terre et s'arrêta quand elle vit un objet inhabituel caché dans les débris. Elle le ramassa, en essuya des années de poussière et fut sidérée quand elle se rendit compte qu'elle tenait une ancienne épée. Elle la leva haut et elle s'écroula en morceaux dans sa main, tomba en formant un nuage de poussière. Elle comprit qu'elle devait être là depuis des milliers d'années.

Kyra marcha longtemps, inexorablement attirée par le temple. Elle le gardait en vue et se dirigeait dans sa direction. Alors qu'elle approchait, elle leva les yeux vers les centaines de marches usées en pierre qui se trouvaient à sa base. Le temple était perché en haut des marches, sur un large plateau en pierre, et on aurait dit qu'il montait jusqu'au ciel. Kyra commença à monter aux marches, à mettre un pied devant l'autre. La pierre était très lisse, visiblement usée par des milliers d'années d'utilisation et d'embruns.

Plus elle montait, plus Kyra jouissait d'une vue imposante de la cité, des falaises et de l'océan au-delà. Finalement, elle atteignit le sommet, se tourna et vit la cité toute entière étendue sous elle. C'était époustouflant. Kyra avait l'impression d'être au sommet du monde. Même au milieu de cette décrépitude, Kyra voyait le squelette de ce que la cité avait été autrefois, sa belle symétrie, et elle ne pouvait qu'imaginer la taille de cette immense capitale. Au-delà de la cité, les belles eaux de la Mer du Chagrin étincelaient

dans le soleil couchant comme si elles étaient vivantes, encadrant toute la scène.

Kyra se tourna, leva les yeux et scruta le temple, bâtiment massif en pierre qui s'élevait encore plus haut vers le ciel. Devant elle se dressait une énorme arche sculptée dans la pierre qui donnait accès au temple. S'il y avait jamais eu une porte, elle avait disparu depuis des siècles. Bizarrement, elle vit deux torches brûler à l'intérieur. Elle se demanda comment elles pouvaient être allumées et elle comprit que c'était magique. Elle se demanda combien de mystères abritait cet endroit. Elle eut l'impression d'être dans une autre dimension et de se battre contre des forces qu'elle ne comprenait pas.

Debout sur le grand plateau en pierre, Kyra se tourna et contempla la cité. Les vents océaniques la caressaient pendant qu'elle regardait fixement dans le soleil couchant.

“Mère !” cria-t-elle. Le vent emporta l'écho de sa voix. “Où es-tu ?”

On n'entendit rien que le hurlement du vent et le ressac.

“Qui suis-je ?” cria-t-elle.

Une fois de plus, seul le silence lui répondit.

“Mère ! J'ai fait tout ce chemin pour te trouver. Montre-toi à moi ! Dis-moi qui je suis. Instruis-moi !”

Mais une fois de plus, au grand désarroi de Kyra, il n'y eut que le silence.

Kyra, épuisée, fatiguée par les batailles, encore couverte de contusions, tomba à genoux sur la pierre. Elle se rassit sur ses pieds, posa les mains sur les genoux et ferma les yeux. Sentant la fraîcheur des vents océaniques lui caresser le visage, elle resta assise là pendant que le soleil se couchait.

Elle ferma les yeux et essaya d'entrer en elle-même. Elle ne comprenait pas cet endroit mais elle sentait que c'était la clé. C'était la clé dont elle avait besoin pour trouver sa mère, pour déverrouiller ses pouvoirs, pour se comprendre elle-même, comprendre son destin. Pour sauver Escalon.

Pourtant, elle ne savait pas comment le déchiffrer.

Kyra ne sut pas combien d'heures elle passa agenouillée là. Elle sentit que le jour devenait nuit et, pour supporter la monotonie du ressac et du hurlement du vent, elle se balançait lentement et commença à perdre toute notion de temps. Elle sentit qu'elle entrait en méditation profonde et descendait en elle-même plus profond que jamais.

Quand finalement, lentement, elle ouvrit les yeux, le ciel était noir. Elle leva les yeux et, dans l'obscurité, elle vit un ciel rempli d'étoiles étincelantes et une pleine lune qui se levait, couleur de sang. Derrière elle, les deux torches vacillantes ne s'étaient pas éteintes.

Kyra resta agenouillée là en se sentant désespérément perdue. Elle avait l'impression de ne plus rien savoir. Elle avait atteint le fond de l'incertitude.

Alors, à ce moment d'authentique incertitude, une voix commença à venir à elle. Elle commença à voir quelque chose émerger lentement dans l'obscurité, monter les escaliers et s'approcher d'elle.

C'était une personne.

Elle vit son visage, et, choquée, elle sut.
C'était sa mère.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Kavos menait la charge des centaines d'hommes de Duncan réunis derrière lui, tous libres après leur évasion de la prison. Ils avaient les cris insouciantes d'hommes qui savaient qu'ils n'avaient rien à perdre, qui savaient qu'ils pouvaient mourir à tout moment et que ça allait probablement leur arriver car ils chargeaient imprudemment dans le cœur de la capitale et allaient sans doute se faire massacrer par des milliers de Pandésiens mieux armés qu'eux.

Mais c'était ça, la bravoure, sentait Kavos. A côté de lui chargeaient Bramthos, Seavig et Arthfael, et il voyait sur leur visage qu'ils ne reculeraient pas devant l'ennemi, eux non plus, et n'hésiteraient même pas à se jeter dans le combat. En fait, depuis qu'ils s'étaient évadés, ils avaient déjà eu plusieurs accrochages avec des bataillons pandésiens et s'étaient battus contre des dizaines d'hommes ça et là. Quelques-uns de leurs propres hommes en étaient morts mais, pour l'essentiel, ils avaient écumé la cité comme une vague de destruction, pris les Pandésiens par surprise et aucun d'eux n'avait ralenti : ils avaient utilisé leur élan pour tuer, s'enfuir et tuer à nouveau.

Kavos leva la hallebarde qu'il avait volée quand ils tournèrent à un coin et surprirent plusieurs dizaines de soldats pandésiens, qui lui tournaient tous le dos. Il en abattit deux, comme firent Bramthos, Seavig et Arthfael à côté de lui, avant que les autres ne commencent à s'en rendre compte et à leur faire face. Kavos, qui menait le combat, se retrouva en train de se défendre lui-même parce que plusieurs Pandésiens s'attaquaient à lui. Il leva sa hallebarde et la tourna de côté, bloquant les coups des deux côtés. Il se pencha en arrière et donna un coup de pied dans la poitrine à un soldat, puis se tourna et décapita un autre Pandésien. Il se battait pour sauver sa vie et il n'y avait pas de temps à perdre.

La bataille était violente, corps à corps, et la lutte intense. D'abord, les Pandésiens se ruèrent hardiment en avant, débordant de leur arrogance habituelle. Visiblement, ils pensaient qu'ils avaient déjà gagné cette bataille et qu'ils allaient rapidement se débarrasser de ces canailles de prisonniers qui avaient la folie de mener une dernière charge désespérée dans la cité. Cependant, Kavos et ses hommes étaient déterminés, avaient le dos au mur. Ils se ruèrent en avant, rangée après rangée, se donnant tous à fond. Ils jetèrent des lances, donnèrent des coups d'épée, frappèrent les soldats avec des boucliers. Ils arrivaient comme une vague rapide et furieuse et ne respectaient pas l'espace corporel entre les lignes. Ils arrivaient si vite et si près qu'ils plaquèrent littéralement certains Pandésiens au sol et les empêchèrent de trouver le temps et l'espace dont ils avaient besoin pour se regrouper.

La stratégie fonctionna. Bientôt, les Pandésiens se retrouvèrent en déroute. La moitié de leurs rangs étaient morts alors que seule une poignée des hommes de Kavos étaient tombés, et les Pandésiens qui restaient

commencèrent à paniquer. Ils se battaient sans grande conviction, jusqu'au moment où, finalement, ils se retournèrent en trébuchant les uns par-dessus les autres et s'enfuirent.

Kavos et ses hommes les traquèrent. Ils ne leur laissèrent pas de deuxième chance de se regrouper, leur lancèrent des lances dans le dos et les abattirent. Ils se battaient comme des possédés, des hommes qui luttèrent pour survivre.

Bientôt, tout fut calme. Le groupe de Pandésiens gisait au sol, mort, et leurs cadavres jonchaient la capitale. Les hommes de Kavos se hâtèrent de ratisser le champ de bataille et de récupérer leurs armes, abandonnant leurs épées et leurs boucliers sommaires pour les remplacer par de meilleurs. Peu à peu, personne par personne, les hommes de Duncan redevaient une armée professionnelle.

Revigorés, les hommes de Duncan poussèrent un cri de victoire et continuèrent à traverser la capitale en courant. Dans la nuit épaisse, ils parcoururent rue après rue, déterminés à ce que rien ne les arrête avant qu'ils atteignent le cachot de Duncan et libèrent leur commandant.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Alors qu'il marchait, Merk se serra la chemise autour du cou et baissait la tête en essayant de se protéger contre les incessants coups de vent qui lui arrachaient la peau. Le vent hurlant, qui venait de la Mer des Larmes d'un côté de lui et de la Baie de la Mort de l'autre, l'avait fait tituber comme une poupée de chiffon pendant tous les jours où il avait progressé sans relâche entre les deux étendues d'eau, le long de l'étroite péninsule aride que l'on appelait le Doigt du Diable.

C'était un nom qui faisait peur à la majorité d'Escalon. C'était le seul endroit où la plus grande partie des Escalonites craignait d'aller. Ils avaient peu de raisons de le faire. C'était un appendice aride et rocailleux à la terre généreuse, un endroit où l'on mourait d'une glissade. Merk glissait sur ses rochers recouverts de mousse, tous rendus luisants par les embruns, avançant lentement et traîtreusement sur l'étendue de terre la plus tristement célèbre de tout Escalon. Arrivant tout juste à se tenir debout, il leva les yeux vers cette étrange péninsule de rochers qui s'étendait jusqu'à l'horizon et se demanda si cet enfer prendrait fin un jour. Il ne pensait pas y survivre. Cette péninsule était, si possible, encore pire que sa réputation.

Lieu de légende et de peur, le Doigt du Diable était un des rares endroits d'Escalon où Merk n'avait jamais eu envie d'aller. Il dépassait du continent et allait jusqu'à l'extrême sud-est d'Escalon comme un appendice qui n'aurait jamais dû exister. "Péninsule" était un nom trop sympathique pour cet endroit. Ce n'était qu'une portion aride de rocher, en grande partie glissante et acérée, coincée entre deux étendues d'eau tumultueuse.

Merk jura en glissant à nouveau et en s'éraflant le genou pour la centième fois. Il s'était déjà tordu les deux chevilles et les deux poignets en tombant à plusieurs reprises alors qu'il cherchait à se faufiler entre deux rochers. Il avait créé une sorte de méthode en tournant les chevilles et en levant les bras pour garder son équilibre, et en se penchant en avant pour se rattraper sur les mains quand il glissait. C'était un endroit horrible et mauvais, un endroit où aucun être humain ne devrait jamais habiter. Il avait été trop bien nommé.

Cependant, Merk savait qu'il n'avait pas le choix : il fallait qu'il continue. Après avoir traversé la totalité d'Escalon, c'était la dernière étape de son voyage, tout ce qui le séparait encore de la Tour de Kos. Rien qu'atteindre cette péninsule, devoir traverser la partie sud-est d'Escalon seul après que Kyle l'ait laissé, puis contourner les pics de Kos et suivre le Thusius l'avait presque épuisé. Tout ce voyage rien que pour arriver ici, sur cette péninsule. Il en avait déduit que c'était probablement pour cette raison que la majorité des gens allaient faire leur pèlerinage à la Tour de Ur, pas à celle de Kos. On disait toujours que la tour de Kos était trop austère, trop désolée, trop oubliée pour que l'Épée s'y trouve. Tout le monde avait toujours supposé que Kos était la tour qui servait de leurre.

Pourtant, alors qu'il scrutait l'horizon, Merk savait qu'il n'en était rien. Toutes les légendes s'étaient trompées. La légendaire Épée de Feu se trouvait là où personne ne soupçonnait qu'elle était. Merk savait que les trolls n'allaient pas tarder à s'en rendre compte et, à chaque pas qu'il faisait, il savait qu'il menait une course contre la montre pour y arriver avant eux et mettre l'épée à l'abri avant qu'ils ne puissent l'atteindre.

Merk scruta à nouveau l'horizon en espérant y trouver un signe, n'importe quel signe, de l'extrémité de la péninsule. Il espérait voir la silhouette de la tour, même floue.

Pourtant, il n'y avait rien. Rien que d'autres rochers qui semblaient s'étendre à l'infini. Il était épuisé, usé jusqu'à l'os, et pourtant, il semblait lui rester plusieurs jours de voyage.

Merk regarda à gauche et vit la Mer des Larmes, ses courants violents, ses énormes vagues qui s'écrasaient contre les rives rocailleuses du Doigt du Diable en envoyant en l'air des rouleaux de brouillard et d'écume. Il sentit l'écume lui mouiller les chevilles, laver la pierre sur laquelle il se tenait, lui faire perdre l'équilibre. Il ne savait pas ce qui était le plus fort, les vagues qui s'écrasaient ou les coups de vent qui lui faisaient perdre l'équilibre.

Merk regarda de l'autre côté, vers sa droite, mais cette vue n'offrait aucun répit : c'étaient les eaux noires et troubles de la légendaire Baie de la Mort. Cette baie avait aussi des courants violents et, en plus, ces courants tourbillonnaient et formaient une série moussante de tourbillons. La baie était parsemée de ces moutons jusqu'à l'horizon. Le blanc brillant formait un contraste extrême avec les eaux noires agitées par les coups de vent incessants. Pour Merk, voir ces eaux noires était encore plus déconcertant que les vagues qui se ruaient sur la péninsule depuis le Chagrin. C'était comme si les deux étendues d'eau essayaient de détruire cet étroit morceau de terre de toutes leurs forces.

Merk se tourna vers le sentier qui s'étendait devant lui. Quand il regarda devant, il crut entendre un bruit étrange. Pourtant, il ne voyait rien.

Pourtant, le son se fit à nouveau entendre. C'était un son lointain qui faisait penser à un cor et, cette fois, Merk regarda par-dessus son épaule et son cœur se serra quand il repéra quelque chose à l'horizon. On distinguait tout juste la silhouette d'une armée de bannières et, quand le cor lointain résonna à nouveau, Merk sut ce que c'était et ça le terrifia : Marda. Les trolls avaient déjà atteint le Doigt du Diable. Ils allaient plus vite qu'il ne l'avait cru.

Merk se retourna vers l'avant et marcha deux fois plus vite. Il avait une avance d'un jour sur eux mais ils gagnaient du terrain et pourraient le dépasser. Ce serait une course jusqu'au bout, pour voir qui serait capable d'atteindre la Tour de Kos et de récupérer l'Épée en premier.

Merk se précipita en avant sans tenir compte de ses fringales, de ses ampoules aux pieds, de l'épuisement qui lui fermait presque les yeux. Il fallait qu'il atteigne la Tour de Kos quel qu'en soit le prix, pour sauver Escalon, pour racheter son passé. Malgré tout, il lui semblait agréable d'avoir finalement une

cause, d'avoir un vrai but dans la vie.

Merk marcha sans cesse, heure après heure. Le soleil monta dans le ciel. En traversant le brouillard produit par l'océan, il produisait une brume qui l'aveuglait. Il monta au sommet du rocher le plus haut qu'il ait vu, impatient de bénéficier d'un nouveau poste d'observation, espérant follement que, une fois au sommet, il pourrait finalement voir la tour.

Cependant, le découragement l'envahit quand il regarda et ne vit que d'autres rochers et d'autres pics trompeurs. Vu d'ici, on aurait dit que seuls des rochers arides recouvraient le monde.

Merk se tenait là, à bout de souffle, penché sur son bâton pour se reposer un moment quand, soudain, il entendit un nouveau bruit qui lui dressa les cheveux sur la tête. C'était un cliquetis et on aurait dit un crabe qui traversait discrètement les rochers.

Il se tourna, nerveux, et scruta les rochers qui se trouvaient sous lui en se demandant s'il se faisait des idées. Après tout, pendant tout le voyage, il n'y avait eu aucun signe de vie et il n'avait pas imaginé qu'une créature quelle qu'elle soit puisse ne serait-ce que survivre ici dans une telle désolation. Après tout, de quoi pourrait-elle bien se nourrir ?

Cependant, il y eut un nouveau cliquetis dérangeant et, quand Merk scruta à nouveau les rochers, un coup de vent dégagea le brouillard et, cette fois-ci, il vit une chose qui lui glaça le sang. Dans une fente entre deux rochers, une énorme pince émergea lentement. C'était une pince de crabe mais plus grosse que toutes les pinces qu'il avait jamais vues. Elle s'étendait sans fin et mesurait au moins trois mètres.

Une autre pince émergea, puis une autre et Merk, horrifié, regarda émerger de la fissure un crabe monstrueux de neuf mètres de large qui lui faisait de l'ombre. Merk se figea sur place et leva les yeux vers lui. Avec sa carapace noire et ses yeux rouges et perçants, il souleva la tête et le regarda d'un air renfrogné. Il ouvrit la mâchoire, siffla et montra des rangées de dents découpées.

Ensuite, il glissa sur les rochers en se dirigeant vers lui.

La créature bougeait étonnamment vite et Merk resta sur place, figé par la peur. Il ne s'était pas attendu à ça et n'avait aucune idée ce qu'il devait faire. Même s'il avait voulu manœuvrer, il n'en aurait pas eu la place. Le crabe se jeta directement vers lui, toutes griffes dehors. Un moment plus tard, Merk sentit qu'il avait horriblement mal au tibia. Il regarda vers le bas et vit qu'une des griffes du crabe l'agrippait et le pinçait.

Le crabe le hissa en l'air et, comme Merk pendait par une jambe, le crabe ouvrit grand la gueule et le rapprocha en se préparant à l'avaloir d'un coup. Merk voyait se rapprocher les rangées de dents et il savait qu'il allait mourir de la façon la plus horrible qu'on puisse imaginer.

Par quelque intervention divine, Merk retrouva ses instincts au dernier moment, tendit son bâton, le tourna et le bloqua verticalement à l'intérieur de la gueule de la créature. Le crabe essaya de fermer la gueule et fut furieux de

la trouver bloquée.

Merk, qui pendait encore en l'air, mit la main à sa ceinture, tira son épée, se retourna et, avec un énorme effort, la plongea des deux mains dans un des yeux du crabe.

Le crabe hurla quand du pus vert jaillit de son œil et relâcha son étreinte sur Merk. Merk atterrit violemment sur les rochers, essoufflé, avec l'impression de se briser les os. Il roula et rebondit sur les rochers abrupts et glissants de mousse. Inévitablement, il glissait toujours plus bas, vers les vagues qui s'écrasaient en dessous. Il crapahuta en essayant de se retenir à quelque chose pour arrêter sa chute, mais tout était trop glissant. Il glissait vers sa mort.

Le crabe tendit la patte vers le haut avec sa pince et réussit à extraire l'épée de Merk de son œil. Ensuite, il ferma ses grandes mâchoires en brisant le bâton de Merk en mille morceaux, après quoi il se tourna et se concentra sur Merk avec un œil rempli de fureur, une fureur qui dépassait tout ce que Merk avait jamais vu. Ce crabe voulait le manger vivant.

Merk, qui glissait encore, finit par saisir un coin de rocher juste avant de glisser par-dessus le bord. Les jambes pendantes, il regarda vers le bas et vit, des dizaines de mètres en dessous, le plongeon dans la Mer des Larmes qui l'attendait. C'était un plongeon qui le tuerait.

Il regarda à nouveau vers le haut et vit le crabe qui s'avançait vers lui. D'une façon ou d'une autre, cet animal semblait capable de garder l'équilibre sur tous les terrains et Merk savait qu'il était coincé entre deux morts horribles. Avec une mort certaine des deux côtés, il ne savait pas quoi faire.

Le crabe se rapprochait et, alors qu'il ne se trouvait plus qu'à un ou deux mètres, Merk décida soudain de choisir sa mort. Plutôt mourir par l'océan, se dit-il, que se faire manger vivant par cette chose.

Merk lâcha prise et glissa du rocher. Il rebondit et roula en se meurtrissant à chaque choc, glissant toujours plus bas. Quand il tomba en arrivant tout juste à respirer et chuta directement vers l'océan, il hurla.

Le crabe intrépide le poursuivit en glissant à toute vitesse. En un mouvement rapide comme l'éclair, il tendit la pince et essaya de saisir l'autre jambe de Merk. Pourtant, Merk tombait trop vite et, au grand soulagement de ce dernier, il le rata.

Sa chute se poursuivit jusqu'à ce qu'elle s'arrête violemment, au moment où il sentit qu'il heurtait du roc. Il regarda vers le bas, dérouté, et vit que, par ce qui aurait pu être la grâce de Dieu, il y avait un petit rebord en pierre qu'il avait pas vu, qui dépassait du bord de la falaise et qu'il avait eu la chance de heurter. Le rebord était juste assez large pour le retenir. Il y resta allongé sur le flanc, se raccrochant au bord de la falaise, priant pour rester en vie.

Le crabe ne s'était visiblement pas attendu à rater Merk avec sa pince et le mouvement lui fit perdre l'équilibre : il glissa par-dessus le bord en poussant un affreux hurlement aigu et continua à glisser sur le côté de la falaise. Quand il tomba, il fit claquer ses griffes en direction de Merk une dernière fois en

essayant de l'attraper et de l'entraîner avec lui. Merk, affolé, retint son souffle et se serra très fort contre la pierre. Le crabe lui effleura le bras et le rata de peu. Au grand soulagement de Merk, le crabe poursuivit sa chute en agitant les pattes, sur le dos, le ventre exposé, donnant des coups de patte en l'air. Il tomba de plusieurs dizaines de mètres et Merk le regarda tomber. Il attendit. Il ne se sentirait en sécurité que quand il verrait que le crabe était vraiment mort.

L'immense créature atterrit finalement dans l'océan loin en dessous, sur le dos. Il y eut un grand craquement quand sa carapace se fendit. Merk le regarda avec soulagement se faire emporter par les grandes vagues du Chagrin. Agitant encore les pattes, flottant sur le dos, il s'éloignait vers une mort cruelle et inconnue.

Merk resta là, au bord du monde, et inspira profondément pour la première fois. Il leva les yeux vers la montée abrupte et ne put que se demander quelles autres horreurs l'attendaient sur le Doigt du Diable.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Kyra était agenouillée sur la pierre comme elle l'avait été toute la nuit, les jambes engourdis, tellement perdue dans sa méditation qu'elle ne sentait plus son corps. Elle avait glissé dans un état étrange où il lui était devenu difficile de faire la différence entre réalité et imagination, et elle ne pouvait plus dire si elle était éveillée ou endormie. Elle ouvrit lentement les yeux et regarda le ciel noir, les millions d'étoiles rouges étincelantes et, surtout, le visage de sa mère. Elle était là, vêtue d'une robe blanche flottante, avec d'étonnants yeux bleus et des cheveux longs et blonds. Elle montait les marches du temple et s'approchait d'elle comme si elle l'attendait depuis toujours.

Le souffle coupé, Kyra examina le visage de sa mère pendant qu'elle approchait. C'était un beau visage sans âge, avec de beaux traits, des pommettes ciselées et des yeux obsédants, des yeux dans lesquels Kyra pouvait se reconnaître. Dans sa robe blanche flottante, elle semblait monter les escaliers sans toucher terre, semblait planer juste devant Kyra, tout juste hors d'atteinte, en lui souriant gentiment.

“Tu t'es perdue”, dit sa mère d'une voix très douce mais qui résonnait partout dans la cité vide. C'était une voix qui résonnait dans l'âme de Kyra, une voix qu'elle avait toujours ardemment désiré entendre. Il lui suffisait de l'entendre pour se sentir régénérée.

“Quel est le chemin, Mère ?” supplia Kyra. “Personne ne me l'a jamais enseigné.”

Sa mère lui sourit.

“C'est parce que tu dois te l'enseigner à toi-même”, répondit-elle. “Une guerrière ne demande pas aux autres de l'entraîner; elle regarde en elle-même. Toi, Kyra, tu regardes toujours dehors, tu recherches toujours une reconnaissance extérieure. Tu recherches de l'approbation, de la gloire, des armes, des professeurs, des mentors. Tout cela est une illusion, Kyra. Aucun d'eux ne t'aidera. Regarde à l'intérieur. C'est le voyage le plus difficile de tous.”

Kyra fronça les sourcils car elle avait du mal à comprendre.

“Je...” commença-t-elle à dire, “je ne sais pas qui je suis, Mère.”

Sa mère inspira profondément. L'anticipation fit battre plus vite le cœur de Kyra. Il s'ensuivit un long silence où l'on n'entendit que le hurlement du vent.

“Quelle est cette chose en toi que tu refuses de confronter ?” demanda finalement sa mère.

Kyra s'efforça de trouver la réponse. Dès que sa mère avait posé cette question, Kyra avait su que c'était celle contre laquelle elle s'était battue toute la nuit et que la réponse était restée juste hors d'atteinte. Elle savait que sa mère avait raison : elle cherchait à obtenir l'approbation et la reconnaissance, des moyens externes de s'améliorer. Son esprit était tellement concentré sur le monde extérieur qu'elle avait peine à se concentrer sur l'intérieur.

“Tu dois vider ton esprit, Kyra”, dit sa mère. “Tu dois désapprendre tout ce que tu sais.”

Kyra essaya mais sentit qu'elle ne pouvait pas. Au lieu de cela, elle se retrouva distraite par mille pensées.

“Comment, Mère ?”

Sa mère poussa un soupir.

“Arrête d'essayer de voir le monde comme tu crois qu'il est. Au lieu de ça, vois-le comme il est vraiment. Comme il est à l'instant présent, en ce moment. Le monde de l'instant présent n'est pas ce qu'il sera dans une minute et il n'est pas ce qu'il était il y a une minute. Il ne cesse jamais de changer. Que vois-tu dans le maintenant ?”

Kyra songea à la question de sa mère et elle sentit une chaleur monter en elle quand elle commença à se rendre compte que sa mère disait la vérité. Elle comprit qu'elle avait toujours durement essayé de tout saisir, de tout comprendre. Or, elle comprenait maintenant que, dans cette compréhension préliminaire, elle avait perdu toute chance de comprendre. Dès le moment où elle *savait* quelque chose, sa connaissance cessait d'être vraie. Elle comprenait que l'état qu'il fallait qu'elle s'efforce d'atteindre était un état d'ouverture d'esprit constante. Une état de *non*-connaissance constante.

Kyra ferma les yeux et y réfléchit. Agenouillée là, habitée par la méditation de sa mère, elle sentit une chaleur se diffuser en elle, prendre possession d'elle, et elle sentit qu'elle se remplissait lentement de clarté.

Après un long silence, Kyra ouvrit les yeux. Elle comprenait et ça l'excitait.

“Le vrai guerrier”, dit Kyra en regardant sa mère avec agitation, “ne sait rien. Il sait que la seule bataille se déroule à l'intérieur. Le monde extérieur n'est qu'illusion.”

Sa mère lui fit finalement un grand sourire.

“Oui, ma fille.”

Kyra sentit que la chaleur continuait à se diffuser en elle, pendant que, au même moment, le ciel se remplissait de couleur. Le soleil commença à faire son apparition à l'horizon, comme un éclat d'aube qui déferlait sur le vaste ciel nocturne. C'était comme si le monde s'éveillait avec elle. Le soleil et la lune flottaient l'un face à l'autre dans le ciel, les étoiles immobiles entre eux, et Kyra savait quelque chose de spécial était en train de se produire. Elle sentait une puissance courir en elle et, pour la première fois, elle ne ressentait plus de doutes persistants. C'était comme si on avait enlevé un voile à l'univers. Elle se rendit compte que sa source de puissance venait de sa compréhension.

Alors que Kyra avait les yeux fermés, habitée par son éveil spirituel, une image apparut brusquement dans son esprit : un bébé dragon. Le bébé ouvrit des yeux brillants. Leur éclat était si intense qu'elle en eut un hoquet de surprise. Perplexe, elle se rendit compte que ce n'était pas Theos. C'était un bébé dragon bien plus puissant et elle se sentit tout de suite liée à lui.

Elle sentait qu'il souffrait, qu'il était blessé, qu'il se raccrochait à la vie et,

alors qu'elle le regardait fixement dans son esprit, elle se donna pour mission de le soigner. De le faire venir.

Une autre image apparut brusquement dans son esprit : une arme. Elle fronça les sourcils car elle avait du mal à la visualiser.

“Quelle est cette chose que je vois ?” demanda Kyra.

Il y eut un long silence. Finalement, sa mère répondit : “Le dragon s'éveille et le Bâton de Vérité te fait signe.”

“Le Bâton de Vérité ?” demanda Kyra, perplexe.

“La seule arme qui puisse nous sauver.”

Kyra, perplexe, essaya de se concentrer sur l'image.

“Je la vois au sommet d'une montagne de cendres”, dit-elle. “Dans un pays brûlé par le soufre et le feu.”

“C'est toi, Kyra”, dit sa mère. “C'est toi qui dois y aller pour y récupérer l'arme.”

“Mais où ?” demanda Kyra. “Où est cette arme ? Où dois-je aller ?”

Il y eut un long silence. Finalement, sa mère prononça un seul mot, un mot qui allait changer sa vie pour toujours :

“Marda.”

CHAPITRE TRENTE

Le bébé dragon était allongé sur le sol de la forêt. Il sentait qu'il mourait et n'en avait plus rien à faire. Maintenant, il était si faible à force de perdre du sang qu'il avait peine à ouvrir les yeux. Il avait eu quelques périodes de conscience, bouleversées par des rêves de son père qui venait le saluer, l'escorter dans une lumière vive.

Au début, il s'était débattu mais, maintenant, il était prêt à lâcher prise. Cette vie avait été trop courte, trop douloureuse, trop déroutante. Il ne comprenait pas la vie. Pourquoi n'était-il né que pour souffrir ? Pourquoi n'était-il pas censé vivre plus longtemps ?

Depuis que son père était mort, il sentait qu'il n'avait pas beaucoup de raisons de continuer à vivre. Ses blessures le faisaient souffrir mais la douleur s'amenuisait à mesure qu'il glissait dans l'inconscience, qu'il s'arrêtait de se battre pour vivre. Il comprenait que la mort pouvait ne pas être si mauvaise que ça, après tout.

Alors que le bébé agonisait, se sentait plus en paix et tombait dans un monde de lumière blanche, alors que les sons de la forêt qui l'entouraient s'assourdisaient et se faisaient lointains, soudain, il le sentit. C'était comme un appel à sa conscience, un unique rayon d'énergie direct qui le réveilla de sa torpeur et l'étonna. Ce rayon le ramena à la vie.

Le bébé ouvrit brusquement les yeux et regarda autour de lui en respirant avec difficulté et en s'interrogeant. Soudain, l'appel se reproduit.

C'était réel. C'était un appel, un ordre, une convocation. Ça venait d'une fille en détresse, d'une fille que son père avait beaucoup aimée. Une fille qui était plus qu'une fille. Une humaine qui était plus qu'une humaine. C'était une fille qui avait besoin de lui. Qui l'appelait. Qui avait une puissance à laquelle il ne pouvait résister, une puissance qui lui donnait envie de vivre.

Avec une nouvelle détermination, le bébé ouvrit les yeux jusqu'au bout et tendit même le cou. Cela permit à la lumière blanche et à la sensation de confort de disparaître. Il accueillit la douleur de la vie, aussi forte soit-elle. Après tout, il était en vie et la vie comptait plus que tout. Il pourrait toujours mourir plus tard, trouver la paix plus tard, mais il ne pouvait vivre que maintenant.

Le bébé se sentit habité par une nouvelle source d'énergie. Il savait que c'était une énergie magique, mystérieuse et envoyée par la fille, même si elle se trouvait à des centaines de kilomètres de distance. Cette énergie lui inondait les veines, lui donnait de la force, de la puissance, une raison de continuer. Et elle le guérissait.

Le bébé se redressa, essaya d'écarter une aile et eut la stupéfaction de découvrir qu'il pouvait maintenant tendre les ailes. Il fut encore plus stupéfait quand il se rendit compte qu'il arrivait à les battre et à se lever. Il se pencha en arrière et eut la surprise de se rendre compte qu'il pouvait même cracher du

feu. Il brûla un arbre qui se dressait devant lui.

Le bébé cligna des yeux plusieurs fois, alerte, en vie, prêt à affronter le monde et sa première action fut de courir en avant, de battre des ailes et de bondir en l'air.

Quelques moments plus tard, il volait, battait des ailes en hurlant, s'élevait de plus en plus haut et surplombait Escalon. Il volait à grande vitesse, avec une intention et un objectif bien déterminés. Après tout, il y avait une fille qui avait besoin de lui.

Et ensemble, ils allaient changer le cours du destin.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

Aidan se tenait avec Cassandra à la porte des cachots. Il se prépara en voyant les soldats pandésiens se rapprocher d'eux des deux côtés. Ils ne pouvaient s'échapper nulle part et on aurait dit qu'il allait finalement trouver la mort dans sa quête de libération de son père. Aidan se prépara pendant qu'ils se rapprochaient. Il examina les soldats imposants en armure bleue et jaune et se demanda lequel d'eux allait le tuer en premier. Il tira sa courte épée et, même s'il la tenait en tremblant des mains et en sachant que ça ne servirait à rien, il voulait être brave comme son père l'aurait été à sa place.

“Eh bien, je suis heureuse d'avoir fait ta connaissance”, dit Cassandra qui, à côté de lui, faisait elle aussi face aux soldats et tenait son poignard, debout, courageuse. Aidan admira son calme; elle semblait avoir moins peur que lui. Elle avait vécu à la dure dans la rue et ça se voyait.

“J'aurais aimé avoir le temps de te connaître”, ajouta-t-elle. “Tu es presque intéressant.”

“Presque ?” demanda Aidan.

Avant qu'elle ait pu répondre, il y eut un bruit qui rendit Aidan perplexe et le fit se retourner. C'était un cri, et pas un cri de Pandésien. C'était un cri qu'il reconnut, un cri qu'il avait entendu toute sa vie. Le cri des hommes de son père.

Tous les soldats pandésiens se retournèrent eux aussi et le cœur d'Aidan bondit de joie quand il vit des centaines de guerriers de son père, l'air maniaque, ensanglantés, sales et visiblement juste évadés de prison, charger directement vers le cachot. Tenant des armes qu'ils avaient volées, ils coururent avec un féroce cri de guerre et le cœur d'Aidan bondit de joie quand il comprit qu'ils étaient venus libérer son père. Ils ne l'avaient pas oublié.

“Allons-y, mon garçon !” hurla une voix.

Aidan se tourna en sentant quelqu'un le tirer par le bras et il eut l'agréable surprise de voir Motley qui se tenait là, Blanc à ses côtés, et qui l'éloignait. Un moment plus tard, il était parti et s'enfuyait avec Motley, Cassandra et Blanc. Ils contournèrent tous les soldats pandésiens, qui étaient maintenant distraits par la grande force de soldats qui s'abattait sur eux. Avec son sens parfait du timing, comme toujours, Motley avait su profiter de la distraction et avait réussi à les éloigner pendant la fraction de seconde que l'occasion leur avait fournie.

“Et la pièce ?!” cria Aidan, essoufflé, pendant qu'ils passaient la porte en fer et entraient dans les cachots en courant.

Motley haletait. Visiblement, il n'avait pas la forme physique pour ça.

“Je ne crois pas qu'ils l'appréciaient beaucoup, de toute façon”, répondit-il en haletant.

Ils se précipitèrent tous dans les cachots, suivirent les méandres des étroits couloirs en pierre, passèrent des rangées torches enflammées et entrèrent par

des portes en fer ouvertes.

“Par où ?” demanda Aidan en se tournant vers Motley.

Motley arrivait à peine à reprendre son souffle.

“C'est toi qui me le demandes ?!” dit-il en fonçant. “Je croyais que je te suivais !”

Soudain, Blanc s'arrêta et se tourna en grognant. Aidan se tourna et eut la surprise de voir qu'un soldat pandésien s'était séparé de sa troupe et était parti les retrouver. Il les poursuivait et se rapprochait rapidement d'eux.

“Halte là !” cria-t-il.

Le soldat leva une lance et Aidan se prépara car il savait que, dans un petit moment, il sentirait une lance lui transpercer le dos.

Blanc grogna et bondit vers le soldat qui chargeait. Aidan fut étonné par la rapidité avec laquelle le chien musclé rejoignit le soldat. Il l'atteignit juste avant qu'il puisse jeter la lance et lui plaqua les quatre pattes sur la poitrine. Il le fit reculer, plongea ses crocs tranchants dans la gorge du soldat et le tua immédiatement.

Blanc revint précipitamment à côté d'Aidan. Aidan ressentit une vague d'amour pour son chien et sut qu'il serait toujours à ses côtés.

Ils continuèrent de courir dans les couloirs tous les quatre puis passèrent sous un passage cintré en pierre. Ils passèrent par une autre porte ouverte puis, finalement, atteignirent un carrefour avec des couloirs qui menaient dans trois directions différentes.

Ils s'arrêtèrent tous en haletant.

“Où va-t-on, maintenant ?” demanda Cassandra.

Ils regardèrent tous Aidan, qui haussa les épaules. Il savait que s'ils choisissaient un mauvais chemin, cela leur ferait perdre les précieux moments dont ils avaient besoin et que, dans ce cas, ils échoueraient et mourraient sûrement; pourtant, il n'avait aucune idée de l'endroit où son père pouvait se trouver dans ce vaste centre pénitencier. A sa gauche, il voyait des marches descendre et à sa droite des marches monter.

Aidan se tenait là, figé par l'indécision, le cœur battant. Puis, finalement, il décida de faire un choix en priant pour que soit le bon.

“Par ici”, hurla-t-il.

Aidan se tourna, courut vers sa gauche et descendit les marches en pierre.

Il faisait noir là-dedans. Il dérapa presque sur la surface glissante, garda à peine l'équilibre et descendit trois marches à la fois. Les autres étaient juste derrière lui.

Alors qu'ils descendaient, il faisait de plus en plus sombre. Des torches étaient allumées et suspendues aux murs de temps à autre, tous les six mètres. Les escaliers se terminèrent à l'étage inférieur et, quand Aidan atteignit le fond en courant, il se retrouva dans un couloir sombre avec des tournants à gauche et à droite. Il tourna à gauche, respirant avec difficulté, priant une fois de plus pour que ce soit le bon choix. Il était trop tard pour faire demi-tour, maintenant.

Ils tournèrent dans un nouveau couloir et, finalement, après un autre tournant, ils arrivèrent au bout, à une immense ouverture cintrée avec d'épaisses barres de fer. Aidan sentit que cette section des cachots, avec ses murs et ses barres très épais, était conçue pour détenir quelqu'un de spécial.

Aidan fonça vers elle. Il constata que cette porte n'était pas gardée, elle non plus, qu'elle était déverrouillée et il comprit que tous les soldats avaient dû être appelés au-dessus pour repousser les hommes de son père et avaient donc laissé leur poste sans gardien. Aidan y fonça et courut dans un autre couloir sombre jusqu'à ce qu'il arrive dans un couloir encore plus sombre. Il tourna à un coin en s'attendant à voir son père et eut la surprise de trouver un soldat pandésien qui se dirigeait droit vers lui.

Aidan fonça droit dans le soldat au torse puissant et tomba par terre. C'était comme foncer dans un mur. Il leva les yeux et vit que le soldat était tout aussi étonné que lui de le voir en cet endroit.

“Qui es-tu ?” dit-il d'un ton autoritaire. “Que fais-tu ici ?”

Motley, Cassandra et Blanc le rattrapèrent et, quand le soldat les regarda, il dut comprendre tout de suite ce qu'ils venaient faire ici. Il tira son épée, les regarda d'un air renfrogné et Aidan se prépara quand il lui envoya un coup.

A la grande surprise d'Aidan, Motley se jeta en avant et bondit sur le dos du soldat, sauvant Aidan d'un coup mortel. Motley lutta maladroitement avec l'homme, qui était plus gros que lui, lui fit perdre l'équilibre, lui saisit le bras, jusqu'à ce que, finalement, le soldat saisisse Motley le jette dans une cellule.

Motley grogna et tomba au sol, immobile.

Le soldat se concentra à nouveau sur Aidan et le chargea. Aidan se dépêcha de se relever mais il savait qu'il n'y arriverait pas à temps et que, même s'il y arrivait, il ne pourrait pas faire grand chose pour repousser cet homme. Alors qu'il s'attendait à recevoir un coup dans le dos, Cassandra chargea soudain en avant et s'interposa entre lui et le soldat. Aidan admira son courage. Elle attaqua le soldat, qui était trois fois plus gros qu'elle, en lui envoyant des coups de poignard.

Cependant, ralentissant à peine, l'énorme soldat se contenta de lui saisir le poignet et de tirer dessus. Cassandra cria quand il la claqua contre un mur et l'envoya par terre.

Le soldat se rua à nouveau vers Aidan, qui eut juste le temps de se relever et, alors qu'Aidan se tenait là, désarmé, Blanc se jeta en avant et mordit le soldat au poignet. Cependant, ce soldat était plus tenace que les autres. Alors que cette morsure aurait vaincu d'autres hommes, ce soldat-là se contenta de tendre le bras et d'envoyer Blanc contre le mur à plusieurs reprises. A chaque coup, Aidan souffrait pour son chien.

Blanc eut le mérite de ne pas lâcher prise mais Aidan vit qu'il était gravement blessé.

Déterminé à aider son ami, Aidan se rua en avant et saisit le poignard que Cassandra avait laissé tomber. Il le leva haut et chargea. Il hurla en le plongeant des deux mains dans le dos du soldat. Il sentit la lame entrer dans la

chair.

Cette fois, le soldat hurla. Il lâcha immédiatement Blanc en tombant au sol, puis, dans le même mouvement, à la grande surprise d'Aidan, il tendit le bras en arrière et lui donna un coup de coude dans le nez. Aidan tomba au sol, aveuglé par la douleur. Cet homme était d'une force extraordinaire.

Le soldat se tourna, l'air renfrogné et, d'une façon ou d'une autre, réussit à retirer le poignard de son dos. Furieux, il fonça sur Aidan. Cette fois, il allait le tuer.

Motley se releva, se rua en avant et bondit à nouveau sur le dos du soldat. Le soldat se tortilla en essayant de le faire tomber mais, cette fois, Motley s'obstinait à ne pas lâcher prise. En fait, il entourait la gorge du soldat d'un avant-bras musclé et serra de toutes ses forces.

Le soldat grogna et hurla en traversant le couloir dans tous les sens pour cogner Motley contre tous les murs. Motley gémit de douleur à chaque coup mais eut le mérite de refuser de lâcher prise. Le soldat n'arrivait simplement pas à retirer le bras de Motley de sa gorge.

Finalement, le soldat s'affaiblit et tomba à genoux.

Au même moment, Aidan se précipita en avant, saisit son poignard et le plongea dans le cœur du soldat.

Avec Motley qui lui serrait encore la gorge, le soldat tomba au sol, mort, et Motley lui tomba dessus.

Aidan regarda et vit Motley qui, agenouillé là, couvert de sang, fixait le soldat mort comme s'il était lui-même choqué par ce qu'il avait fait.

Pendant qu'ils se tenaient tous là et se remettaient, sidérés, Cassandra passa brusquement à l'action. Elle tendit le bras vers le bas et prit les clefs à la taille du soldat, puis courut vers la dernière série de barres de fer. Elle avait du mal avec les clefs. Aidan s'en rendit compte, se précipita vers elle et l'aida. A eux deux, ils essayèrent les clefs l'une après l'autre.

Finalement, il y eut un clic et ils ouvrirent la porte de la cellule.

Ils entrèrent brusquement dans la dernière cellule sombre, qui était encore plus sombre que les autres, plus froide et plus humide. Alors qu'ils la traversaient à la hâte, Aidan se demanda comment un être humain pouvait garder quelqu'un ici. C'était trop cruel pour qu'on puisse le dire.

“PÈRE !” appela Aidan en espérant, en priant pour qu'il soit là.

Aidan traversa en courant la sombre pièce, qui n'était éclairée que par une seule torche lointaine. Il ne voyait pas ses pieds et il trébuchait. Il pria pour avoir trouvé le bon endroit; après tout, c'était la cellule la plus basse dans la partie la plus basse des cachots et il lui semblait que c'était l'endroit logique pour garder le prisonnier le plus important. Sinon, il n'aurait pas de deuxième chance : il décevrait son père et ils mourraient tous ici.

“PÈRE !” hurla-t-il à nouveau en courant désespérément dans l'immense pièce, s'y dispersant avec les autres. Il commençait à perdre espoir. Avait-il tout simplement été fou d'essayer de venir ici ?

“Aidan ?” dit une voix faible.

Elle était si faible qu'Aidan se demanda tout de suite s'il l'avait bien entendue. Soudain, il sentit son cœur monter dans sa gorge quand il détecta un mouvement dans l'obscurité.

Il se précipita vers le mur opposé et là, à peine éclairé dans la sombre cellule, se trouvait son père. Aidan pleura quand il le vit. Son père était là mais c'était un homme brisé, émacié, enchaîné au sol comme un animal, trop faible pour se relever. Il ne l'avait jamais vu comme ça et ça lui fendit le cœur.

“Père !”

Aidan se précipita vers son père, s'agenouilla et le prit dans ses bras. Comme son père était enchaîné, il était à peine capable de le serrer dans ses bras mais il fit tout son possible. Aidan débordait de joie; depuis qu'il avait quitté Volis, le voyage avait été très long et il avait cru qu'il n'en atteindrait jamais le terme.

“Aidan”, répondit faiblement son père, qui avait l'air sidéré comme si Aidan était la dernière personne qu'il s'était attendu à voir. “Que fais-tu ici ? Pourquoi n'es-tu pas à Volis ?”

Son père regarda autour de lui et observa Motley, Cassandra et Blanc qui se rapprochaient.

“Et qui sont ces gens qui t'accompagnent ?”

Aidan eut mal au cœur en voyant le triste état dans lequel son père se trouvait, ses lèvres gercées et son corps meurtri. Il ne pouvait qu'imaginer ce qu'ils lui avaient fait.

Il tendit sa gourde à son père, qui en but avidement.

“Pas trop”, recommanda Motley en s'avançant et en retenant la gourde. “Ça le rendrait malade.”

Aidan retira la gourde et son père haleta en poussant un grand soupir de soulagement.

“Les clefs !” cria Aidan, qui souffrait de voir son père enchaîné.

Cassandra se rua en avant et se démena avec le porte-clefs. Finalement, elle déverrouilla les chaînes qui retenaient les poignets et les chevilles de Duncan.

Son père se pencha en avant et tomba dans les bras d'Aidan, trop faible pour se tenir debout. Ils l'aiderent tous à se relever et Motley lui passa un bras autour de l'épaule en l'aidant à tenir debout, à marcher.

De lointains bruits de lutte se firent entendre quelque part au-dessus du sol.

“Il faut y aller !” les pressa Motley.

Ils repartirent dans les couloirs des cachots cahin-caha, passèrent toutes les autres cellules, tournèrent dans des halls sans fin. Aidan avait peine à croire qu'il avait vraiment son père dans les bras, qu'il avait vraiment réussi. En le voyant, il sentait une nouvelle raison de vivre.

Ils tournèrent dans un couloir après l'autre, jusqu'à ce qu'ils retrouvent finalement l'escalier. Ils grimpèrent aux marches de leur mieux, traînant tous Duncan, jusqu'à finalement atteindre le niveau supérieur.

Il y avait plus de lumière là-haut et Aidan, heureux de sentir à nouveau de l'air frais, entendit les combats distants. Il vit les hommes de son père qui se battaient encore contre les soldats pandésiens. Il fut désolé que constater que les hommes de son père étaient cernés et que beaucoup d'eux tombaient. Pourtant, ils ne reculaient pas et ils apportaient la distraction essentielle dont Aidan avait besoin.

Aidan courut dans leur direction en restant dans la pénombre, blotti dans tous les renforcements qu'ils purent trouver. Son cœur battait la chamade pendant qu'ils avançaient dans les couloirs et se rapprochaient toujours plus de la sortie, de la liberté. Il avait fortement envie de se retrouver dans les rues, loin de cet endroit, d'Andros, mais il avait l'impression désespérante qu'il ne quitterait jamais cet endroit vivant.

Finalement, quand ils tournèrent dans le dernier couloir, Aidan la vit, droit devant eux : la porte vers la liberté. Elle était ouverte.

Aidan quitta la pénombre en se préparant à courir quand, soudain, une ombre lui bloqua la vue. Il leva les yeux et vit qu'un homme lui barrait la route. Un énorme soldat pandésien se tenait devant eux et il leur barrait la route une épée à la main.

“Et vous pensiez aller où, là ?” ricana-t-il en regardant tout le groupe et plus particulièrement Duncan.

Le soldat s'avança, l'épée levée haut, et Aidan sut qu'ils étaient finis. Comme ils emmenaient Duncan, il ne pouvaient pas se défendre et aucun d'eux n'était assez bien armé, ni capable de réagir assez rapidement, pour arrêter cet homme. Aidan se prépara à recevoir une épée dans le ventre. Pire encore, il s'attendit à ce que son père se fasse tuer. Quel horrible endroit pour mourir, se dit-il. Juste ici, au moment où ils allaient regagner leur liberté.

Soudain, le soldat eut un hoquet de surprise et tomba à genoux. Il tomba face contre terre devant eux, mort.

Aidan regarda vers le bas, choqué, et vit qu'il avait une hachette dans le dos.

Il leva les yeux et fut dérouté quand il vit un autre soldat pandésien s'approcher pour les tuer. Il était perplexe. Pourquoi, se demanda-t-il, est-ce qu'un soldat pandésien tuerait un des siens ?

Aidan se prépara en voyant approcher l'autre Pandésien.

Cependant, quand le Pandésien souleva son casque et montra son visage, Aidan fut extrêmement surpris quand il vit qui c'était :

Anvin.

“Anvin !” cria Duncan en voyant son vieil ami.

Anvin se rua en avant et les serra tous dans ses bras. Sans hésiter, il passa un bras autour de Duncan et aida à le soutenir.

“Il faut se presser !”

Aidan vit un garçon de son âge arriver en courant, paniqué et, quand il se précipita aux côtés d'Anvin et commença à l'aider à porter Duncan, il comprit que ce devait être l'écuyer d'Anvin.

Le groupe qu'ils formaient se tourna et sortit rapidement de la dernière cellule, des cachots. Ils retournèrent dans les rues et, quelque part dans la nuit chaotique de la capitale, vers la liberté.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Merk marchait le long des interminables rochers du Doigt du Diable, vers le soleil couchant. Il glissait, avait du mal à rester debout, était presque ivre d'épuisement. Il avait les yeux si lourds qu'il avait peine à les garder ouverts et il avait mal à chaque partie de son corps, surtout à la blessure que lui avait infligée ce crabe et qui suppurait encore sur son tibia. Pourtant, il savait qu'il avait de la chance d'être en vie.

D'interminables vagues de brouillard arrivaient en rouleaux, portées par des bourrasques de vent venant de l'océan et de la baie qui, pour certaines, étaient assez violentes pour lui faire perdre l'équilibre. Pendant tout ce temps, il était tourmenté par le son lointain des cors de Marda, qui résonnait dans le brouillard, le hantait, ne lui laissait pas de répit. Après tant de jours de marche sans voir personne, il commençait à comprendre pourquoi personne d'autre n'osait marcher sur le Doigt du Diable : ça voulait dire ne pouvoir compter que sur soi-même pour survivre.

Merk perdait espoir d'atteindre la Tour de Kos un jour; il commençait à se demander si elle existait vraiment ou si ce n'était qu'une légende. Il se sentait très faible, avait les mains qui tremblaient d'épuisement et savait qu'il ne pourrait jamais faire le chemin du retour. Il se rendit compte qu'il fantasmaient sur la vie continentale, sur l'abondance d'Escalon. Que ne donnerait-il pas pour se retrouver sur une terre plate, lisse et ferme ! Pour être n'importe où dans le monde, pourvu que ce ne soit pas ici.

Chaque pas lui coûtait de plus en plus et Merk se rendait compte qu'il semblait dans le désespoir. Il se surprit à regarder dans les failles et à se demander s'il serait facile de simplement entrer à l'intérieur d'une d'elles et de se permettre de faire une chute mortelle. Il regarda à gauche et à droite, vers l'océan et vers la baie, et comprit qu'il serait très facile de se permettre de glisser par-dessus le bord et de faire une chute mortelle. Il commençait à se dire que ce serait peut-être un soulagement.

Merk leva les yeux, escalada un autre rocher en espérant une dernière fois malgré lui mais fut une fois de plus découragé de ne voir que d'autres rochers. Il était certain que c'était à ça que la mort ressemblait, un voyage sans fin vers nulle part, de la souffrance à chaque pas. Il payait pour la vie qu'il avait menée. Après tout, il avait assassiné des dizaines de gens dans sa vie, pour de l'argent, et cette marche solitaire le forçait à penser à eux tous. Il voyait leur visage, pensait à la vie qu'il avait menée avec une honnêteté toute nouvelle et n'aimait pas ce qu'il voyait. Étrangement, c'était cette odyssée qui avait été le *vrai* pèlerinage pour lui. Peut-être était-ce pour cette raison que l'Épée de Feu était ici.

Si Merk avait espéré se repentir et réfléchir, il n'aurait pas pu imaginer de meilleur endroit. Les jours successifs qu'il passait à marcher sur ces falaises rocheuses sans voir personne, prisonnier des brumes et du brouillard,

manquant à chaque pas de glisser et de mourir, forçaient Merk à apprécier la vie. Pour la première fois, il voulait *vivre*, vraiment vivre. Il voulait avoir une chance de recommencer sa vie.

Alors que les heures passaient et que le soleil se couchait, Merk entendit un bruit, sentit quelque chose sur ses joues et comprit qu'il pleurait. Il en fut étonné car il ne comprenait pas pourquoi. En réfléchissant, il comprit que c'étaient des larmes de regret, de regret pour la vie qu'il avait vécue, de regret parce qu'il ne pouvait pas annuler ce qu'il avait fait, essayer à nouveau. Il voulait désespérément tout refaire différemment, avoir ne serait-ce qu'une autre chance.

Une autre bourrasque de vent souffla rapidement et, quand le brouillard se leva, le soleil éclaira l'endroit pour la première fois. Merk leva les yeux et, cette fois, il s'arrêta, figé par le choc. Ce qu'il regardait fixement au loin lui donnait une sensation de boule dans la gorge.

Là-bas, à l'horizon, se trouvait un arc-en-ciel. Il n'était pas sûr d'avoir jamais cru en Dieu mais, cette fois-ci, il avait l'impression que Dieu lui répondait. Il sentait qu'il lui offrait sa rédemption. Il s'arrêta, resta sur place et pleura de manière incontrôlable. Il ne comprenait pas la vie. Il sentait qu'une partie de lui-même était morte en chemin et qu'une nouvelle partie naissait.

Quand Merk regarda au-delà de l'arc-en-ciel, il vit une autre chose qui lui donna des sentiments encore plus mitigés. La Mer de Chagrin rejoignait la Baie de la Mort. Les deux étendues d'eau s'unissaient en un tourbillon d'écume. La péninsule se terminait. Les mers brillaient et Merk eut la stupéfaction et l'immense joie de voir un bâtiment solitaire dressé là au milieu de toute cette lumière.

Une tour.

C'était elle, l'ancienne Tour de Kos qui se dressait dans ce paysage, au milieu de tout ce néant, comme si elle était née de la pierre elle-même. Elle se dressait là, perchée fièrement au bout du monde.

La Tour de Kos était réelle et elle se tenait juste devant lui.

*

Merk descendit maladroitement du dernier rocher, atterrit sur des graviers et poussa un soupir de soulagement. Il n'avait jamais été aussi reconnaissant de se retrouver sur un terrain sec et plat. Il pouvait marcher à nouveau, rapidement et sans interruption, sans avoir peur de tomber. Le gravier crissait sous ses bottes et il n'avait jamais autant apprécié cette sensation.

La Tour de Kos se tenait juste devant lui, à tout juste quinze mètres, et Merk leva les yeux et l'examina, ébahi. Derrière elles, les vagues de l'océan et de la baie se mêlaient et s'écrasaient en offrant un décor époustouflant. Quand il leva les yeux vers la tour, ce que surprit le plus Merk, c'était qu'il l'avait déjà vue; elle ressemblait à une copie exacte de la Tour de Ur. La pierre, la hauteur et le diamètre donnaient l'impression que les deux tours avaient été construites

en même temps, mystérieusement, à chaque extrémité du royaume. Mais comment ? se demanda Merk. Comment avait-on pu même construire quoi que ce soit ici, au bout du monde ?

Merk regardait fixement les portes dorées brillantes, qui étaient semblables aux portes de Ur et, alors qu'il les regardait de près, il remarqua quand même une petite différence : ces portes portaient un autre insigne que les portes de Ur, d'autres symboles et d'autres images étaient gravées dessus. Maintenant plus que jamais, il aurait voulu savoir lire. Que voulaient dire tous ces signes ? Gravée dans l'or, il y avait l'image d'une longue épée entourée de flammes. Elle occupait les deux portes et les traversait horizontalement.

Alors que Merk se tenait là, il sentait que cette tour dégageait une énergie différente. Il ne comprenait pas ce que c'était mais quelque chose lui semblait mauvais. C'était une *absence*. Bizarrement, on aurait dit que cet endroit était abandonné.

Merk s'avança plus près et, quand il le fit, il fut encore plus choqué de trouver les portes entrebâillées. Il eut un frisson dans le dos. Comment est-ce que les portes qui menaient à l'intérieur de la Tour sacrée de Kos pouvaient être ouvertes ? Non gardées ? Est-ce quelqu'un était arrivé ici avant lui ? Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ?

Nerveux, ne sachant plus à quoi s'attendre, Merk se rapprocha et, quand il le fit, il fut encore plus choqué de voir les portes commencer à s'ouvrir. Perplexe, il resta sur place. Hors de l'obscurité émergea une personne. Pas n'importe quelle personne mais la plus belle fille qu'il ait jamais vue. C'était absurde. C'était comme une apparition.

Merk ne pouvait pas faire face à tant de surprises consécutives. Il ne savait pas ce qui le stupéfiait le plus. Il était sans voix devant cette femme aux traits époustouffants de peut-être vingt ans qui se tenait devant les portes et le regardait de ses yeux bleus translucides. Encore plus étrange, il avait l'impression démente de la connaître, de l'avoir vue quelque part. Il se souvint de toutes les années où il avait servi le vieux Roi Tarnis et, quand il la regarda et vit ses yeux bleus brillants et ses cheveux blond argenté, il ne put s'empêcher de se dire qu'elle ressemblait fidèlement au vieux Roi Tarnis.

C'était absurde. Comment cela aurait-il pu être possible ? Pour autant qu'il sache, Tarnis n'avait jamais eu de fille.

A moins que ...

Elle se tenait là et le regardait avec une telle grâce, un tel maintien qu'il n'imaginait pas qu'elle puisse ne pas être d'ascendance royale. Pourtant, il avait quelque chose de plus. Elle avait le visage extrêmement blanc, presque translucide, et elle dégageait une énergie intense comme si elle n'était pas entièrement humaine. La dernière fois qu'il avait eu cette impression, c'était en présence d'un Gardien.

Elle se tenait là dans le silence que seuls le vent et les vagues venaient briser et, bien qu'il eut envie d'en savoir plus, Merk sentait aussi qu'il était urgent d'aller droit au but, d'entamer les préparations pour l'alerter, pour

protéger l'Épée, vu que les trolls n'était qu'à une journée de marche derrière lui.

“Ma dame”, commença-t-il, “je suis venu en mission urgente. Une armée arrive ici, une armée de trolls, et elle vient semer la destruction. Ils sont venus vous tuer, vous et tous les autres occupants de cet endroit, et prendre l'Épée.”

Alors qu'elle le regardait fixement, il eut la surprise de constater qu'elle ne montrait aucune réaction, aucune peur, rien. Elle restait inexpressive. Peut-être ne le croyait-elle pas. Il se demanda si c'était la faute à son apparence, à ce à quoi il pouvait ressembler après cette marche, et il comprit qu'il ne pouvait pas en lui en vouloir. Peut-être que, pour elle, il n'était qu'un fou sorti du brouillard.

“Je sais que l'Épée est gardée ici”, poursuivit-il, déterminé. “J'ai servi à la Tour de Ur, à la tour qui n'est plus.”

Une fois de plus, il chercha une réaction sur son visage et, à nouveau, à sa grande confusion, il n'en vit aucune.

“Le temps presse, ma dame”, insista-t-il. “Nous devons mettre l'Épée à l'abri avant qu'ils arrivent. Nous devons immédiatement préparer une défense.”

Il s'attendait à ce qu'elle soit consternée, paniquée mais, à sa grande surprise, elle se tenait là avec un léger sourire au coin des lèvres, complètement imperturbable, plus calme que tous les gens qu'il avait jamais vus.

“Ce que je vous dis n'est pas nouveau pour vous ?” demanda-t-il finalement, dérouter.

“Ça ne l'est pas”, répondit-elle d'une voix si douce et si paisible qu'elle le prit complètement au dépourvu.

Il était sidéré.

“Mais comment pourriez-vous savoir tout ça ?” demanda-t-il. “Et si vous savez tout ça ...”, dit-il, car il avait du mal à comprendre, “alors, pourquoi êtes-vous encore ici ? Pourquoi n'avez-vous pas fui ?”

“Je suis la seule à être restée”, répondit-elle patiemment. “J'ai fait partir les autres il y a longtemps, le jour où Marda s'est introduit en Ur.”

Merk la regarda fixement, choqué. Il leva les yeux vers la tour vide en s'interrogeant.

“Vous dites que vous êtes seule ici ?” demanda-t-il. “Pourquoi n'avez-vous pas fui vous-même ?”

Elle sourit.

“Parce que je t'attendais”, répondit-elle impassiblement.

“Moi ?” demanda-t-il, sidéré.

“J'attendais pour te sauver”, ajouta-t-elle.

Il ne savait pas quoi dire. Est-ce qu'elle se moquait de lui ?

“Mais je suis venu ici pour *vous* sauver”, répliqua-t-il.

Merk resta sur place. Il se sentait de plus en plus anxieux car il entendait à nouveau se rapprocher le son que faisait l'armée des trolls.

“Qui êtes-vous ?” demanda-t-il, brûlant de curiosité.

La dame ne voulait pas répondre. Merk était de plus en plus agité.

“Je ne comprends pas”, dit-il. “Nous perdons notre temps. S'il n'y a personne ici, nous devons mettre l'Épée à l'abri, l'emmener loin d'ici et quitter cet endroit.”

Elle ne réagissait toujours pas.

“Dites-moi”, insista-t-il en se demandant désespérément s'il avait fait ce long voyage pour rien, “est-ce que l'Épée de Feu est encore ici ?”

A sa grande surprise, elle répondit simplement.

“Oui.”

Il écarquilla les yeux. L'Épée de Feu. L'Épée de légende, qui avait hanté les rêves de toute sa vie. Elle existait vraiment et elle se trouvait juste au-delà de ces portes.

“Alors, nous devons la sauver !” dit-il, commençant à marcher vers les portes.

Elle lui bloqua la route et il la regarda fixement, perplexe.

“Crois-tu vraiment qu'un homme puisse sauver l'Épée ?” demanda-t-elle.

Il la regarda fixement, perplexe.

“Peut-être l'Épée n'est-elle pas censée être sauvée”, ajouta-t-elle.

Il avait du mal à comprendre.

“Que voulez-vous dire ?” demanda-t-il, agacé. “Elle est censée être gardée. C'est notre mission.”

Elle hocha la tête.

“Gardée, oui”, dit-elle. “Mais pas sauvée. L'Épée est gardée depuis des siècles. Pourtant, quand vient le moment qu'on l'emporte, notre rôle n'est pas de faire obstacle au destin. L'Épée a son propre destin et aucun homme ne peut le modifier.”

Merk se tenait sur place sans comprendre.

“Si tu ne me crois pas, alors, essaie”, dit-elle.

Elle fit un pas de côté et montra les portes ouvertes derrière elle. Il regarda derrière elle et vit la lumière faible d'une torche qui l'invitait.

Merk jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit, à l'horizon, la nation de Marda se rapprocher à chaque pas. Il se retourna vers la tour en ressentant le besoin de faire quelque chose.

Merk passa brusquement à l'action. Il passa à toute vitesse à côté de la dame, se rua à l'intérieur de la tour et entra dans la salle obscurcie. Il se tint à l'intérieur frais et silencieux. Pour la première fois de son voyage, le ressac et le hurlement du vent furent assourdis. Il se tourna lentement, ses yeux s'habituaient à l'obscurité et, avec un choc, il vit reposer à juste un mètre ou deux ce qui ne pouvait qu'être l'Épée de Feu.

Elle se trouvait là, rouge brillant, juste au centre de la salle, sur un piédestal, visible à tous. Merk ne comprenait pas pourquoi elle n'était pas cachée.

Suivant son instinct de sauvegarde, Merk se précipita en avant, tendit la

main et, sans hésiter, la saisit par le pommeau, résolu à l'emporter quelque part pour la mettre en sécurité.

Merk entendit un sifflement et sentit sa paume brûler comme il ne l'avait jamais sentie. Le pommeau lui grillait la peau et sa main brûlait. Il hurla, retira sa main et, quand il le fit, il vit les dégâts qui lui avaient été infligés : l'insigne de l'Épée avait été gravé dans sa paume.

Il se tenait là et pleurait de douleur en tenant sa main fumante.

“Je t'avais averti”, dit la douce voix.

Merk se tourna et vit la fille debout à côté de lui. Alors, il sut qu'elle avait raison; tout ce qu'elle avait dit avait été vrai.

“Dans ce cas, qu'est-ce qu'on fait ?” demanda-t-il en se tenant le bras et en se sentant sans défense.

“Un navire nous attend”, dit-elle. “Viens avec moi.”

Elle tendit une main longue et pâle et il resta sur place en s'interrogeant. Elle l'invitait à partir de cet endroit, à abandonner l'Épée, à faire un voyage vers un autre endroit qu'il ne connaissait pas. Il savait que, s'il lui prenait la main, cela changerait sa vie pour toujours, cela lui ferait prendre un itinéraire sans retour et cela laisserait l'Épée ici, toute seule, à la merci de ses ennemis.

Mais peut-être était-ce ce qui était censé arriver. Les lois du destin le dépassaient, après tout.

Merk regarda fixement les yeux translucides de la dame, sa main ouverte et si tentante, et il comprit qu'il avait déjà pris sa décision.

Il tendit la main, prit celle de la dame et, quand il le fit, il sut que sa vie ne serait plus jamais la même.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Quand Vesuvius finit par atteindre l'extrémité du Doigt du Diable, il bondit du dernier rocher sur la terre ferme. Ses bottes firent crisser le gravier et il ressentit une vague de soulagement. Il se tenait là, défiant le vent furieux et les mers turbulentes, et il leva les yeux en salivant devant sa destination : la Tour de Kos. Il sentait une chaleur lui picoter les bras et ne pouvait pas s'empêcher de sourire. Il avait vraiment réussi. Dans quelques minutes, l'Épée serait à lui.

Derrière lui, on entendait le cliquetis de milliers de soldats, sa nation de trolls qui descendait maladroitement des rochers et atterrissait sur le gravier. Ils se tenaient derrière lui, attendaient des ordres, tous prêts à marcher vers la mort dès qu'il le leur ordonnerait.

Vesuvius se tenait là, dans le silence que le vent était le seul à troubler, et il se délectait de ce moment. Il avait traversé tout Escalon pour ça ; maintenant, finalement, il ne restait aucun obstacle entre lui et l'Épée de Feu, entre lui et son destin. Bientôt, l'Épée serait à lui, les Flammes ne seraient plus qu'un souvenir et la nation de Marda toute entière ferait un pas en avant. Escalon serait oublié et renommé Grande Marda.

Vesuvius avança, suivi de près par ses trolls. Chaque pas le rapprochait de ces superbes portes dorées qui brillaient dans les derniers rayons du soleil. Il fut surpris de constater qu'elles étaient entrebâillées et il se rendit compte que cet endroit avait l'air abandonné. Un moment, il eut subitement peur. Étaient-ils tous partis ? Avaient-ils emmené l'Épée avec eux ?

Ou pire encore : est-ce que l'Épée n'avait tout simplement jamais été ici ?

Vesuvius atteignit les portes et les ouvrit brusquement en grand, le cœur battant la chamade, pendant que des dizaines de trolls se ruaient en avant pour l'aider. Il n'avait pas besoin de leur aide. D'une seule main, avec sa grande force, il ouvrit les lourdes portes en grand, aussi résolu à entrer dans la tour qu'il avait été résolu de faire quoi que ce soit dans toute sa vie.

Vesuvius traversa le seuil. Il faisait noir là-dedans, le son du vent et des vagues était assourdi et il n'entendait que le crépitement des torches à l'intérieur. Il faisait aussi plus frais à l'intérieur. Il s'avança en sentant son destin s'élever en lui.

Il s'arrêta en laissant ses yeux s'habituer à la pénombre, puis retint son souffle. Il avait peine à en croire ses yeux : l'Épée de Feu était là, devant lui. Elle luisait comme si elle brûlait. C'était une belle épée de peut-être quatre-vingt dix centimètres de long, avec un pommeau jaune brillant et une lame orange ardent. La lame était dressée et désignait le plafond.

Le cœur de Vesuvius battait la chamade. Finalement. Elle était là, après tout ça. La source de ses années de travail incessant, et du travail de son père et du père de son père avant lui. Maintenant, il se tenait là, à seulement un mètre ou deux de l'Épée. Ça avait l'air trop beau pour être vrai. Comme si

c'était, peut-être, une ruse.

Vesuvius se rua en avant, les paumes moites, incapable d'attendre un moment de plus. Il se plaça à côté de l'épée, suant, et l'examina en sentant sa chaleur de là où il était. C'était une belle chose. Une chose majestueuse. Elle produisait même un son propre, comme le son d'une torche qui sifflait. Elle avait l'air primitive, comme une des merveilles de la terre.

Incapable d'attendre plus longtemps, Vesuvius tendit la main et saisit le pommeau, prêt à voir changer toute sa vie.

Immédiatement, il fut aveuglé par la douleur et hurla sans cesse. Le pommeau lui brûlait la paume, s'y incrustait de plus en plus profondément pendant qu'il le serrait. Jamais il n'avait ressenti une douleur aussi intense. Il voulait désespérément lâcher l'Épée, chacun de ses nerfs lui criait de lâcher mais il se força à résister aussi longtemps qu'il pourrait. Il savait que, s'il lâchait l'Épée, il ne la retoucherait plus jamais. Et il ne pouvait pas abandonner. Pas maintenant. Pas après tout ça.

Pourtant, il hurlait, transpirait, sa paume grésillait, fumait et la douleur était trop intense même pour lui.

Vesuvius fut finalement forcé de lâcher le pommeau et de reculer en se tenant le poignet, à l'agonie. Il regarda sa main et vit que l'insigne du pommeau avait été définitivement gravé dans sa paume.

L'air renfrogné, il se tourna vers ses trolls, qui le regardèrent, tous terrifiés à l'idée de se rapprocher de lui.

“Toi”, cracha-t-il à un troll anonyme alors qu'il se tenait le poignet en hoquetant de douleur.

Le troll s'avança.

“Saisis l'Épée !”

Vesuvius savait que, selon la légende, il fallait que l'Épée sorte de la tour pour que les Flammes se baissent.

“Moi, mon seigneur ?” demanda le troll terrifié.

Vesuvius se rua en avant en hurlant, tira son épée avec sa main intacte et poignarda le troll hésitant au cœur.

Ensuite, il se tourna vers ses autres trolls.

“Toi !” dit-il à un autre en le désignant du bout de son épée.

Le troll déglutit. Il s'avança à contrecœur et se dirigea vers l'Épée. Il regarda Vesuvius en transpirant, hésitant.

Le regard furieux et inflexible de Vesuvius sembla convaincre le troll hésitant. Il s'avança, tendit le bras et saisit le pommeau de l'Épée en tremblant des mains.

Le soldat hurla quand il le fit. Ses mains le brûlaient et, avant qu'il ait pu lâcher l'Épée, Vesuvius accourut derrière lui, lui passa par derrière un bras autour de la gorge pour l'immobiliser, tendit l'autre bras vers le bas et saisit la main de l'homme avec sa main intacte. Il serra aussi fort qu'il le pouvait, forçant le troll à ne pas lâcher l'Épée.

Le troll hurla, visiblement à l'agonie, mais Vesuvius le tint fermement en

place en lui prenant sa vie peu à peu.

“A L'AIDE !” hurla Vesuvius.

Les autres trolls se ruèrent en avant et l'aidèrent. Ils saisirent le poignet et le bras du troll et l'empêchèrent de lâcher l'Épée.

“TIREZ !” ordonna Vesuvius.

Comme un seul homme, ils tinrent tous fermement le soldat, qui hurlait constamment, et le tirèrent en arrière.

Vesuvius ne pouvait plus supporter ce bruit. Contrarié, il resserra son étreinte puis, d'un mouvement rapide et simple, il brisa le cou au troll. Le troll lui pendit mollement dans les bras. Pendant ce temps, l'autre main de Vesuvius tenait encore fermement la main du troll mort refermée sur l'Épée.

Ensemble, ils firent tous passer la porte au troll mort et le firent sortir de la tour. Il avait encore l'Épée à la main.

Dès le moment où ils passèrent le seuil de la tour, où ils se retrouvèrent dehors, Vesuvius sentit que quelque chose se passait. Ça avait beau se passer à des centaines de kilomètres, il le sentait d'ici.

Les Flammes. Elles commençaient à faiblir.

“A LA MER !” hurla Vesuvius.

Les trolls le rejoignirent en tirant le troll mou, qui avait encore l'Épée serrée dans la main, vers le bord de la falaise. Quand ils l'atteignirent, Vesuvius souleva le soldat mort haut au-dessus de sa tête en serrant sa main sur l'Épée puis il se rua en avant et le jeta par-dessus la falaise.

Vesuvius se pencha et regarda, le cœur battant d'excitation, le troll mou filer par-dessus la falaise et tomber vers l'océan en dessous, l'Épée encore à la main. L'Épée tomba avec lui puis se sépara finalement de sa main à mi-course et tomba en tournant sur elle-même. Alors qu'elle fendait l'air, Vesuvius eut la stupéfaction de la voir se transformer en une boule de flammes, pareille à une comète qui tombe du ciel.

Finalement, elle frappa la surface de la mer et, quand elle entra en contact avec l'eau, il y eut une énorme explosion, d'une violence que Vesuvius n'avait jamais connue. Une colonne d'eau de couleur orange s'éleva brusquement dans le ciel jusqu'à des dizaines de mètres puis tomba en averse tout autour de lui. L'eau en était bouillante, comme des gouttes de feu.

Le monde trembla sous ses pieds et il sentit que ça arrivait.

Les Flammes n'existaient plus.

Il fit un grand sourire en se rendant compte de ce que cela impliquait.

Escalon était à lui.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Assis devant la forge, suant, Alec frappait sur l'épée depuis des jours, agacé et contracté. Cette épée inachevée, fabriquée en un métal qu'il ne comprenait pas, refusait de se laisser façonner. C'était le morceau de métal le plus obstiné sur lequel il ait jamais travaillé. Il avait beau essayer de lui donner forme, l'épée semblait avoir son esprit propre. Il avait essayé de la ramollir avec du feu liquide, de la refroidir et de la marteler sous tous les angles avec chaque type de marteau. Rien ne fonctionnait.

Alec restait là, les épaules pleines de crampes. Il avait besoin d'une pause et il posa son marteau. Il examina l'épée en respirant avec difficulté et en laissant tomber des gouttes de sueur dessus, puis il s'interrogea. Il la tendit à la lumière, les paumes à vif à force de la marteler, et la tourna en essayant de comprendre. Il n'avait jamais rien rencontré de semblable. Ce n'était pas seulement une épée, c'était aussi un chef d'œuvre qui refusait qu'on l'achève, une arme aussi mystérieuse que toutes les armes qu'il avait jamais tenues. Il comprenait maintenant pourquoi ces insulaires avaient besoin de lui ici, sur les Îles Perdues, pour l'achever. On aurait dit qu'on lui avait assigné une tâche impossible à effectuer.

Alec finit par jeter son marteau par terre, agacé. Le marteau résonna en heurtant le sol. Alec resta assis là, la tête dans les mains, en essayant de réfléchir. Il détestait échouer.

Alors qu'il regardait fixement l'épée, il sentait son énergie, même d'ici, qui lui parvenait en vagues comme pour le narguer. C'était comme partager la pièce avec une autre personne. Il sentait que l'épée avait un grand besoin d'attention et il l'examinait, incapable de détourner le regard. Elle était têtue, fière, magique. Il passa la main le long de sa lame excessivement tranchante; il sentit le bout découpé, là où la lame était inachevée, le retourna et examina les étranges inscriptions. La lame portait d'anciens symboles qu'il ne comprenait pas, comme une énigme qu'il fallait résoudre.

Alec se demandait ce que tout cela pouvait signifier. Qui avait forgé cette épée ? Quand ? Pourquoi ne l'avaient-ils pas achevée ? Avaient-ils été interrompus ? Ou était-elle délibérément inachevée ? Est-ce qu'elle avait été brisée au combat ? Si oui, par quelle arme ? Y avait-il une épée assortie quelque part, une épée complète ? Si oui, où était-elle ?

Surtout, pourquoi était-il impossible de la forger ? En quoi était-elle ? Que fallait-il qu'il fasse pour l'achever ?

Alec sentait que la réponse se trouvait juste devant lui, juste hors de portée. Cette épée était une énigme qui l'obsédait. Il fallait qu'il résolve cette énigme.

Pourtant, il ne savait pas comment s'y prendre. Il avait face à lui une chose qui n'était visiblement pas de ce monde, qui était loin de tout ce qu'il connaissait. Avec n'importe quelle autre arme, il aurait exactement su quoi

faire. Dans le pire des cas, il pouvait simplement recommencer l'épée dès le début, mais pas avec celle-là. Il examina son matériau étrange, le tourna dans tous les sens en le regardant briller dans la lumière et se demanda ce que c'était. Il dégageait une lumière bleue et, plus il le regardait fixement, plus il semblait changer. C'était comme regarder dans les eaux sans fin d'un lac. Quelle était la finalité de cette arme ? se demanda-t-il. Pourquoi était-elle si désespérément nécessaire ? Comment pouvait-elle avoir un impact sur la totalité d'Escalon ?

Finalement, épuisé, Alec la reposa. Il s'essuya la sueur du front et se redressa en étendant ses membres douloureux. Il poussa un soupir. Peut-être s'étaient-ils trompés sur lui. Peut-être n'était-il pas l' élu censé achever cette épée.

Broyant du noir, Alec sortit en trombe de la forge et émergea dans la lumière brumeuse. Il plissa les yeux en essayant de les habituer à la lumière. Un spectaculaire coucher de soleil jetait une lumière écarlate sur les Îles Perdues et, partout, la lumière du soleil étincelait dans un brouillard argenté. Cet endroit était magique.

Alec décida d'aller se promener. Il fit les cent pas sur cet étrange terrain, une mousse douce et verte sous les bottes, et regarda le ciel et le paysage en inspirant la fraîcheur de l'air océanique. Il réfléchit laborieusement à l'épée en marchant. Que signifiait son inscription ? Pourquoi était-elle inachevée ?

Alec marcha pendant des heures. Le soleil couchant s'attardait mystérieusement et semblait ne jamais se coucher. Il avait appris qu'ici, dans les Îles Perdues, il ne faisait jamais vraiment noir; ce sinistre soleil couchant s'attardait toute la nuit. Il ne faisait jamais vraiment noir et cela lui laissait juste assez de lumière pour qu'il puisse marcher.

Alors qu'il marchait et examinait le paysage, il grimpa à une colline et remarqua une chose au loin pour la première fois. Contre la silhouette du soleil couchant, il repéra un énorme rocher, haut et mince, placé haut sur une colline. Plus il l'examinait, plus il commençait à comprendre : ce rocher avait une forme inhabituelle. Il s'élevait tout droit, haut et mince, et semblait ne pas avoir de fin. Il était découpé. Il avait l'air ... inachevé.

Alec fut rempli d'excitation quand il comprit : le rocher avait exactement la même forme que l'épée.

Alec courut vers le rocher et, quand il l'atteignit, il s'arrêta et, respirant avec difficulté, posa les deux mains sur la pierre. Il la toucha et fut stupéfait par l'intensité de son énergie, stupéfait qu'elle soit froide au toucher, tout comme l'épée. Son cœur s'accéléra quand il leva les yeux et examina le rocher en s'interrogeant. Était-il possible que l'épée ait été fabriquée dans ce même matériau ?

Alec tira le ciseau de rechange de sa ceinture, le leva et suivit son intuition. Il frappa la pierre de toutes ses forces. La pierre s'ébrécha et, en dessous, il fut ravi de voir un matériau bleu étincelant. C'était ça, comprit Alec. C'était le matériau à partir duquel l'épée avait été forgée.

Alec le frappa en espérant qu'il pourrait en retirer un morceau et le ramener pour achever l'épée, mais, quand il atteignit les couches intérieures et que son marteau rencontra le matériau bleu, la pierre résista. Elle était aussi têtue et coriace que l'épée. Alec resta sur place, découragé, en se rendant compte qu'il s'était engagé dans une impasse.

Soudain, le sol trembla sous ses pieds et un fort sifflement fendit l'air. Alec regarda au-delà du rocher et fut étonné de voir une chose qu'il n'avait jamais pensé voir dans toute sa vie. Là-bas, au-delà du rocher, se dressait une énorme montagne et, à son sommet, de la lave rouge vif commençait à gicler au milieu de grandes colonnes de fumée. C'était un volcan qui entraînait en éruption.

Alec regarda le rocher qui se trouvait devant lui, puis à nouveau le volcan et, soudain, il comprit : ce rocher venait de la lave, d'une ancienne éruption du volcan. C'était le volcan qui l'avait forgé, c'était la source de toute la puissance de cette île. Ce qui était le plus malléable devenait ce qui était le moins malléable.

Le souffle coupé par l'excitation, Alec se retourna et repartit à toute vitesse à la maison qui abritait l'épée. Il la saisit, se retourna et traversa le paysage à toute vitesse, le souffle coupé, jusqu'à ce qu'il soit revenu au volcan. Il monta la colline à toute vitesse, s'arrêtant à peine. Il avait mal aux poumons mais son adrénaline lui donnait des forces. Il ne prit même pas le temps de tenir compte du danger qu'il y avait à escalader un volcan en activité, alors même que la chaleur et la fumée commençaient à faire couler la sueur sur son visage. Il escalada le côté où la lave ne giclait pas et espéra et pria pour que la lave ne change pas de trajectoire.

Alec atteignit finalement le sommet du volcan, s'arrêta au bord et regarda vers le bas, choqué. Là-bas, en dessous, se trouvait un volcan bouillonnant d'activité dont la lave rouge et blanche tourbillonnait loin en dessous, chauffée à blanc. Alec voyait à peine dans la fumée et avait du mal à respirer à cause de la chaleur. Pourtant, alors qu'il se tenait là, il sentait l'épée vibrer dans ses mains et savait que c'était l'endroit où l'épée était censée être. C'était ce dont l'épée avait besoin pour qu'il puisse l'achever.

Alec dégoulinait de sueur et savait qu'il ne pourrait pas survivre là-haut bien plus longtemps. Il sentait maintenant l'épée trembler et savait qu'il fallait qu'il agisse vite. Il fouilla sa ceinture et en sortit la longue chaîne qu'il gardait. Il la déroula lentement. Il en attacha rapidement un bout au pommeau puis, suivant son instinct, il fit tomber l'épée par-dessus le bord, tint fermement la chaîne et la baissa lentement.

Alec baissa la chaîne mètre après mètre et perdit rapidement l'épée de vue au milieu de la fumée et de la chaleur. Il retira le visage du bord, se recula en manquant juste de se faire brûler la peau par un souffle de chaleur et continua à baisser l'épée. La chaleur de l'acier était telle qu'il avait presque les mains qui brûlaient.

Quand il arriva au dernier maillon, Alec regarda par-dessus le bord. Loin

en dessous, au milieu de la fumée, il percevait à peine l'épée. Elle pendait, se balançait sur la chaîne à bien neuf mètres en dessous, son extrémité inachevée pointée vers le bas. Une giclée de lave remonta vers elle et Alec vit se produire une chose très étrange. On aurait dit que la lave changeait de direction, éclatait et se rassemblait autour de la pointe de la lame.

Alec sentit soudain la chaîne lui tirer dessus, comme s'il avait un requin à l'autre extrémité de la ligne, et il eut besoin de toutes ses forces rien que pour la retenir. Il se demanda ce qui se passait. Était-ce de la folie ? Allait-il perdre l'épée ?

Finalement, la résistance s'arrêta et la chaîne se détendit.

En sueur, dans tous ses états, Alec tira à nouveau sur la chaîne et la remonta aussi vite que possible. Il la remonta de plus en plus vite sans rien sentir, craignant d'avoir perdu l'épée.

Quand il finit de tirer sur la chaîne et atteignit son extrémité, ses pires craintes se trouvèrent confirmées : il n'y avait rien au bout. Il avait perdu l'épée.

Alec resta là, le regard figé, clignant des yeux, paralysé par le désespoir, incapable de bouger. Il avait perdu l'épée. Le dernier espoir d'Escalon. Il avait déçu tous ces gens à cause d'un caprice idiot, les avait tous laissés tomber.

Soudain, un grand grondement s'éleva et Alec trébucha quand le sol trembla sous ses pieds. La lave commença à gicler du volcan dans toutes les directions et, quand une goutte visqueuse roussit le bras à Alec, il comprit qu'il n'avait pas le choix. Il fallait qu'il s'enfuie pour pouvoir espérer survivre.

Alec se retourna et dévala la montagne. Quand il atteignit sa base, il s'arrêta et regarda en se protégeant les yeux d'une main. Le volcan trembla puis, finalement, au milieu des colonnes de fumée, il explosa.

Des fontaines de lave éclatèrent dans toutes les directions et, au milieu d'elles, une chose qu'Alec n'oublierait jamais jaillit dans le ciel : l'épée. Elle s'envola en l'air, décrivit un grand arc de cercle puis, tournant sur elle-même, elle atterrit dans la terre meuble qui se trouvait devant Alec, à un mètre ou deux, comme si elle l'attendait.

Alec resta là pendant que sa lame, fichée dans le sol, remuait encore.

Et le cœur d'Alec s'arrêta de battre quand il la vit, brillante, presque aussi grande que lui.

L'épée des épées était prête.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Dierdre et Marco fonçaient dans les rues de Ur déchirées par la guerre. Ils évitèrent de peu l'effondrement d'un autre bâtiment, fracassé par un boulet de canon, qui s'écroula derrière eux. Dierdre se protégea le visage d'une main en traversant un énorme nuage de poussière au pas de course. Elle toussa, essaya de reprendre son souffle pendant que, tout autour d'eux, d'anciens bâtiments s'effondraient et que la cité était réduite à des montagnes de décombres. Les Pandésiens tiraient salve après salve et les tirs de canon résonnaient dans toute la cité. Dierdre se retrouva en train de trébucher sur des corps, des vieux, des jeunes, des hommes, des femmes, des enfants, dont certains visages qu'elle reconnut. On aurait dit que toute la population d'Ur avait péri.

La cité devenait un immense tombeau. Un flux ininterrompu de soldats pandésiens débarquait des navires et la prenait d'assaut à pied en massacrant tous les survivants. La seule chose qui permettait à Dierdre et à Marco de rester en vie pendant qu'ils couraient était l'énorme nuage de poussière qui les dissimulait. Dierdre avait le cœur qui battait la chamade alors qu'elle fonçait en se demandant si ça finirait un jour.

Elle sentit quelqu'un lui saisir fermement le poignet, se tourna et vit Marco qui la tirait fortement vers une ruelle puis derrière la sécurité d'une pile de décombres. Il l'avait fait juste à temps : une dizaine de soldats pandésiens passèrent à côté d'eux en courant, lance dressée, assoiffés de sang. Elle les regarda inspecter tous les corps allongés sur la pierre, dont certains gémissaient. Ils les poignardaient tous, leur plantaient leur lance dans le cœur pour s'assurer qu'ils soient morts.

Dierdre en eut presque un haut-le-cœur. Elle regarda devant elle et vit quelques survivants qui couraient encore dans les rues et se faisaient poursuivre comme du gibier par les soldats qui s'abattaient sur eux comme une meute de loups. Dierdre avait le sang qui bouillait d'indignation; elle voulait désespérément se venger. Elle savait que c'était de la folie que de parcourir ces rues, que, si elle voulait avoir une chance de survie, elle aurait dû rester sous terre, dans la sécurité des tunnels, avec le reste des citoyens qu'elle avait sauvés. Pourtant, ce n'était pas de la sécurité qu'elle voulait. Elle voulait mourir au combat, infliger tous les dommages possibles en affrontant fièrement l'ennemi.

Dierdre pensa à son père défunt, vit son visage mort et la colère la submergea à nouveau. Elle avait besoin de le venger. Elle se souvint de la façon dont elle avait elle-même été traitée par les Pandésiens, de sa captivité, et elle savait qu'elle avait dû attendre longtemps avant de se venger. Pour elle, ce n'était même pas un choix. C'était devenu sa dernière raison d'être.

Dierdre regarda toute la désolation et comprit qu'elle avait été stupide de s'imaginer qu'ils pourraient défendre cet endroit. Elle se souvint qu'ils avaient tous travaillé dur pour forger des armes, pour se préparer, et se rendit compte

de la futilité de ces efforts. Elle se demanda à nouveau comment Alec avait pu les abandonner. Elle était déçue, embarrassée d'avoir jamais cru en lui. Comment avait-il pu abandonner tous ses amis avec une telle lâcheté ?

Dierdre essaya de se concentrer, de se souvenir de la raison pour laquelle elle était revenue à la surface : les chaînes. Le travail inachevé d'Alec. Si elle et Marco pouvaient juste fixer une seule chaîne, faire couler un seul navire Pandésien, ils pourraient tuer des centaines de soldats. Cela lui suffirait. Cela lui apporterait la satisfaction dont elle avait désespérément besoin et elle pourrait mourir heureuse après ça.

Elle se tourna et examina les canaux. A travers la poussière qui s'élevait, elle repéra ce qu'ils étaient venus chercher : un des lieux où ils avaient déposé les chaînes avant l'invasion. Elles avaient été en cours de préparation quand l'invasion soudaine les avait tous pris de court. Toutes les chaînes étaient encore là, inutilisées. Ils n'avaient pas eu la moindre chance d'en fixer ne serait-ce qu'une aux canaux d'en dessous.

“Là-bas !” cria-t-elle à Marco en montrant l'endroit du doigt.

Marco se tourna pour regarder et lui répondit en hochant la tête d'un air entendu.

Dierdre regarda vers la mer et vit un imposant bateau de guerre pandésien remonter le canal. Elle le distinguait à peine dans la brume. Il était à cinquante mètres, se rapprochait vite et Dierdre savait qu'il leur restait peu de temps.

Marco se tourna et la regarda, en sueur, la peur au visage. Il lui répondit d'un hochement de tête.

“OK”, dit-il, “on le fait.”

Ils se tinrent les mains, se les serrèrent fermement puis passèrent à l'action. Ils bondirent et coururent dans les nuages de poussière en évitant les brigades errantes de soldats pandésiens et les murs qui s'effondraient. Dierdre se demandait s'ils allaient même atteindre le bord du canal, qui ne se trouvait qu'à neuf mètres. Dierdre ne put s'empêcher de remarquer la force et l'assurance qu'elle ressentait en présence de Marco. Elle sentait qu'elle avait avec lui un lien encore plus fort que celui qu'elle avait eu avec Alec. Après tout, Marco avait suffisamment tenu à elle pour rester avec elle et l'aider.

Ils atteignirent finalement le bord et, quand ils le firent, Dierdre se plaqua au sol pour éviter une lance qui fendait l'air. Marco tomba à côté d'elle, puis sauta dans le canal, lui saisit la main et la tira vers le bas avec lui.

Dierdre ressentit un choc quand elle fut submergée par l'eau glacée jusqu'à la taille. Elle s'accrocha au mur de pierre gluant et se tint collée contre un rebord en pierre d'un mètre vingt de profondeur. Elle ferma les yeux pour ne pas voir tous les cadavres qui dérivait sur le dos, les yeux tournés vers le ciel comme pour se demander ce qui avait bien pu se passer.

“Je vais de l'autre côté !” dit Marco. “Tu restes ici !”

Il poussa contre le mur et se dirigea au travers du canal. Alors qu'il nageait, Dierdre reprit son souffle et hurla : “Marco !”

Une lance fendit l'air, le manqua de peu et plongea dans l'eau. Dierdre se

tourna, leva les yeux et vit un soldat pandésien solitaire qui courait le long du canal et les observait. Elle se prépara quand il la repéra et leva le bras pour lui jeter une autre lance.

On entendit une explosion soudaine et un autre nuage de poussière passa en cachant le soldat. Dierdre retint son souffle et plongea sous l'eau. A travers l'eau, elle leva les yeux aussi longtemps que possible jusqu'à ce qu'elle voie le soldat scruter l'eau avec impatience puis se précipiter vers une autre cible plus facile.

Dierdre refit surface en haletant puis se tourna et regarda anxieusement pour voir si Marco avait refait surface à l'autre extrémité. Finalement, elle le vit refaire surface lui aussi, trempé jusqu'aux os, et elle poussa un soupir de soulagement.

Marco tendit le bras vers le haut, saisit la lourde chaîne qui se trouvait de l'autre côté du canal et la tira dans l'eau avec lui. Il essaya de la fixer aux énormes crochets en fer de l'autre côté du canal, mais il eut du mal à la soulever et échoua plusieurs fois.

On entendit un cor. Dierdre se tourna, leva les yeux vers le canal et vit la coque de l'énorme navire s'avancer vers elle. Elle savait qu'il ne leur restait presque plus de temps.

Allez, Marco ! lui intima-t-elle.

Finalement, il souleva le fer pesant en tremblant des mains et accrocha la chaîne au bon endroit.

Dierdre nagea vers le bout de la chaîne qui pendait encore au bord, la saisit et la souleva de toutes ses forces en essayant de l'attacher. Elle était trop lourde pour qu'elle puisse la soulever. Ses bras tremblaient sous l'effort et, incapable d'y arriver, elle glissa encore vers le bas.

Elle ferma les yeux et vit le visage de son père. Respirant avec difficulté, elle se voulut plus forte.

Allez. Tu peux le faire. Pour ton père. Pour toi-même.

Dierdre pensa à toutes les injustices qu'elle avait subies à la main des Pandésiens puis ouvrit finalement les yeux, poussa un grand cri et, de toutes ses forces, souleva la chaîne à nouveau. Cette fois, elle monta de quelques centimètres de plus, juste assez pour qu'elle puisse la fixer au crochet. Elle la laissa retomber et elle atterrit avec un clic satisfaisant.

Elle respira avec soulagement, aspira de l'air avec difficulté, se tourna et regarda de l'autre côté du canal. Elle vit la chaîne tendue qui s'étendait d'un côté à l'autre, toutes les piques près de la surface, prête. Elle saisit la manivelle à côté du crochet, Marco aussi, et ils attendirent tous les deux. Ils se regardèrent l'un l'autre puis se tournèrent et regardèrent arriver le bateau de guerre pandésien, qui n'était plus qu'à six mètres. Ils attendirent et regardèrent en silence pendant que le cœur de Dierdre battait la chamade.

Le navire se rapprochait de plus en plus, jusqu'au moment où, finalement, il fut si près que Dierdre vit les barnaches attachées à sa coque. Marco se tourna, lui fit un hochement de tête et elle lui répondit d'un hochement de tête.

C'était le moment.

Ils tournèrent leur manivelle en même temps et, quand ils le firent, Dierdre sentit la chaîne se tendre. Elle s'éleva juste au-dessus de la surface, ses piques dépassèrent et Dierdre regarda avec satisfaction le navire lui foncer dessus. Comme il n'était plus qu'à un mètre ou deux, il était trop tard pour qu'il s'arrête.

Soudain, Dierdre sortit du canal et remonta sur la terre ferme, suivie par Marco, et elle se précipita dans les rues pavées juste au moment où le navire fonçait sur les piques. On entendit un énorme craquement et Dierdre regarda joyeusement l'énorme vaisseau commencer à se fendre puis à voler en éclats.

En quelques moments, le navire tout entier se voila, s'effondra sur lui-même.

Les soldats hurlèrent quand ils comprirent. Ils trébuchèrent puis, quand ils regardèrent par-dessus bord pour voir ce qui se passait, ils tombèrent par-dessus bord. Ils se précipitèrent dans la confusion en essayant d'arrêter le navire, de lui faire faire demi-tour, mais il n'en avaient pas le temps. Le navire continua à s'empaler sur les piques et, en quelques moments, il s'effondra et ne fut plus qu'une pile de bois.

Tous les soldats hurlèrent quand ils furent précipités par-dessus bord. Tous incapables de nager dans leur armure, ils coulèrent jusqu'au fond du canal aussi vite que leur navire.

Dierdre regarda de l'autre côté du port, vit Marco lui sourire et elle sut qu'ils avaient réussi. Ils allaient peut-être mourir très bientôt mais, au moins, ils avaient eu leur moment de vengeance. Ils avaient montré aux Pandésiens qu'ils n'étaient pas invincibles, que Ur pouvait se défendre.

On entendit des cors partout dans le port. Dierdre se tourna et vit d'autres navires pandésiens prendre connaissance de ce qui s'était passé. Soudain, ils s'arrêtèrent tous dans le port avant d'entrer dans les canaux. Ensuite, quand elle les regarda, ils commencèrent tous à faire une chose encore plus bizarre : ils commencèrent à faire demi-tour et à repartir dans le port, à s'éloigner de Ur.

C'était étrange. Pourquoi partent-ils, se demanda-t-elle ? C'était comme s'ils voulaient tous s'éloigner autant que possible. Mais pourquoi ?

Des cors résonnèrent soudain en chœur et, juste après, on entendit la cacophonie des canons. L'air trembla, le tonnerre envahit la cité et Dierdre, secouée par le bruit, ne comprenait pas sur quoi ils tiraient. Plus aucun bâtiment n'était debout et tous les gens qui se trouvaient à l'intérieur étaient morts. Elle examina les canons, vit que, cette fois-ci, ils tiraient à un angle bas, et elle comprit : cette fois-ci, les canons ne visaient pas les bâtiments mais le canal. Les boulets frappèrent soudain leur cible et brisèrent les murs en pierre des canaux. Les murs explosèrent et l'eau se répandit dans les rues de la cité.

Dierdre comprit finalement. Ils inondaient les tunnels qui se trouvaient sous la cité.

“NON !” hurla-t-elle.

Dierdre se rua en avant en se souvenant des gens qu'ils avaient sauvés et qui étaient restés en dessous. Elle voulait désespérément les aider avant qu'ils ne se noient.

Cependant, il était trop tard. L'un après l'autre, les murs des canaux s'effondraient en envoyant des millions de tonnes d'eau sous terre. L'un après l'autre, chaque tunnel était inondé et Dierdre ne put rien faire quand elle entendit en dessous les hurlements des gens qu'elle avait sauvés. Désespérée, elle regarda tout se dérouler, entendit tous ces gens se noyer sous ses pieds en se sentant plus démunie que jamais.

Marco nagea jusqu'à elle.

“Il faut les sauver !” cria Dierdre.

Rejetant toute prudence, elle se rua vers une des ouvertures mais Marco la saisit par le bras.

“C'est trop tard !” cria-t-il. “Ils sont déjà morts. Il faut fuir. Maintenant !”

“NON !” cria-t-elle.

Elle rejeta son bras et courut vers les trappes en fer. Elle s'agenouilla devant l'une d'elles et, d'une façon ou d'une autre, réussit à l'ouvrir en faisant levier.

Quand elle le fit, l'eau jaillit et se répandit partout sur elle. Un cadavre fit surface. C'était une des personnes qu'elle avait sauvés, une fille. Sur le dos, la regardant de ses yeux écarquillés, morte, sans vie, elle flotta dans les rues.

Soudain, la cité devint silencieuse. Tous les tirs de canon s'arrêtèrent et Dierdre fut encore plus perplexe quand elle vit les navires battre en retraite, reculer plus loin dans le port, comme s'ils quittaient la cité. Tous les soldats quittaient les rues, aux aussi, battaient en retraite vers le port, vers les navires. Était-ce possible ? se demanda-t-elle. L'invasion était-elle terminée ?

C'est alors que se produisit une chose encore plus menaçante. Dans le silence, Dierdre vit qu'ils ajustaient à nouveau tous les canons, de côté cette fois, vers les parois porteuses du port. C'était absurde. Pourquoi tournaient-ils les canons dans cette direction ?

Juste au moment où elle commença à comprendre avec horreur, il y eut une dernière salve de boulets, plus forte que toutes les autres prises ensemble.

Et après ça, tout changea.

Les murs de pierre massive de trois mètres d'épaisseur qui protégeaient la cité de la mer volèrent tous en éclats. Quand ils le firent, le poids de tout l'océan, de toute la Mer du Chagrin, se déversa dans Ur. Devant les yeux de Dierdre se déclencha le plus grand raz de marée qu'elle ait jamais vu.

C'était comme regarder un cauchemar se dérouler devant ses yeux. L'immense vague d'eau se déversa directement vers eux, gagna de la vitesse et submergea tous les quartiers de la cité sur son passage. En quelques moments, cette cité, qui avait été splendide, fut complètement inondée.

Dierdre n'eut pas le temps de réagir, de faire quoi que ce soit mis à part se raccrocher à Marco. Il se raccrocha lui aussi à elle en regardant, paniqué, sa

mort approcher. Ils étaient tous deux trop choqués pour ne serait-ce que crier quand le raz de marée vint directement sur eux.

Et puis, un moment plus tard, Dierdre se retrouva à des dizaines de mètres sous l'eau et chuta, incapable de respirer, désespérément perdue, se noyant au milieu d'une cité qui n'existait plus.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Agenouillée devant sa mère, Kyra eut un frisson quand elle repensa à son dernier mot.

Marda.

Un voyage solitaire, dans le cœur des ténèbres.

Et pourtant, quand sa mère prononça ce mot, Kyra sut immédiatement que c'était là où elle était censée être. Les yeux fermés, Kyra se concentra sur l'image, vit briller devant elle une terre de cendres et de feu. Une terre de noirceur, de mal. La terre d'une monstrueuse race de trolls, de créatures grotesques qui déchiquetaient les gens en morceaux pour le plaisir. Une terre de laquelle on ne revenait pas.

Pourtant, elle sentait que c'était là où on avait le plus besoin d'elle, pour qu'elle récupère le Bâton de Vérité, et Kyra savait qu'elle était la seule qui puisse le faire.

Alors que Kyra se demandait comment atteindre Marda, l'image d'un dragon apparut brusquement dans son esprit. Elle fut perplexe quand elle vit que ce n'était pas Theos mais un autre dragon. Un bébé dragon. Et puis, soudain, elle sut : c'était le fils de Theos. Il était encore en vie, mais tout juste.

Elle sentit sa puissance lui parcourir les veines comme si c'était la sienne et, l'espace d'un moment, ils furent liés l'un à l'autre. Elle exigea du bébé dragon qu'il vive, qu'il revienne à la vie pour elle, pour leur mission commune.

Les yeux encore fermés, Kyra leva une main haut en l'air et, à ce moment, elle sentit qu'elle puisait dans sa puissance pour créer et invoquer. Une énergie lui brûlait les veines et elle sentait qu'elle n'était plus sujette aux caprices de l'univers mais qu'elle le contrôlait.

Kyra ouvrit les yeux et eut l'impression qu'elle ouvrait les yeux du dragon. A ce moment-là, elle sut qu'il vivrait et qu'il écouterait.

Kyra ouvrit les yeux. Elle brûlait d'envie de poser des quantités de questions à sa mère, car elle avait besoin d'en savoir plus. Les questions de toute une vie demandaient réponse, et surtout : est-ce que sa mère allait l'accompagner ?

Pourtant, quand Kyra ouvrit les yeux, elle constata avec accablement que sa mère était partie.

Elle se tourna et regarda partout mais sa mère était introuvable. Kyra ne voyait que les ruines de cette cité, du Temple Perdu, n'entendait que le hurlement du vent dans ce lieu abandonné et elle ne put que se demander si elle l'avait vraiment vue ou pas.

“MÈRE !”

Pourtant, d'une façon ou d'une autre, elle sentait encore la présence de sa mère en elle, avec plus de force que jamais. Est-ce que sa mère reviendrait la retrouver ?

Kyra entendit quelque chose, regarda au ciel et sut que c'était le hurlement aigu d'un bébé dragon. Il remplissait l'air et, quand elle leva les yeux, elle vit apparaître le bébé de Theos. Il descendait en piqué des nuages, plongeant, criant, battant des ailes, et elle sentait sa force. Bien qu'il soit un bébé, elle sentait déjà sa puissance. Elle sentait qu'elle était liée à lui, que ce lien était encore plus fort que celui qu'elle avait eu avec son père et qu'ils ne se sépareraient jamais. Ce dragon était rempli de rage, rempli d'une puissance aussi grande que l'univers.

Le bébé plongea et atterrit finalement aux pieds de Kyra. Il resta assis là, sur le roc, à un ou deux mètres d'elle. Il battit des ailes en soufflant de la fumée par les naseaux et la regarda fixement de ses yeux écarlates intenses.

Elle s'avança et lui caressa les écailles, le cou, et elle sentit sa puissance lui traverser les mains comme un électrochoc.

Theon.

“Tu t'appelles Theon,” dit-elle en le sentant.

Theon leva la tête et poussa un cri aigu comme pour approuver.

D'un mouvement rapide, Kyra monta le dragon en lui escaladant le dos.

“EN AVANT, THEON !” cria-t-elle.

Sans un moment d'hésitation, Theon décolla et s'éleva en l'air en battant ses grandes ailes. Kyra se sentit follement heureuse de se retrouver dans le ciel, prête à se rendre n'importe où dans le monde. Elle regarda vers le bas pendant qu'ils volaient et vit le Temple Perdu rapetisser, les vagues de l'océan s'étaler en dessous et s'écraser contre la côte. Tout avait déjà l'air si minuscule, si distant.

Kyra s'accrochait aux jeunes écailles de Theon pendant qu'ils volaient. Le monde défilait devant elle à une vitesse vertigineuse et elle se sentait plus puissante que jamais. Elle sentait sous elle la puissance invincible du dragon, qui lui prêtait sa force. Il s'envola haut et plongea en rugissant comme une bête en cage ravie de se retrouver en liberté, ravie d'avoir retrouvée Kyra. C'était comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Ses grandes ailes battaient furieusement. Elles étaient bien plus petites que celles de son père mais Kyra sentait que Theon compensait son manque de taille par la force de sa volonté. Elle sentait qu'il était une boule de fierté et de rage. Alors qu'ils volaient, Kyra avait l'impression qu'elle s'accrochait à son père Theos, sentait la même lignée couler dans ses veines.

Theon s'envola plus haut, dans un coin nuageux, étendit ses ailes à fond, plana. Elle sentait qu'il grandissait, devenait plus fort à chaque battement d'ailes, que ses ailes grandissaient sous ses yeux et mesuraient maintenant plus de six mètres. Ses griffes s'étendaient et se contractaient et Kyra se rendit compte qu'il volait plus vite que son père. Cela lui coupa le souffle.

Finalement, ils traversèrent brusquement un coin nuageux et Kyra regarda vers l'avant, vers l'horizon. Elle se concentra car elle savait où ils avaient besoin d'aller. Marda. Cet endroit l'appelait, comme si un coin sombre de son âme la poussait à aller de l'avant. C'était un voyage dont elle savait qu'elle ne

reviendrait peut-être pas. Cependant, elle savait que telle était l'essence de la bravoure. Son père ne reculerait jamais devant un tel voyage et elle non plus.

L'idée de quitter Escalon, de quitter sa patrie qui avait besoin d'aide la faisait souffrir; ce que lui faisait encore plus mal, c'était l'idée de quitter son père, surtout au moment où il avait le plus besoin d'elle, mais c'était ce que son devoir exigeait qu'elle fasse.

Kyra regarda vers le bas pendant qu'ils volaient et ne vit qu'une couche de nuages. Elle brûlait d'envie de voir sa patrie avant qu'elle ne la quitte pour la dernière fois.

“Descends, Theon !” cria-t-elle.

Theon hésita, comme s'il ne voulait pas le faire, comme s'il savait que son ordre pouvait avoir de graves conséquences. Pourtant, finalement, quand elle lui posa une main sur le cou, il obéit.

Theon plongea sous les nuages et Kyra eut mal au cœur quand elle vit la campagne qui s'étalait sous ses pieds. Elle voyait les infinies collines vertes de sa patrie étalées dans toute leur gloire. Ils plongèrent et planèrent, passèrent de petits villages de fermiers où la fumée s'échappait des cheminées. Ils survolèrent des plaines enneigées, des montagnes et des pics. Ils survolèrent des lacs et des rivières, des chutes d'eau et des plaines. Le terrain changeait en permanence. C'était l'Escalon qu'elle aimait et connaissait.

Ils volèrent même plus loin, survolèrent des forts, des forteresses, et son cœur se serra quand elle s'aperçut que beaucoup de ces lieux fumaient, abandonnés ou détruits. Elle voyait des flammes sporadiques partout dans la campagne et elle eut un hoquet de surprise quand elle vit les dégâts que les Pandésiens et les trolls avait infligés à sa terre. C'était comme si une peste s'était abattue sur elle. Comme la main de Dieu. Sa terre, qui avait été si généreuse, avait maintenant l'air condamnée, maudite.

Ce qui la mettait le plus mal à l'aise, c'était qu'elle avait l'impression que c'était entièrement de sa faute. Si elle n'avait jamais rencontré ces soldats cette nuit de neige, si elle n'avait jamais découvert Theos blessé, peut-être que rien de tout ça ne se serait passé. Elle sentait qu'elle avait été le catalyseur, l'étincelle qui avait déclenché la révolution dans leur patrie.

Tout ça pour quoi ? se demanda-t-elle. Escalon était maintenant déchiré en morceaux, en pire état que jamais, et son père croupissait dans une cellule d'un cachot. Était-ce la révolution qu'ils étaient supposés déclencher ? Est-ce que cela aurait été mieux de rester tranquillement dans sa ville et de ne pas se rebeller ?

Elle regarda vers le bas et vit des garnisons de troupes pandésiennes qui marchaient en colonnes parfaites dans leur armure brillante jaune et bleue en traînant des prisonniers enchaînés, des hommes qu'elle reconnut immédiatement à leurs armes comme étant les hommes de son père. Cela lui fit de la peine. Elle voulait plonger, affronter les Pandésiens dès maintenant. En même temps, elle se souvenait de sa mission sacrée et elle savait qu'elle ne pouvait pas se permettre de faire de détour.

Kyra leva les yeux vers l'avant et vit à l'horizon la silhouette indistincte de la capitale, Andros. Elle savait que son père était quelque part dans cette cité et y penser la tuait. Elle savait qu'elle ne pouvait pas faire demi-tour pour lui. Son devoir était envers Escalon avant toute autre chose.

Pourtant, quand elle survola la cité et en vit la silhouette en dessous, la tentation lui brûla les veines. Elle savait qu'elle avait une mission à accomplir mais comment pouvait-elle tourner le dos à son père, du même sang qu'elle ? Elle était plus forte, maintenant. Elle avait ses pouvoirs. Elle avait Theon sous elle. Rien ne pourrait l'arrêter, cette fois. Cette fois, elle était sûre que ce serait différent.

Alors que Kyra survolait la cité, elle sentit qu'elle frissonnait. Elle savait qu'elle était confrontée à une décision d'une importance cruciale et, lentement, la passion de son cœur la submergea.

“Fais-demi tour, Theon”, ordonna-t-elle d'une voix dure et froide comme l'acier.

Theon rugit comme pour protester, comme s'il savait que rien de bon ne pourrait venir de cette décision.

Pourtant, elle lui tira le cou à plusieurs reprises.

“Je te l'ordonne !” cria-t-elle, cherchant à le dominer pour la première fois.

Kyra ferma les yeux, invoqua ses pouvoirs et sentit une force s'élever en elle, une force qui était encore plus forte que celle du dragon, une puissance qui le forçait lentement mais sûrement à faire demi-tour.

Theon vola à contrecœur, comme pour protester, mais vola.

En son for intérieur, Kyra savait que c'était mal; ce n'était pas ce qu'elle était supposée faire. Pourtant, elle n'avait pas le choix. C'était ce que son cœur lui ordonnait de faire. Elle voyait Andros en dessous et son cœur battait. Elle sauverait son père, cette fois, et ensuite, elle pourrait se rendre à Marda.

Kyra repéra des colonnes de soldats pandésiens en dessous, se pencha et commanda Theon.

“Attaque !”

Lui-même rempli de rage, Theon plongea sans qu'on ait besoin de le lui dire deux fois. Il ouvrit la gueule, poussa un rugissement titanesque et cracha une flamme plus puissante que toutes celles qu'elle avait jamais vues. En quelques moments, des centaines de Pandésiens qui avaient levé les yeux pour scruter le ciel se mirent à brûler et à hurler, à mourir consumés, piégés dans leur armure.

Theon semblait ressentir une grande satisfaction en volant près du sol et en zigzagant pour brûler tout le bataillon des troupes pandésiennes. Kyra ressentait la même satisfaction. Elle se sentait invincible.

Les soldats survivants fuirent de tous côtés en courant comme des fourmis. Cependant, alors que Kyra et Theon approchaient des portes de la cité, d'autres bataillons de soldats pandésiens arrivèrent et eux étaient armés et prêts. Ils levèrent les yeux et jetèrent des lances, tirèrent des flèches, prirent

Theon et Kyra pour cible. Un mur de mort s'éleva mais Theon, intrépide, refusa de reprendre de l'altitude, d'éviter les tirs. Il resta près du sol et les affronta de plein fouet.

Il ouvrit la gueule, cracha du feu et brûla la première vague de flèches et de lances.

Puis une autre.

Et encore une autre.

Elles se désintégrèrent toutes et retombèrent au sol sous forme de cendres.

Les soldats pandésiens firent sortir des catapultes et Kyra eut un hoquet de surprise quand un énorme rocher fendit l'air. Theon l'aspergea de feu mais il avançait encore et se dirigeait droit vers sa tête. Le feu ne pouvait pas brûler la pierre et Kyra savait qu'ils allaient avoir des ennuis. De plus, en dessous, les soldats pandésiens faisaient sortir d'autres catapultes.

Kyra ferma les yeux et invoqua ses pouvoirs car elle savait que Theon avait besoin d'aide. Elle tendit une main, la paume en avant, et envoya une rafale d'énergie.

Quand elle le fit, elle ouvrit les yeux et vit les rochers qui se précipitaient vers eux faire soudain demi-tour et redescendre au sol. En dessous, des centaines de soldats hurlèrent en se faisant aplatis, comme si des comètes tombaient du ciel.

Theon rugit pour exprimer son approbation et Kyra fut contente de constater que sa propre puissance égalait celle du dragon. Elle savait que rien ne pourrait l'arrêter, cette fois. Elle libérerait la capitale et libérerait son père.

Ils plongèrent plus bas en se rapprochant de la capitale. Theon déchaîna une vague de feu et de destruction et rien ne pouvait les retenir. Quartier par quartier, ils reprenaient la cité.

Ils allaient atteindre les cachots quand, soudain, on entendit un son qui fit se dresser les poils sur son cou, un son qui sembla déchirer le ciel même. Il était si fort, si déroutant, que Kyra ne pouvait même pas dire d'où il venait. Il était plus fort que mille cors, si fort qu'il envoya dans leur direction une vague d'énergie qui força Theon à voler de côté jusqu'à ce qu'il puisse se redresser à nouveau.

Kyra se tourna, scruta le ciel en se demandant ce que ça pouvait être et vit apparaître dans les nuages une chose qui s'inscrivit dans son âme en lettres de feu, une chose qu'elle n'oublierait jamais. C'était la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais vue.

Inexplicablement, elle vit le visage d'un dragon émerger des nuages. C'était un énorme dragon rugissant, dix fois plus grand que Theon, encore plus grand que Theos.

Ensuite, un autre dragon apparut derrière lui.

Puis un autre.

Une armée de dragons traversa brusquement les nuages en hurlant et en noircissant le ciel. Ils crachaient un mur de feu en rugissant. Ils tendaient toutes leurs griffes et volaient tous directement vers Theon.

Leur arrivée était trop brusque, trop inattendue et ne laissait pas le temps de réagir.

Puis, un moment plus tard, Kyra sentit Theon faire une embardée. Elle regarda derrière elle et vit qu'un des dragons s'était approché par derrière, avait tendu une griffe et saisi la queue à Theon. Il fit virevolter Theon en l'air de toutes ses forces puis le jeta.

Theon avait perdu le contrôle. Il décrivait des tonneaux dans le ciel avec Kyra sur le dos. Prise dans un mouvement flou, Kyra essayait de se retenir de son mieux. Ils décrivirent des tonneaux sans nombre et, bientôt, ils se mirent à plonger directement vers le sol. Rien ne pouvait arrêter leur chute.

Kyra regarda vers le bas et vit un bataillon de soldats pandésiens qui l'attendaient en dessous. Ensuite, elle regarda à nouveau vers le ciel et la dernière chose qu'elle vit avant de heurter le sol était l'armée de dragons qui descendait du ciel, toutes griffes dehors, et se dirigeait directement vers elle.

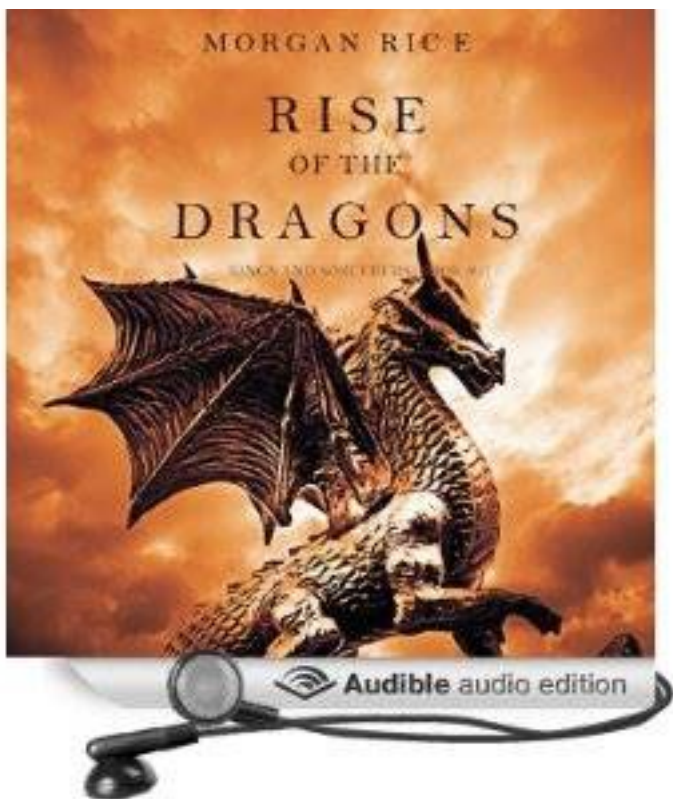
Bientôt disponible !

Le tome n 5 de ROIS ET SORCIERS

Vous voulez des livres gratuits ?

Abonnez-vous à la liste de diffusion de Morgan Rice et recevez 4 livres gratuits, 2 cartes gratuites, 1 application gratuite et des cadeaux exclusifs !

Pour vous abonner, allez sur : www.morganricebooks.com



Écoutez ROIS ET SORCIERS en édition audio !

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals



Livres de Morgan Rice

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Livre n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Livre n 3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Livre n 4)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HEROS (Livre n 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Livre n 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Livre n 3)
UN CRI D'HONNEUR (Livre n 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Livre n 5)
UN PRIX DE COURAGE (Livre n 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Livre n 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Livre n 8)
UN CIEL DE CHARMES (Livre n 9)
UNE MER DE BOUCLERS (Livre n 10)
LE RÈGNE DE L'ACIER (Livre n 11)
UNE TERRE DE FEU (Livre n 12)
LE RÈGNE DES REINES (Livre n 13)
LE SERMENT DES FRÈRES (Livre n 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Livre n 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Livre n 16)
LE DON DU COMBAT (Livre n 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÉNA UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Livre n 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Livre n 2)

MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Livre n 1)
AIMÉE (Livre n 2)
TRAHIE (Livre n 3)
PRÉDESTINÉE (Livre n 4)
DÉSIRÉE (Livre n 5)
FIANCÉE (Livre n 6)
VOUÉE (Livre n 7)
TROUVÉE (Livre n 8)
RENÉE (Livre n 9)
ARDEMENT DÉSIRÉE (Livre n 10)

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteure de best-sellers #1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopée fantastique L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept livres; de la série à succès MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE JOURNAUX, comprenant onze livres (jusqu'à maintenant); de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, un thriller post-apocalyptique comprenant deux livres (jusqu'à maintenant); et de la nouvelle série épique de fantaisie, ROI ET SORCIERS, comprenant deux livres (jusqu'à maintenant). Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues. .

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan sera ravie que vous la contactiez, n'hésitez donc pas à visiter www.morganricebooks.com et à joindre à la liste de diffusion pour recevoir un livre gratuit, des cadeaux, télécharger l'application gratuite, obtenir les dernières nouvelles exclusives, connectez avec nous sur Facebook et Twitter, et restez en contact!